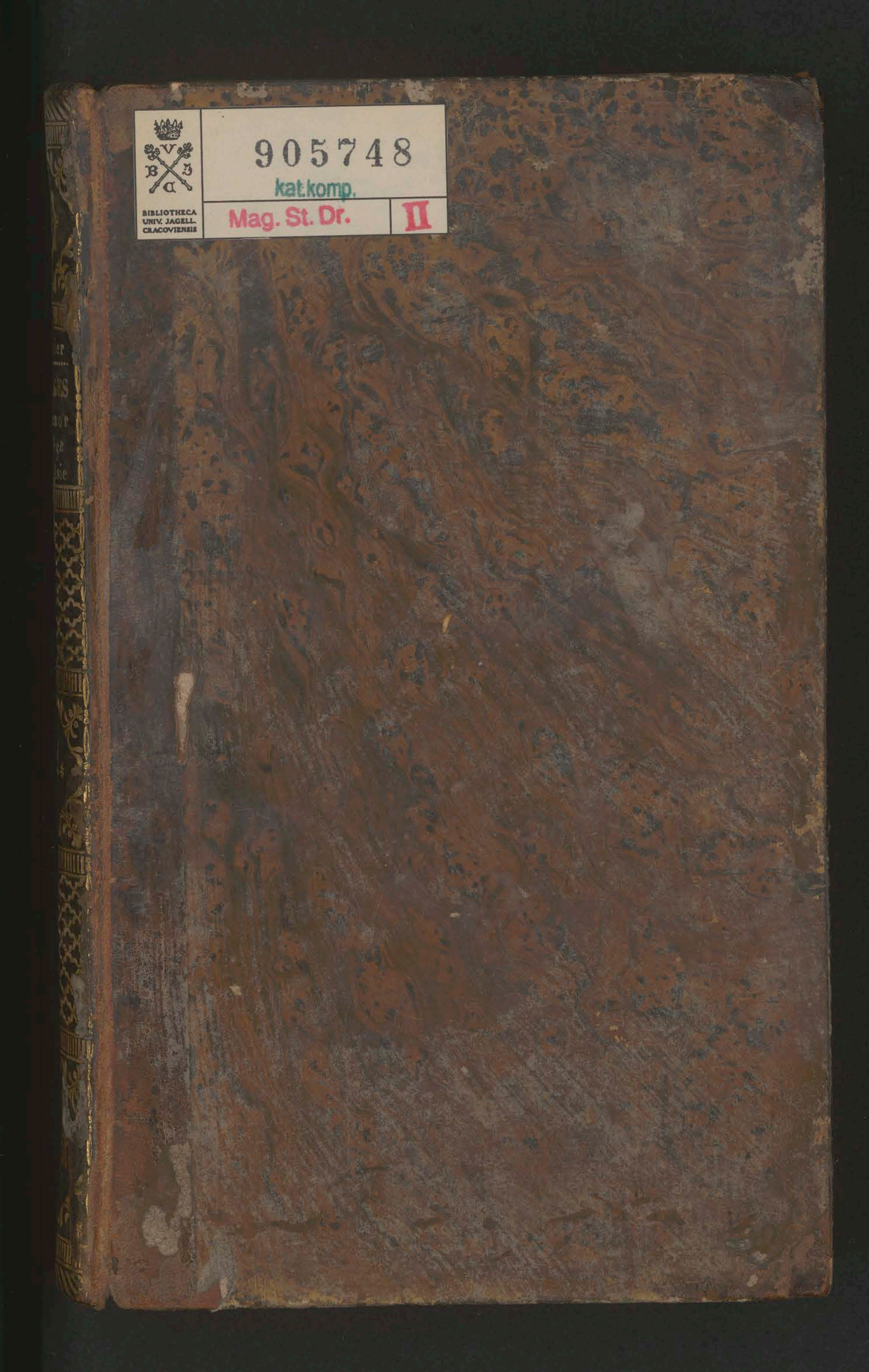


BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVIENSIS
905748
kat.komp.
Mag. St. Dr.
II


V
B J
C
905748 II
Mag. St. Dr.

VOYAGES
D'ANTENOR
EN GRÈCE ET EN ASIE.

Se trouve à PARIS,

Chez { BELIN, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques, n°. 22.
BERNARD, Libraire, quai des Augustins, n°. 37. }

On trouve chez les mêmes Libraires,

Voyages dans l'île de Chypre, la Syrie, la Palestine, traduit de l'italien de Mariti, 2 vol. in-8°. br. 6 liv.

Travaux de l'abbé Mouche, vol. in-12.

Poëme d'Herminie, en trois chants, avec des Contes Moraux.

L'Impatient, Comédie en un acte.

Le Flatteur, Comédie en cinq actes.

VOYAGES D'ANTENOR EN GRÈCE ET EN ASIE,

AVEC

DES NOTIONS SUR L'ÉGYPTE;

Manuscrit grec trouvé à Herculanum,

TRADUIT PAR E.-F. LANTIER.

AVEC FIGURES.

Ament meminisse periti ! VIRG.

TOME SECOND.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE BELIN.

AN VI DE LA RÉPUBLIQUE.

VOYAGES D'ANTENOR EN GRÈCE ET EN ASIE.

CHAPITRE PREMIER.

Promenade solitaire d'Antenor.

JE me levai avec le jour, j'allai parcourir le domaine de mon hôte ; j'admirai ses bois, ses coteaux variés, l'abondance et la limpidité des eaux, le silence et le calme enchanteur de cette solitude. Après avoir erré assez long-temps, je montai sur le sommet d'une colline escarpée, dont un seul arbre, d'une vaste circonférence, occupoit le centre ; je m'assis sous son ombre ; de-là je découvrois au loin de vastes prairies, des vignobles touffus, des bœufs qui, à pas lents, sillonnoient la terre, de nombreux troupeaux ; je voyois l'onde unie et transparente d'un lac qui terminoit les jardins de Bion ; je suivois les détours de son

rivage verdoyant ; je regardois avec intérêt le robuste laboureur, qui, brûlé des feux du soleil, impassible, infatigable, guidoit sa pesante charrue. Dans ce moment une douce rêverie m'emporte dans un autre sphère; je respire un air plus pur, plus rare ; j'oublie la terre, mon existence ; ma pensée vole au séjour de la divinité ; je vois cet être incréé, arrangeant la matière éternelle comme lui ; mais désordonnée, informe ; un rayon de son être l'anime ; elle pense, elle a des idées sublimes, des sensations, des desirs, une volonté ; ce rayon, uni a une parcelle de matière, forme un individu qui existe un moment, puis se dissout ; la matière reste, l'ame va se replonger dans le sein du dieu suprême ; mais l'identité est détruite, plus de moi. O mortel ! si près du néant, d'où te vient ton orgueil ! Ces réflexions, comme des nuages épais qui chargent l'atmosphère, obscurcissoient et contristoient mon ame. Heureusement le souvenir de Lasthénie m'entraîna dans une plus douce rêverie : la tendre mélancolie descendit dans mon cœur, le pénétra d'une tristesse plus douce, plus attachante que les vives émotions de la joie. Je me promenai avec elle aux bords de l'Ilyssus, ou du Céphise ; je me rappelai le jour cent fois heureux, où, dans la chapelle

de Flore, l'amour m'enivra de ses délices. Je me transportai ensuite au moment fatal de notre séparation, de nos tristes et derniers adieux; des larmes aussi-tôt coulèrent sur mon visage.

J'étois plongé dans ce rêve extatique, lorsqu'un esclave vint m'avertir qu'on m'attendoit pour déjeûner. Ce repas fut celui des simples bergers : du laitage, du miel et des fruits. Après cette réfection, Bion nous proposa d'aller faire la guerre aux poissons de son lac. Lacyde lui objecta l'incommodité de la chaleur — « Eh bien, lui répondit gaîment Bion, vous supposerez que ce n'est que l'apparence du chaud. Les sceptiques sont maîtres de leur imagination. Au surplus, je vous promets un vent d'ouest, dont le souffle bienfesant tempérera l'ardeur du midi. Vous savez que les zéphirs sont aux ordres des poëtes; ils les chantent si souvent»! En effet, le zéphir obéissant, souffla pendant notre navigation. De plus une tente de pourpre couvroit notre bateau, et repoussoit les rayons du soleil.

CHAPITRE II.

Promenade sur le lac. Pêche. Conversation.

Nous nous promenâmes d'abord autour du lac pour le reconnoître. Nous contemplions ces bords rians de verdure, ombragés de hauts peupliers, de saules et de quantité d'arbustes. « Cette décoration, nous disoit Bion, est mon ouvrage. Il y a quarante ans que j'ai planté ces arbres. J'ai toujours aimé la campagne et sa douce tranquillité. Lorsque je fis cette acquisition, je m'y retirai pour l'embellir, et y couler en paix, au sein des Muses, la plus grande partie de mes jours. J'executai le premier projet. Je plantai, je bâtis, je renversai, je travaillai moi-même avec ardeur; mais ma tête ni mon cœur n'étoient pas encore assez mûrs pour supporter les loisirs de la retraite: pour s'y plaire, il faut avoir cette philosophie de l'ame, supérieure à celle de l'esprit; il faut savoir vivre avec soi-même. L'ambition, l'inquiétude, l'amour des plaisirs m'en exilèrent. Je venois parfois m'y recueillir, reposer mon ame; mais j'y séjournois peu, je n'avois pas la force de

briser mes chaînes. Enfin, après trente-huit ans d'erreurs et d'agitation, j'ai appris à jouir de mes bois, de leur ombre amicale, et du repos plus précieux encore. Je suis à l'époque la plus fortunée de ma course. Qui le croiroit! à soixante-dix ans! le printemps de la vie n'est pas la saison du bonheur; trop de passions, trop de besoins, l'assiégent: les jouissances, il est vrai, sont plus vives, mieux senties; mais elles sont achetées par les soucis cuisans, souvent par le repentir. Un vieillard sage et éclairé, qui s'est investi d'une bonne réputation, dont la santé et la force ne sont qu'affoiblies et non détruites, se crée des plaisirs purs, tranquilles et mesurés à ses besoins: il a tout pésé, tout apprécié. Ainsi la vanité, les faux plaisirs, les préjugés, qui trompent et tourmentent les hommes, n'altérent plus la paix et la sérénité de son ame. Vous m'objecterez qu'un vieillard est plus près du terme, et que cette perspective doit contrister jusqu'à ses plaisirs. Je répondrai par l'anecdote d'un de nos sages. Il revenoit de voyage, plein de vigueur et de santé; il n'étoit plus qu'à quelques stades de chez lui, lorsqu'il se rappela un article oublié dans son testament. Il descendit aussi-tôt de cheval, et écrivit sa volonté sur ses tablettes (1). Ce sage craignoit que la mort ne le surprît

avant son arrivée. J'en conclus que la crainte de la mort doit être à-peu-près la même pour tous les âges ; ou plutôt, qu'il faut l'attendre, et l'envisager d'un œil calme et indifférent ».

Chaque jour est un bien que du ciel je reçoi ;
Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne.
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi ;
Et celui de demain n'appartient à personne.

En devisant ainsi, nous étions parvenus au milieu du lac, qui a seize stades de circuit, et douze environ de largeur. Bion fit cesser de ramer, et nous dit : « Je veux vous réjouir d'un spectacle nouveau ». Alors il pria Théophanie de jouer de sa cythare. Nous vîmes soudain, avec une surprise agréable, les poissons accourir, se ranger autour du bateau, et s'animer aux accords harmonieux de cet instrument. Nous n'oubliâmes pas de comparer cette beauté au célèbre Arion, dont les sons ravissans attiroient les dauphins autour de son vaisseau ; mais nous ne lui conseillâmes pas de l'imiter, et de se précipiter dans le lac, attendu qu'il n'y avoit pas de poissons assez gros pour la transporter au rivage. Théophanie ne voulut point permettre qu'on jetât les filets dans ce moment. « Ce seroit, disoit-elle, une lâche trahison. Donner une fête à ces pauvres ani-

maux, les attirer par l'attrait du plaisir, pour les égorger ensuite inhumainement ». Nous continuâmes notre navigation, nous passâmes devanr une petite île. « Voilà, nous dit Bion, l'île de l'Amitié. Cette grande cabane, irrégulièrement construite, basse et couverte de chaume, sera aujourd'hui notre salle à manger; vous la trouverez sans doute un peu trop rustique, mais je dois de temps en temps me rappeler que je ne suis qu'un simple berger ».

Nous priâmes alors ce poëte philosophe de nous réciter quelqu'unes de ses idylles, et d'ajouter au charme de la promenade, le plaisir plus piquant d'entendre ses aimables productions. — « Je vous satisferai, répondit-il, d'autant plus aisément, que ce n'est pas mon ouvrage que vous entendrez, mais celui d'Anacréon et de Théocrite, amalgamés ensemble : tous deux ont traité le même sujet, l'*Amour piqué par une Abeille*. Tous deux ont des traits heureux qui manquent à l'autre. Je me suis amusé à les réunir dans un même cadre. Cependant nous voguerons sans bruit, aussi légèrement, s'il est possible, que vogue la conque de la belle Amphitrite lorsqu'elle sillonne la surface de son empire.

« Un jour une abeille méchante piqua l'Amour qui en-
» levoit le miel de ses cellules : blessé au doigt, le petit

» dieu, dans sa douleur, souffle sur sa main, du pied
» frappe la terre; et s'envolant vers la belle Cythérée,
» ma mère, s'écria-t-il, ma mère c'est fait de moi!
» je me meurs! Un petit serpent aîlé, que les labou-
» reurs nomment abeille, m'a frappé de son dard.
» Vénus sourit, et lui dit: Ne ressemblez-vous pas à
» l'abeille? Combien vous êtes petit! combien sont
» grandes les blessures que vous faites»!

Nous fûmes si enchantés de cette idylle, que nous priâmes Bion de la répéter. Les rameurs cessèrent d'agiter leurs rames, et l'écoutèrent aussi attentivement que nous. Lorsque Bion eut fini, nous lui dîmes: Vous nous avez donnez des fruits délicieux, mais ils ne sont pas de votre jardin; nous savons qu'il en porte d'aussi beaux, d'aussi délicats, et nous en sommes très-friands. — « Vous avez beau me louer, je sens combien je suis loin de la grace et du naturel de ces deux poëtes, vrais enfans d'Apollon; mais produire mes vers après les leurs, c'est vous prouver ma modestie et mon zèle. Je vais vous choisir la plus agréable de mes chansons; car il faut traiter ses hôtes le mieux que l'on peut.

« Cypris m'est apparue en songe; elle conduisoit par
» la main le petit Amour qui baissoit les yeux, et re-
» gardoit à terre. Chantre des bergers, m'a-t-elle dit,
» prends avec toi l'Amour, enseigne-lui des chansons.
» Elle dit, et s'éloigne. Insensé! je crus l'Amour cu-

» rieux de mes leçons ; je lui apprends de quelle ma-
» nière Pan inventa la flûte oblique, Minerve la flûte
» droite, Mercure la lyre, Apollon la cithare. Le jeune
» dieu écoutoit peu mes discours ; il se mit à chanter
» des airs tendres ; il m'apprit les amours des dieux et
» des hommes, divin ouvrage de sa mère. Soudain
» j'oubliai ce que je venois d'enseigner à l'Amour, et
» je ne me souvins que de ce qu'il m'avoit appris ».

Ravis de cette idylle, nous la louions tous à l'envi. Bion, peu amateur d'éloge et d'encens, fit jeter les filets, et la pêche fut très-heureuse : elle nous fit oublier les heures. Mais le vigilant Bion nous avertit de la déclinaison du soleil et du diner qui nous attendoit. Cette nouvelle fit grand plaisir. Il nous proposa de prendre le bain sur les bords du lac. « Vous trouverez, ajouta-t-il, des asyles agréables ». Nous acceptâmes, et les rameurs nous y conduisirent.

On avoit pratiqué ces bains dans les différentes anses ou petites baies que formoit la sinuosité du rivage : les parois, le fond, étoient revêtus de marbre ; une voûte épaisse d'arbres et d'arbustes donnoit une ombre impénétrable. La chaste Diane auroit pu s'y dépouiller sans rougir, et sans craindre les regards d'Actéon. Chacun de nous se réfugia sous ces berceaux voluptueux. Tandis que j'étois mollement cou-

ché dans l'onde transparente, mille oiseaux m'égayoient de leurs concerts.

Je quittai à regret ce lieu de délices ; mais un esclave m'apporta de l'huile, des essences, et une robe éclatante de blancheur. Bion et Lacyde vinrent me prendre dans le bateau. Nous reçûmes en passant Phanor, ensuite Théophanie, et nous voguâmes à l'île de l'Amitié.

CHAPITRE III.

Description de l'île de l'Amitié, de la salle à manger, des trois statues qui y sont.

Cette île étoit inculte et agreste, on n'y voyoit que des plantes spontanées et sauvages, quelques pins qui s'élevoient à travers des rochers, des chèvres qui paissoient une herbe rare, mais savoureuse. Des oies et des canards se promenoient sur les bords. Une cabane occupoit le centre, adossée à un vaste rocher. — « Je vois, nous dit Bion, que vous n'êtes pas séduits par l'aménité du lieu ; mais il faut des contrastes, des oppositions dans les plaisirs, comme dans les sites, dans les tableaux et les

ouvrages d'esprit. Demain vous trouverez mes jardins et mes bois plus agréables ; pour aujourd'hui veuillez vous contenter d'un repas champêtre dans cette chétive cabane ». J'y entrai le premier ; Bion suivoit avec Phanor. Nous restâmes un moment dans l'obscurité ; mais des esclaves renfermés dans cette enceinte, sur un signal de leur maître, ouvrirent tout-à-coup des volets, et nous nous trouvâmes transportés dans un sallon riant et magnifique : un jour doux l'éclairoit ; on y respiroit des odeurs suaves, une fraîcheur délicieuse. Dans mon étonnement, mes paroles restèrent sur mes lèvres. Bion jouissoit de notre surprise. Je lui dis enfin. « Par quelle magie renouvellez-vous ici le miracle de Philémon et de Baucis, et transformez-vous une misérable chaumière en un temple superbe, car c'est ici sans doute le temple de l'Amitié » ? — « Ce prodige, comme tant d'autres, s'exécute par des moyens bien simples : des volets, ouverts à propos, ont opéré cette métamorphose ».

Ce sallon étoit coupé en deux parties inégales ; le haut appuyé au rocher formoit un parallélograme ; l'autre partie, beaucoup plus grande, étoit de forme elliptique ; trois statues d'albâtre, de cinq pieds, posées sur des socles, occupoient le fond du carré, rempli de vases,

de caisses de fleurs, rangés sur des gradins ; une balustrade de fer dorée, à hauteur d'appui, séparoit ces deux parties ; la seconde étoit entourée de colonnes alternativement de marbre blanc et de marbre vert ; des jalousies mobiles remplissoient l'intervalle des colonnes. Le plafond offroit un tableau charmant ; c'étoit Théophanie, sous les traits de l'Aurore, parée de guirlandes de roses et de jasmin, conduisant son char dans les airs colorés : son visage brillant de fraîcheur et de gaîté, annonçoit aux mortels la plus belle journée ; les Heures ayant des ailes de pourpre et d'azur, et des corbeilles pleines de fleurs, qu'elles répandoient, environnoient son char ; quantité d'oiseaux de différens plumages voltigeoient à l'entour, le suivoient, le précédoient ; on croyoit entendre leur chant d'amour et d'allégresse, et l'on partageoit leur bonheur.

La table étoit servie, et le festin répondoit à l'élégance du lieu. On avoit entremêlé, parmi les plats, des vases de cristal remplis de fleurs. On nous servit les coquillages, les oiseaux, les poissons les plus rares. Nous eûmes à profusion des vins de Cypre, de Lesbos et de Chio ; on n'en buvoit pas de meilleur aux festins des satrapes de la molle Ionie.

Après le premier service, je priai Bion de

me nommer les personnages que représentoient les trois statues. « Hélas ! répondit-il en soupirant, vous voyez les portraits de trois amis les plus intimes, que j'ai eu le malheur de perdre. Qui vît long-temps voit tout périr autour de lui, et reste isolé sur la terre ! Heureusement Théophanie, comme un doux soleil, ranime et embellit les jours languissans de la dernière saison de ma vie.

» La statue de la droite, qui d'une main tient une lyre, et de l'autre soutient un jeune Amour qui paroît en jouer, est celle du poëte de Téos, du sage et voluptueux Anacréon, mon maître et mon ami, quoique plus âgé que moi de vingt ans ; c'est lui qui m'a appris à moduler des vers, à cacher le travail sous la facilité, à couvrir la négligence de l'abandon du charme du sentiment. Heureux si j'avois pu imiter sa facilité et ses graces ! Ses chansons immortelles, filles du plaisir et de l'imagination, respirent la mollesse et l'enjouement. La statue de la gauche, qui a une flûte à la main et un agneau à ses pieds, est celle d'Ibicus, poëte bucolique, auteur charmant ; notre union fut intime : jeune alors, et liés par les mêmes goûts, nous vivions au sein de l'incurie, plus avides de plaisirs et d'instructions que de richesses. La statue du milieu, qui médite en

souriant, est Apollonides de Cos. Hélas ! il a péri, ainsi qu'Ibicus, d'une manière tragique ; leur mort funeste a couvert pendant long-temps ma vie de tristesse et de deuil. Le temps enfin, ce grand consolateur, a usé ma douleur ; mais leur aspect, leur souvenir oppressent encore mon ame de regrets amers. Je vais vous raconter leur histoire ; j'aime encore à parler, à m'occuper d'eux. Commençons par Anacréon, dont la fin tranquille ne fut qu'un passage de l'existence au sommeil ».

CHAPITRE IV.

Histoire d'Anacréon.

Vous savez qu'Anacréon passoit sa vie entre le vin et les amours ; il joignoit à une fortune médiocre beaucoup de désintéressement, deux grands moyens de bonheur. Il vécut long-temps à Samos, chez Polycrate, protecteur éclairé des arts : ce prince lui fit présent de cinq talens. Anacréon, qui n'avoit jamais possédé une telle somme, en perdit le sommeil pendant deux jours ; ce qui le décida à la rendre bien vîte. Sa dernière maîtresse, nommée Céa, étoit en-

core au berceau, lorsqu'échauffé de vin, en passant auprès d'elle, il la choqua rudement, et l'outragea de paroles ; la nourrice, irritée, souhaita, dans ses imprécations, que Céa eût un jour la beauté d'Hélène, et qu'Anacréon, éperdu d'amour pour elle, fût plus malheureux que Ménélas. Une partie de cette imprécation s'accomplit. Anacréon, octogénaire, soupira pour la belle Céa ; et par une protection spéciale de Vénus ou de l'Amour, il sut plaire, et fut écouté.

Depuis cinq ans il achevoit doucement sa vie auprès d'elle ; ils soupoient avec quelques amis, le poëte de Téos chanta d'une voix encore ferme, sa scholie favorite :

« La vie court comme un char rapide ; dans peu nous ne serons plus qu'un peu de poussière : pourquoi donc répandre de vaines libations ? Parfumez-moi plutôt pendant que je vis encore ; couronnez-moi de roses. Céa, ma chère Céa, donne-moi deux baisers ».

Sa chanson finie, il mangea quelques raisins secs ; il usoit de cet aliment pour soutenir la langueur de sa vieillesse, malheureusement un pepin s'arrêta dans son gosier, et l'étouffa. Une mort si prompte et si douce, après une vie longue et pleine de voluptés, est regardée comme une faveur particulière des dieux. Mais la fin tragique d'Ibicus semble

inculper ces mêmes dieux, et faire un problême insoluble de leurs prédilections, et de leurs préférences dans la distribution des biens et des maux.

CHAPITRE V.

Histoire d'Ibicus.

IBICUS étoit de Rhégium, ville de la grande Grèce ; les Muses, sans doute, lui avoient prêté leur lyre : mais il est un exemple de ces êtres prédestinés, devant qui le bonheur s'enfuit, quand ils croyent l'atteindre, comme un songe au moment du réveil. Aprés avoir lutté longtemps contre l'infortune, l'amour l'enflamma pour Néréis, jeune athénienne, ornée de tous les dons de l'esprit et de la figure, et de plus héritière opulente. Il eut le bonheur de plaire, et de se faire aimer ; mais le père de Néréis étoit un vrai Midas, plus sensible au son de l'or qu'aux charmes de la poésie : ni les pleurs, ni la tristesse, ni les prières, ni le dépérissement de sa fille, ne purent fléchir son avarice ; il la renferma dans son gynecée (2), lui présenta ensuite pour époux le riche Euphorion,

polémarque

polémarque d'Athènes. Néréis, pour jouir d'un peu plus de liberté, et quelquefois de la vue de son amant, feignit d'accepter cet hymen; mais elle trouvoit toujours quelque évasion, quelque prétexte pour reculer la fête. Tantôt elle avoit apperçu une belette sur son chemin, et avoit oublié d'y jeter trois pierres avant d'y passer; tantôt on avoit éternué à sa gauche, prononcé des paroles de mauvais augure; une autre fois son petit doigt s'étoit engourdi, ou elle avoit senti des tintemens d'oreilles. Un jour elle avoit rencontré un mort, et quoi qu'elle eut craché promptement, elle n'étoit pas moins effrayée. Cette fois-ci, c'étoit un mauvais rêve qui l'épouvantoit; ensuite elle avoit offert une victime à Junon, et les prêtres avoient déclaré les entrailles mal-saines et livides. Son père, quoique superstitieux comme tout athénien (3), s'impatienta de tant de présages sinistres, et signifia à sa fille qu'elle épouseroit Euphorion dans huit jours. Nos amans étoient désespérés. Heureusement un violent accés de colére contre un esclave, pour un vase cassé, sépara pour jamais cet avare des vivans et de ses chers trésors. Ibicus vit naître un jour plus doux, l'horison s'embellissoit autour de lui; il alloit posséder sa maîtresse et sa fortune.

Quelques jours avant la noce, Néréis exigea

de lui qu'il allât à Orope consulter Amphiaraus, le dieu des songes, sur leur hymen, et chercher la guérison d'un mal d'yeux qui lui étoit survenu : il s'y rendit. Le temple de ce dieu est à douze stades d'Orope, dans l'endroit même où l'on dit, qu'en s'enfuyant de Thèbes, la terre s'étoit ouverte sous ses pas, et l'avoit englouti avec son char. Auprès du temple est une fontaine nommée aussi Amphiaraus, dont l'eau ne sert ni aux sacrifices, ni aux lustrations; il est défendu même de s'y laver les mains : elle est destinée aux guérisons. Ibicus s'en frotta les yeux, et y jeta quelque argent, comme il est ordonné. Il entra ensuite dans le temple, se purifia, immola un bélier, étendit sa peau sur le plancher, s'y coucha dessus pour s'endormir, et avoir un songe. Il en eut un effectivement, que les prêtres, interprêtes des songes, lui déclarèrent n'être pas favorable. Il méprisa cette interprétation sinistre, et partit pour revenir à Athènes.

Il alloit, selon sa coutume, à pied, tout seul, en composant l'épithalame de son mariage. L'enthousiasme poétique s'empara tellement de son esprit, qu'il s'oublia, s'égara, et vagua tout le jour dans les champs, hors de lui-même, ivre de poésie et d'amour. Au coucher du soleil il s'apperçut de son erreur : il regarde

autour de lui, semblable à un homme qui revient d'un évanouissement, ou d'un sommeil profond. Il cherche dans sa pensée ce qu'il fait, ce qu'il veut, dans quels lieux il habite; il se rappelle enfin qu'il veut aller à Athènes, ne reconnoît plus sa route, et comprend qu'il est devié. Il apperçoit une espèce de pâtre; il court à lui, et demande le chemin de la ville, — « Vous en êtes un peu éloigné; mais, si vous le desirez, je vous mettrai sur la route ». Ibicus accepte, et promet un salaire. Son guide le mène à travers les montagnes. La nuit se léve, l'ombre s'étend; déjà ils ne marchoient qu'à la lueur du crépuscule. — « Eh, bien, avançons-nous, demande Ibicus? — Oui, nous approchons. Mais j'apperçois deux hommes qui m'inquiètent; ils ont mauvaise mine. — Qu'importe leur mine! ne sommes-nous pas deux aussi? — Puisque vous êtes si brave, préparez-vous au combat, car ils viennent à nous ». Mon malheureux ami, vaillant comme Thésée, s'arme de son bâton, et attend fièrement ses assassins; son conducteur se place derrière lui, et traitreusement le frappe d'un poignard. Ibicus se retourne furieux, et d'un coup de bâton l'étend par terre. Soudain les deux autres scélerats l'assaillent l'épée à la main. Il se défendit long temps avec une bra-

voure extrême ; il cassa le bras à l'un d'eux ; mais l'autre dans l'instant le perce d'un coup d'épée. Le brave Ibicus tombe, et avant d'expirer prend à témoin de sa mort une troupe de grues qui passoient sur sa tête. Qui croiroit que ce ne fût pas en vain ! Mais la punition des crimes est le devoir des dieux.

Six mois s'écoulèrent ; et malgré les plus grandes perquisitions, les assassins, enveloppés dans leur secret, bravoient la vindicte publique. Mais un jour, dans le marché d'Athènes, ils apperçurent des grues ; l'un d'eux, dit en riant à ses camarades : « Voilà les témoins du poëte Ibicus ». Comme sa mort avoit fait beaucoup de bruit, une jeune fille de quatorze ans ayant ouï le propos, prévenue d'ailleurs par la mauvaise mine des trois personnages, courut le répéter à un archonte. Sur ce foible indice, ils furent arrêtés : leur trouble, l'ambiguité de leurs réponses, confirment les soupçons ; on les met dans une machine de bois à cinq trous, qui entravoit leurs jambes, leurs bras et leurs têtes ; on leur donna ensuite la question sur une roue qui tournoit avec une rapidité extrême. La force des tourmens leur arracha l'aveu de leurs crimes ; ils furent condamnés à être précipités dans le barathre (4) ».

Nous admirâmes la justice des dieux dans le

châtiment de ses scélérats. « Mais, s'écria Bion, qui me rendra mon cher Ibicus ! poëte aimable, quel autre que toi fera résonner ta flûte ! quel mortel audacieux osera jamais appliquer ses lèvres à tes chalumeaux ! ces organes de tes chants se souviennent encore du souffle qui les animoit » !

Pour interrompre ces tristes réflexions, nous lui demandâmes l'histoire d'Apollonides. « Je vous la dirai. Mais les rayons du soleil mourant blanchissent à peine les bords de l'horizon : fesons circuler cette coupe de vin de Lesbos en l'honneur de Comus ; pendant ce temps-là on éclairera notre chaumière ». Aussi - tôt des esclaves allumèrent un nombre infini de lampes ; on abattit les jalousies, et nous nous trouvâmes dans un péristile ouvert de toute part, excepté du côté du rocher. Nous jouîmes alors de la vue du lac, de ses légères ondulations, de la fraîcheur de l'air, et du reflet de la lune sur la face des eaux. Les esclaves retirés, Bion nous fit l'histoire d'Apollonides.

CHAPITRE VI.

Histoire d'Apollonides.

JE vous raconterai d'abord comment notre amitié s'est formée. A l'âge de vingt-cinq ans j'étois à Mégare, retenu dans les liens de la courtisanne Nicarette, femme de beaucoup d'esprit, qui avoit reçu des leçons de philosophie à l'école de Platon. Je fus obligé de faire un voyage à Thèbes ; mais le fils de Vénus hâta mon retour. Quinze jours parurent une année à ma tendre impatience. En arrivant, je vole chez ma déesse : elle me reçoit d'un air calme et modeste. Je veux jouir de ses bontés, et presser mon bonheur : elle me repousse avec dignité. Etonné d'un tel accueil, je lui en fais des reproches. — « Calmez-vous, me dit-elle, et daignez m'écouter. Vous êtes aimable, et je vous ai aimé pendant près de six mois. — Le terme est prodigieux. — Oui et non ; tout est relatif. Pendant votre absence, j'ai fait usage de l'une de vos maximes; vous me l'avez prêchée souvent : *que le plaisir doit être notre oracle.* Je l'ai consulté cet oracle, et il m'a répondu

qu'étant plus heureuse avec un autre, je devois le préférer ». A cet aveu je m'emportai ; je la traitai d'ingrate, de perfide. « Ah! s'écria-t-elle, voilà nos philosophes modernes, admirables en théorie, exigus et pusillanimes dans la conduite. Convenez que c'est l'amour-propre et non l'amour qui allume votre colère? — Pour vous, assurément, ce n'est pas l'amour-propre qui vous entraîne à l'inconstance ; car, selon l'usage de votre sexe, vous me sacrifiez à quelque sot. — Sur ce point ma justification est facile. Si vous êtes capable de raison et de tranquillité je vous donnerai à souper ce soir avec votre rival, et vous verrez s'il est digne de l'être. Vous ne vous connoissez ni l'un ni l'autre, il n'est ici que depuis sept jours. — Ses progrès ont été rapides ; cet homme doit être bien séduisant? — Vous le jugerez. — Comment se nomme-t-il? — Apollonides; il est de Cos, île moins célèbre encore par ses bons vins que par la naissance d'Apelle et d'Hypocrate : il exerce la médecine avec succès, quoiqu'il n'ait qu'un an de plus que vous ». Après quelques momens de bouderie, j'acceptai la proposition ; je soupai avec Apollonides. Par une pente naturelle de son esprit, il chercha à me plaire ; me dit des choses flatteuses sur mes talens, sur ma réputation : il sollicita mon

amitié avec cet empressement, cette grace qui prévient la réflexion, et entraîne le cœur. Depuis ce jour notre union fut intime ; et vous verrez par son portrait s'il étoit fait pour l'amour et l'amitié.

Apollonides avoit l'imagination brillante, une grande perspicacité, et cette justesse d'esprit qui voit, saisit les vrais rapports, et constitue le véritable esprit. Le sien étoit facile et naturel ; il ne se cachoit point, il ne se montroit point ; sa mémoire étoit heureuse : savant en botanique, en physiologie, en médecine, il embellissoit la science par l'aménité et l'enjouement de son caractère, par le goût de la musique et de la poésie, talens aimables qu'il cultivoit avec succès. Amoureux de la gloire, avide de plaisir, cupide de richesses ; mais pour les prodiguer, il sacrifioit sa vie à ses passions ; il étudioit le jour, passoit la nuit dans les festins, et ne dormoit que deux ou trois heures. Quand je lui représentois le peu de temps qu'il donnoit au sommeil, il me répondoit par un vers de tragédie :

Ce que j'ôte à mes nuits, je l'ajoute à mes jours (5).

Ses principes en médecine lui donnérent de la célébrité. Il condamnoit les remédes violens, disant qu'un médecin doit traiter ses

malades agréablement. Il s'en tenoit aux remèdes doux, à l'abstinence des viandes, du vin, en certaines occasions, et à la promenade. Il inventoit tous les jours quelque chose de particulier pour recréer ses malades. Il imagina cent sortes de bains, entr'autres des bains suspendus. Il désapprouvoit la saignée, usoit rarement de purgatifs, et disoit en riant qu'il falloit laisser aux teinturiers l'examen des urines. Il ne cherchoit pas à accélérer les guérisons, prétendant qu'il se contentoit d'en partager la gloire avec la nature. Il avouoit, en voyant tant de mauvais médecins, que la société auroit gagné si on avoit interdit cette profession. Pour plaire aux femmes il avoit étudié la matière des cosmétiques, et inventé, pour les embellir, plusieurs sortes de fards, des compositions pour teindre les cheveux et la barbe. Il s'étoit attaché à guérir de la mélancolie, produite, disoit-il, par une bile noire, dont le caractère général et distinctif est un délire particulier, fixé sur un ou deux objets, sans fièvre ni fureur. Ce délire est joint le plus souvent à une tristesse insurmontable, à une humeur sombre, à un penchant irrésistible pour la solitude. Ceux qui sont attaqués de cette maladie se croyent changés en rois, en

dieux, en loups, en chiens, en lapins : nous les appelons lycanthropes. Il racontoit qu'une femme tenoit toujours le doigt levé pour soutenir le monde. Un peintre s'imaginoit avoir tous les os ramollis comme de la cire, et n'osoit faire un seul pas. Apollonides lui promit des remèdes infaillibles, mais il lui défendit de marcher pendant six jours. Le mélancolique obéit ponctuellement ; après quoi il marcha, et se promena avec facilité et sans crainte. Un certain Leucippe d'Argos, s'étoit figuré qu'il étoit lapin : sur tout autre article il raisonnoit en homme sensé ; mais à la vue d'un chien il frémissoit, et couroit se cacher. Mon ami le guérit par des bals, des spectacles, et sur-tout par la musique. Si les détails de médecine n'étoient pas fastidieux, je vous dirois quels étoient ses principes. Nous l'assurâmes que nous l'écouterions avec très-grand plaisir. Il faut auparavant que je vous raconte le dénouement de ses amours avec Nicarette. Il apprit bientôt que j'avois été son rival, et rival expulsé par lui : il vint, plein de regrets, me prier de reprendre cette beauté. Je refusai obstinément : là-dessus grands débats. Pour les terminer, il me proposa de tirer au sort à qui l'auroit. Je trouvai l'idée plaisante. Nous je-

tâmes trois dez; il amena le coup de Vénus (*a*). Je lui dit alors : « La fortune et Cypris vous donnent Nicarette, ainsi, gardez-la ». Cet arrangement comique parvint à ses oreilles : son amour-propre, beaucoup plus irascible que le mien, s'en irrita vivement, et mon vainqueur fut congédié sans pitié. Passons maintenant à ces aphorismes.

Il conseille à tout homme d'une bonne constitution de ne s'assujétir à aucun régime, de ne consulter aucun médecin, de demeurer plus souvent à la campagne qu'à la ville. Il recommande beaucoup l'exercice; car le repos énerve, et le travail fortifie ; l'un hâte la vieillesse, et l'autre prolonge la jeunesse. Il prescrit aussi de manger tantôt plus, tantôt moins, de faire plutôt deux repas qu'un seul. Voici sa doctrine sur le commerce avec les femmes. Lorsqu'il est rare il fortifie, fréquent il affoiblit; mais cela est relatif à l'âge, au tempéramment des personnes. Il suffit de savoir que la jouissance qui n'est suivie ni de douleur, ni de débilité est salutaire; mais il faut se garder de veilles et de fatigues, et de manger immédiatement aprés. Un jour Apollonides et moi soupions avec le

---

(*a*) Les grecs appeloient le coup de Vénus, celui où l'on amenoit tous les six.

médecin Hermogènes. Une discussion s'éleva pour savoir quel étoit le temps le plus propice aux plaisirs de l'amour, le matin ou le soir. Ces deux esculapes convinrent d'abord que pour les femmes toutes les heures étoient également bonnes, parce qu'elles desirent plus vivement, perdent moins, et ne sont pas aussi fatiguées que les hommes. A l'égard de ceux-ci, Apollonides assuroit que le matin les ébats amoureux étoient plus salutaires, quoique le soir ils fussent plus doux. Hermogènes soutenoit qu'ils nuisoient moins le soir ; d'abord, parce qu'ils étoient plus doux, ensuite, parce qu'alors les alimens son digérés, le corps refait, et que les déperditions causées par cet acte sont réparées par le sommeil. Son antagoniste nioit que le soir la digestion fût finie, les secrétions bien élaborées. Il disoit que le matin, après un doux sommeil, le corps est plus léger et dispos. Il citoit l'exemple des paysans, qui s'endorment dès qu'ils sont au lit, et ne remplissent que le matin les devoirs d'époux, et donnent cependant des enfans robustes. Les oiseaux, ajouta-t-il, guidés par la nature, choisissent presque tous pour leur hymen le lever de l'aurore, et leur chant est l'expression de leurs plaisirs. Bion conclut par demander notre avis sur cette discussion. Lacyde dit, voici le mien:

« Plus l'appétit et le desir en amour sont ardens, moins l'abus est nuisible : ainsi je conclus que le moment le plus favorable pour la jouissance est celui où l'on desire le plus vivement ». — « Il est aisé de concilier ces deux avis, s'écria Phanor, et d'accorder le plaisir et la santé : il n'y a qu'à faire l'amour le soir et le matin ». Ce jugement fit rire, et on convint qu'il ne falloit pas en appeler.

« Présentement, continua Bion, je vais entrer dans le récit de la catastrophe cruelle qui m'a privé du plus aimable des amis. O mon cher Apollonides ! que ta mort m'a coûté de larmes ! combien donnerois-je pour posséder ta dépouille précieuse restée dans un pays barbare ; je la couvrirois de fleurs et de lauriers, mes larmes arroseroient ta tombe, et ton ombre immortelle recevroit avec reconnoissance mon tribut de douleur et d'amitié » !

Appollonides, avide d'instruction, alla les chercher à Athènes ; après un an de séjour il partit pour Samos, où il guérit le tyran Polycrate d'une maladie très-grave. Deux talens d'or furent sa récompense. Quelque temps après les perses le firent prisonnier. Il leur cacha son nom et sa profession ; mais il fut reconnu, et mandé à Persepolis, pour traiter le roi Darius qui souffroit beaucoup de la dis-

location de l'un de ses pieds. Mon ami réussit dans cette opération, et traita avec le même succès Atossa, femme du roi, malade d'un cancer au sein : ces deux cures lui valurent de riches présens, et la faveur de Darius, qui l'admit à sa table. Il eût été le plus heureux des hommes, si au milieu de cette cour brillante et voluptueuse, il eût pu modérer son penchant pour l'amour, ou si du moins il n'eût pas élevé ses desirs jusqu'à Amythis, sœur du roi, veuve, d'une beauté rare, et dans la fleur de la jeunesse. Il devoit aux agrémens de son esprit, à ses cosmétiques, un accès facile auprès d'elle: il eut cependant la prudence de dissimuler des sentimens trop tendres. Mais Amythis tomba dans une maladie de langueur. L'amour d'Apollonides accrut d'activité par la fréquence des visites. Cependant malgré ses soins, toutes les ressources de son art, cette aimable princesse dépérissoit comme un bouton de rose separé de sa tige ; elle étoit inconsolable ; la mort l'épouvantoit. Elle fit offrir des sacrifices sans nombre sur le sommet des montagnes, au soleil, à la lune, à la terre, à l'air et aux vents. Mitrha, ou Vénus Uranie fut accablée de dons et de prières. Un jour, seule avec Apollonides, elle déploroit sa destinée, qui la condamnoit à mourir au prin-

temps de ses jours, environnée de tous les plaisirs, de toutes les séductions. « Ah ! s'écria-t-elle, dans l'abandon de sa douleur ! ô mon cher Apollonides ! je vous en conjure, faites tous vos efforts, employez toute votre science, sauvez-moi, sauvez-moi » ! En prononçant ces mots, elle inondoit de pleurs la soie et l'or de son lit fastueux.

Apollonides touché, très - ému, ne lui répondit que par un profond soupir. — « Ah ! je le vois, je suis perdue, vous désespérez de moi ! il n'est plus de remèdes ! — Peut - être il en est un dont l'efficacité m'est connue ; mais comment oser vous le proposer » ? Amythis, à ces mots qui lui rendoient l'espérance, voulut absolument connoître ce remède. Mon ami baissa les yeux, et garda le silence : mais la princesse redoublant ses instances, donnant même des ordres, il déclara enfin, soit qu'il en fût persuadé, ou qu'il fût aveuglé par sa passion, que cette unique et dernière ressource, qui pouvoit la ramener à la vie, étoit le plaisir physique de l'hymen et de l'amour. A ce propos la jeune princesse rougit ; on voyoit tout à-la-fois sur son visage l'embarras de la pudeur, l'inquiétude du doute et la sérénité de l'espérance. « Je sais, continua Apollonides, que les préjugés de décence, de vertu, paroissent con-

damner l'usage d'un pareil spécifique ; mais votre vie est si précieuse, si chère à toute la Perse, que je n'hésite plus à vous le conseiller : ce plaisir satisfait l'ame, rend le corps plus agile, les mouvemens s'exécutent avec plus de prestesse et de facilité, la transpiration est augmentée. Les médecins rapportent plusieurs exemples de goutte, d'épilepsie, de passions histériques, de maux d'estomac, d'insomnies habituelles dissipées par le mariage. Combien j'ai vu moi-même de vierges chloleriques, languissantes, défigurées, acquérir, après l'hymen, de la santé, de l'embonpoint, et prendre un visage fleuri et animé. Il en est même qui, par l'usage du plaisir, ont passé tout-à-coup de la laideur à la beauté. On cite une vierge de Sparte, d'une laideur amère, qui, après le mariage, auroit pu disputer à Hélène le prix de la beauté ». Enfin Apollonides s'appuya d'une si bonne dialectique, mit tant de feu et d'intérêt dans ses regards, dans ses expressions ; il est si doux de vivre ! que la sœur et la fille des rois s'abandonna aux conseils et aux desirs de son médecin.

Mais Amythis, semblable aux victimes que l'on couronne de fleurs au moment de leur immolation, dépérit de plus en plus : l'activité

du

du remède, loin de détruire la maladie, en développa, et précipita les progrès.

Lorsque les pleurs, la consternation, le silence de ceux qui l'environnoient, lui eurent appris son extrême danger, l'affreux désespoir s'empara de son ame; elle ne pouvoit se résoudre à mourir. Une de ses femmes, pour la flatter ou la distraire, lui ayant parlé de sa grandeur, de l'éclat de son rang. — « Oui, s'écria-t-elle, aujourd'hui sœur du plus grand roi de la terre, et demain rien »! Elle attribua sa mort au prétendu spécifique d'Apollonides; et dans son égarement, elle en fit la confidence à sa mère : elle s'en repentit bientôt, et demanda la grace du coupable. On la lui promit; mais on la trompoit; Darius étoit trop irrité: l'orgueil des rois est implacable.

L'infortuné Apollonides fut condamné à être enterré vivant dans un caveau. Il y fut conduit par un détachement des gardes, appelés les immortels. « O mon cher Apollonides! ô tendre et digne ami! quel fût ton effroi à la vue de cette tombe où tu descendois tout vivant! où tu allois ensevelir tant d'esprit, de talens, de connoissances, et la vie! Quels étoient ton désespoir, tes larmes, ta fureur, pendant les heures cruelles que tu vécus dans cet abîme »! A ces mots les sanglots et les pleurs étouffèrent sa

voix. Nous pleurions tous; un profond silence régnoit dans la salle. Cependant Bion surmontant sa douleur, continua sa narration. « La pierre posée sur cet horrible caveau, on y laissa une garde. Deux fois le soleil avoit décrit le cercle du jour, lorsqu'Amythis apprit le supplice d'Apollonides : émue, déchirée par la pitié, elle résolut d'abréger les tourmens de cet infortuné, et de hâter sa mort. Elle gagna les gardes du caveau. Un homme y descendit, tenant une lampe d'une main, et une coupe de poison de l'autre. Apollonides étoit couché sur la terre, enveloppé de son manteau, n'ayant plus qu'un souffle de vie. Dès qu'il apperçut la lumière, il se souleva avec effort, et prenant la coupe, il demanda à l'exécuteur si Amythis vivoit encore. — « Oui, elle vit ; et c'est elle même qui, pénétrée de vos malheurs, vous envoye ce poison pour en abréger le terme ». Apollonides le remercia d'un signe de tête; et le regardant avec douceur, lui dit : « Tu me donnes-là une bonne nouvelle; je ne suis pas malheureux en tout. Remercie la princesse de ses bontés ». Après ces mots il but le poison, et se recoucha sur son manteau; il étoit si foible, si abattu, qu'il fut éteint dans le moment ». Les pleurs, les sanglots de Bion redoublèrent. Il se leva subitement, et courut

embrasser la statue de son ami. Pour terminer cette scène attendrissante, je fis signe à Phanor de jouer de sa lyre. Il préluda d'abord sur le mode chromatique de Timothée, et passa par degrés à des tons plus vifs, plus animés. Théophanie unit sa voix à ces accords, et chanta une scholie de Bion.

« Le temps vole, mille siècles, par ràpport à l'éter-
» nité, ne sont qu'un point. Employons des momens
» si fugitifs à jouir des biens qui nous sont réservés,
» et dont les pincipaux sont la santé, la beauté et les
» richesses acquises sans fraude ; et que de leur usage
» résulte cette aimable volupté qui console et embellit
» la vie ».

Cette brillante harmonie dissipa les nuages de tristesse qui s'étoient élevés. La gaîté revint. On arrêta une partie de chasse au vol pour le lendemain. En nous retirant, nous nous promenâmes aux rayons de la lune, sur l'onde paisible du lac, après quoi nous surgîmes au port; et chacun de nous, enchanté de sa journée, alla chercher dans son lit le repos et le sommeil.

CHAPITRE VII.

Conversation des deux amis. Partie de chasse.

Dès que nous fûmes seuls avec Phanor, il me parla avec tant d'intérêt et de chaleur des graces, de la beauté, des talens de Théophanie, que je craignis pour lui une nouvelle blessure d'amour ; il me l'avoua. — « Et Théano, lui dis-je, que vous adoriez naguère, votre beau désespoir, votre aversion pour la vie, le saut de Leucade, qu'est devenu tout cela ? — Ce que deviennent à notre réveil les songes de la nuit. — Vos vers élégiaques, qu'en ferez-vous ? — Ils me serviront dans une autre occasion, si je suis encore assez fou pour me désespérer de l'infidélité d'une femme. — Et quel est votre espoir ? — De me faire aimer. Bion est très-âgé. — Mais il est aimable ; il vous a conté qu'Anacréon octogénaire avoit le talent de plaire ! — Il est permis d'en douter : au surplus, ces phénomènes n'arrivent qu'une fois (6). Il faut de l'audace en amour. Je vais passer cette nuit dans un délire poétique, et composer

des vers pour cette jeune divinité ». Je voulus le dissuader, étouffer ce feu naissant; mais son oreille étoit fermée à ma morale et à la raison.

Le lendemain, aux premiers traits de l'aurore, tout fut debout dans la maison. Ranimés par la fraîcheur vivifiante du matin, nous partîmes pour la chasse, chacun un faucon sur le poing. On se rendit au milieu d'une plaine entourée de côteaux ; nous y plaçâmes nos filets, et occupâmes ensuite les hauteurs : la vue, les cris des faucons en chassèrent les oiseaux ; ces pauvres fugitifs se refugioient dans la plaine ; mais en voyant les filets ils s'envolèrent par troupes ; alors nous lachâmes les faucons, qui, se précipitant sur eux, en tuèrent un grand nombre. Cette chasse nous amusa beaucoup, excepté Théophanie, dont l'ame sensible compatissoit à la destruction de ces timides oiseaux.

Après nous être reposés, Bion et moi accompagnâmes Lacyde qui retournoit chez lui. Phanor resta pour voir la charmante Psyché, et lui donner ses vers. En chemin je perdis ma bourse ; heureusement je m'en apperçus bientôt. Comme j'en témoignois quelque sollicitude, Lacyde me dit froidement : — « Votre bourse est tombée à vingt pas d'ici, auprès du buisson où nous nous sommes arrêtés ». J'y

courus, et je la retrouvai. Je demandai à Lacyde pourquoi il ne m'avoit pas averti de cette perte. — « C'est, me dit-il, que cela est indifférent. — A vous, et non à moi ». Il me conta alors, pour se justifier, que Pirhon ayant vu tomber dans un fossé Anaxarque, son maître, avoit continué son chemin sans daigner lui tendre la main. Il nous parla à ce sujet de cette heureuse indolence de l'ame, de l'ataraxie qui régle les opinions, de la matriopathie qui modère les passions (7). Bion sourioit à ce jargon métaphysique, et dit à son ami, avec gaîté : « Il me semble que je m'éloigne de chez moi, et qu'il seroit temps de vous quitter. Adieu, mon cher Lacyde; régalez-moi quelquefois de votre apparence, et faites-moi rêver agréablement que je suis avec vous ». Là-dessus nous nous embrassâmes, et nous quittâmes pour jamais.

En revenant avec Bion, nous nous entretinmes de son ami; de cette indifférence philosophique avec laquelle il me laissoit perdre ma bourse. — « C'est un original, me répondit-il, qui s'est infatué du scepticisme, système insensé, qui rend aux yeux des sceptiques leur existence même problématique; mais malgré ses erreurs et ce travers d'esprit, il est plein de probité, et son ame est noble et généreuse.

Un jour, un de ses amis lui ayant emprunté sa vaisselle, il ne voulut jamais la reprendre. Dans une époque de sa vie, où sa fortune étoit délabrée, Attalus, roi de Pergame, lui fit offrir une somme considérable s'il vouloit venir à sa cour ; il refusa, et répondit : « Que le portrait des rois ne devoit être regardé que de loin ».

CHAPITRE VIII.

Succès des amours de Phanor avec Théophanie.

DE retour chez Bion, je trouvai Phanor tout radieux ; il avoit fini son ode pour Théophanie, et l'avoit donnée. — « Elle l'a reçue ? — Oui, d'abord avec l'embarras de la timidité ; mais elle s'est rassurée, et m'a fait espérer une réponse ». Je le félicitai de ce succès, sans pourtant m'y fier beaucoup. Vers le soir il vint à moi, ivre de joie, se moquant de mes doutes, de mon incrédulité, et me montra des vers charmans, qu'il venoit de recevoir de l'aimable Psyché : l'éloge n'étoit pas exagéré, les vers étoient pleins de grace et d'esprit ; je convins avec Phanor que l'écolière égaloit le maître.

— Oh ! Bion est bien loin du naturel, des graces répandues dans ces vers ; Corinne, Sapho même n'ont rien composé de si délicat, de si brillant ; c'est Erato elle-même qui les a dictés. Combien ce talent enchanteur redouble ma flamme ! aussi je n'ai jamais aimé d'un amour si ardent».

Convaincu, dès-lors, que la palme l'attendoit au bout de la lyce, il sollicita un rendez-vous par d'autres vers ; et le rendez-vous lui fut promis dans trois jours, en vers aussi, époque où Bion devoit aller à Amphise.

Je fus étonné de cette facilité de Théophanie ; je blâmai vivement son ingratitude pour un amant aussi aimable que généreux ; mais Phanor ne voyoit dans cette préférence que la douce sensibilité d'une ame noble et tendre. Le laps de ces trois jours fut d'une lenteur mortelle ; enfin ils expirèrent. Le rendez-vous étoit à la laiterie ; et dès que Bion fût parti, Phanor y courut rayonnant d'amour et d'espérance.

A peine il m'avoit quitté, que je vis revenir Bion, suivi d'une troupe de jeunes personnes des deux sexes, portant des couronnes, des fleurs, des torches, des flûtes, des cymbales, des sistres, et un flambeau nuptial. Il me dit : suivez-moi ; ce que je fis tout étonné. Nous

allâmes à la laiterie ; on s'arrêta devant la porte. Le coryphée donna le signal, et l'on chanta en chœur l'épithalame suivant, composé par Bion :

« Vénus, reine des déesses, Amour, force des humains, et toi, Hyménée, source de vie ; c'est vous
» que je chante dans mes vers ; vous trois, Hyménée,
» Amour, Vénus. Jeune homme, éveille-toi : l'amour,
» la terre, le ciel te sourit. Ta guirlande est prête :
» Phanor, favori de Vénus ; Phanor, brillant époux
» de Théophanie, regarde ta belle maîtresse : elle est
» pleine d'éclat et de majesté. La rose est la reine des
» fleurs ; Théophanie est la reine de ses compagnes.
» Lève-toi, heureux époux ; ton lit nuptial est pré-
» paré. Puisse naître bientôt dans ton jardin un
» fruit éclatant comme le lys, et aussi durable que le
» cyprès ».

Le chant fini, Bion entra à la tête de sa brillante troupe ; chacun présenta une couronne à Phanor, très-embarrassé de sa contenance ; Théophanie le couronna elle-même. On se promena dans la campagne ; le flambeau nuptial précédoit Phanor ; une femme d'un âge mûr étoit à côté de Théophanie, lui servoit de mère et de paranymphe (8). On marcha au son des instrumens et des chants d'hyménée. Quand on fût arrivé dans le bois, on dansa sous son ombrage. Je riois de bon cœur de

l'embarras de Phanor, et de la vengeance douce et ingénieuse de Bion. La danse fut interrompue par un superbe festin, et l'on plaça les prétendus époux à côté l'un de l'autre ; on répéta l'épithalame. Théophanie chanta ensuite un couplet très-agréable, et analogue à la circonstance, composé par Bion (9). Après le festin, qui fut très-long, très-gai, excepté pour le héros de la fète, on dansa encore, et la nuit seule interrompit nos plaisirs. Chacun s'étant retiré, Bion félicita Phanor sur son mariage, ajoutant que Théophanie le dispensoit du reste de la cérémonie : après ce compliment il nous salua, et nous restâmes seuls.

Je regardai quelque temps Phanor, sans mot dire : la honte et le dépit éclatoient sur son visage ; il rêvoit, se mordoit les lèvres. — « Eh bien, lui dis-je, convenez que Bion nous a fait passer une journée charmante ? — Je l'ai trouvée fort longue et très-insipide. — Vous êtes piqué au jeu ? — J'en conviens, je suis outré ; la plaisanterie est détestable. — Non, votre rival s'est vengé en homme d'esprit et de bonne compagnie. — Je lui en veux moins qu'à la perfide qui m'a trahi. — Elle le devoit : elle lui aura montré vos vers ; et Bion, pour s'amuser à vos dépens, a répondu pour elle.

Vous avez trouvé ses vers supérieurs à ceux de Corinne et de Sapho ; jamais Bion n'a eu les graces de ce style. Vous voyez quels sont les jugemens dictés par la prévention. Voulez-vous séjourner encore quelques jours ici ? — Non, par Bacchus, j'y jouerois un sot personnage. Partons demain, au point du jour. — Soit ; allons prendre congé de nos hôtes». Phanor s'y refusoit ; je lui représentai l'indécence de partir sans les remercier. Il se rendit ; mais il ne vouloit pas voir Théophanie, il étoit trop ulcéré contre elle. Le sage Bion nous témoigna des regrets de notre départ. Il demanda pardon à Phanor de la mauvaise plaisanterie qu'il lui avoit faite, déclarant que c'étoit moins par esprit de vengeance, que pour lui faire entendre que la raison, l'honnêteté, la prudence, devoient le guider dans ses amours ; ensuite il nous invita à déjeûner pour le lendemain.

CHAPITRE IX.

Le déjeûner. Philosophie. Petit voyage.

LEVÉS avec le soleil, dès que nous fûmes à table, Théophanie entra d'un air riant, nous apportant du lait et des fruits. Elle pria Phanor de lui pardonner la petite supercherie de la veille, avouant que n'ayant jamais fréquenté les bosquets du Parnasse, elle avoit été obligée de s'adresser à Bion pour la réponse. Phanor, appaisé par l'enjouement et l'aménité de cette aimable fille, se jeta à ses pieds, demanda sa grace, et promit, pour expier sa faute, un souvenir éternel de l'adorable Psyché.

Après cette expiation de Phanor, la confiance et l'amitié revinrent égayer notre petit banquet : Bion sur-tout, fut d'une gaîté charmante. Je lui dis, frappé de son enjouement, que je le croyois le plus heureux des hommes. — « Oui, me répondit-il, malgré la maxime de Solon, *que nul homme ne peut être déclaré heureux avant sa mort;* car la mort n'est qu'un moment. Bravons les fantômes de la superstition, elle sera peu redoutable. Je suis heureux

aujourd'hui parce que je ne contrarie plus mes goûts, ni mon caractère; que je vis dans la retraite ; que j'occupe mon esprit pour l'amuser, pour l'éclairer, et non par un desir insatiable de célébrité ; que l'avarice, l'ambition, toutes les passions des hommes, n'ont plus d'accès dans mon ame, ne troublent plus mon repos ; que mes desirs sont à l'unisson de mes moyens ; que je fais du bien autant qu'il m'est possible, et la bienfesance est un parfum délicieux qui remonte vers son auteur. Un jour, et le terme n'est pas loin, il faudra quitter cette maison, mes ombrages, mes livres, et cette Psyché qui embellit tout ; quand l'idée de cette séparation se présente à mon esprit, j'y réfléchis un moment, et loin de m'attrister, je m'écrie : « Jouissons de la vie tandis que son flambeau dure encore ». Il s'adressa alors à Psyché, et lui dit : « Tu fermeras ma paupière, tu recueilleras mon dernier soupir. Quand tu verras mon ame prête à s'envoler, arrête-la un moment à son passage, par les sons touchans de ta lyre ; tu me joueras l'air que j'aime le mieux, et peut-être je mourrai avec volupté. Vous voyez que le bonheur n'est pas toujours comme ces fruits fugitifs que Tantale ne peut atteindre ; que notre destinée est pour l'ordinaire dans nos mains, et que souvent c'est à

tort que nous accusons les dieux de nos peines. — Mais, lui dis-je, tous les hommes n'ont pas une belle maison de campagne, de la santé, une jolie maîtresse, de l'esprit, des talens aimables. — Connoissez-vous l'anecdote de Gygès, roi de Lydie? On rapporte qu'il eut la curiosité de savoir s'il y avoit quelque mortel plus heureux que lui. L'oracle consulté, répondit que c'étoit Aglaüs. Cet Aglaüs, le plus pauvre des arcadiens, n'avoit jamais quitté le champ de ses pères, le cultivoit de ses mains, et vivoit content de son produit. Mais je veux vous faire voir aujourd'hui un homme encore plus étonnant; il n'a pas même un arpent de terre, il est perclus de ses jambes, et vit satisfait de son sort. Son habitation n'est pas éloignée, je vous y accompagnerai ». Psyché voulut être du voyage, et nous partîmes ensemble.

La route fut très-agréable. Bion nous conta diverses anecdotes; Phanor nous chanta sa romance sur Théano. Nous le raillâmes de son dernier mariage, dont il avoit manqué le dénouement; il se prêta de bonne grace à la plaisanterie, et nous arrivâmes en très-belle humeur à la misérable cabane d'un mortel heureux. Je vis un homme, d'un teint frais et vermeil, revêtu de haillons, accroupi sur l'atre de son foyer; il avoit devant lui, sur quelques

charbons, une marmite qu'il soignoit : il nous reçut d'un air riant. Bion nous fit appercevoir qu'il étoit privé de l'usage de ses jambes, paralysées depuis son enfance, il ne pouvoit marcher que sur ses genoux; il étoit seul dans cette chaumière enfumée. Je lui demandai si la marmite contenoit de la viande? — « Non, ce sont des racines ; je ne suis pas assez riche pour me régaler d'un tel mets. — De quoi vivez-vous? — De mon travail. Je fais des paniers, de petits meubles de bois. — Et cela vous suffit? vous êtes content? — Comme un roi, sur-tout quand j'ai de l'ouvrage. — Mais au moins cette demeure vous appartient? — Je serois trop heureux ; un ami me la prête. — Sortez-vous quelquefois? — Très-rarement; il faut me traîner sur les pierres, dans la boue, et d'ailleurs je ne pourrois pas faire un long trajet. — Ne vous ennuyez-vous point, ainsi solitaire, abandonné? — Jamais. — Savez-vous lire, écrire? — Je le voudrois, mais je m'en passe. — Vous n'avez pas peur dans cet endroit écarté, seul, sans défense, impotent? — Peur! de quoi? je n'ai rien à perdre; et les voleurs sont comme les furets, ils flairent les richesses, et n'entrent pas dans les tanières du pauvre. — Quel âge avez-vous? — Quarante-quatre ans. — Vous avez toujours été

perclus et indigent ? — Toujours ; mais graces aux dieux, l'appétit et le travail ne m'ont manqué que très-rarement ». Je ne pouvois me lasser d'interroger ce philosophe de la nature, dont la sagesse, selon moi, étoit supérieure à celle de Pythagore et de Zénon. Après plusieurs autres questions, nous lui demandâmes si nous pouvions lui être utile, ce qu'il désiroit de nous ? — « De l'ouvrage, voilà tout ». Bion lui en promit ». Nous voulûmes le gratifier de quelque peu d'argent, il le refusa. — « Tu m'affliges, lui dit Bion. — Allons j'accepte. Vous êtes des honnêtes gens, qui donnez par bonté d'ame, et non par ostentation ».

« Vous voyez, dit Bion, quand nous fûmes sortis, où va se nicher le bonheur ! tant de gens opulens, de princes, de rois s'agitent, se tourmentent au sein des grandeurs et des plaisirs ; et cet homme indigent, perclus, sans société, réduit à lui-même est content de sa destinée ! O justice des dieux, je reconnois là votre munificence » !

C'étoit le moment de notre séparation ; elle fut touchante ! Nos hôtes nous embrassèrent avec le plus tendre intérêt. Phanor ne pouvoit s'éloigner de Théophanie ; il la quittoit, revenoit encore, recommençoit ses adieux ; enfin nous partîmes.

Pour

Pour completter l'histoire de Bion, je vais raconter sa mort, dont je fus instruit quarante ans aprés, par un hasard trés-inespéré.

CHAPITRE X.

La rencontre de Théophanie et d'Antenor au bout de quarante ans.

JE voyageois; en passant devant le temple de Junon, qui est sur le chemin de Phalére à Athénes, je voulus le visiter : la disposition en est particulière ; c'est une enceinte environnée de colonnes sans murs, ouverte de tous les côtés ; la forme de cet édifice me rappela, après quarante ans, la salle à manger de Bion, dans l'île de l'Amitié, construite à-peu-prés sur ce modéle. Cette douce souvenance me rendit cet édifice plus agréable ; mon ame s'y attachoit, s'y arrêtoit avec plaisir. Tout-à-coup j'appercois une vieille femme qui me regardoit attentivement ; je l'examinai à mon tour. A travers les rides et les injures du temps, je crus reconnoître ses traits, et démêler les débris d'une figure charmante. J'étois comme un voyageur qui visite les ruines d'un temple

jadis superbe ; sa pensée rétrograde sur le passé, il voit le temple debout ; et plein d'admiration, il s'écrie : « Qu'il étoit beau ! quel dommage qu'il ne soit plus » ! Cette femme et moi, nous observant toujours, approchions pas-à-pas l'un de l'autre. Quand nous fûmes en face, nous restâmes plusieurs minutes sans nous parler. A la fin je lui dis : « Je crois que nous nous connoissons, que nous nous sommes vus en d'autres lieux. — Oui, vos traits me frappent ! c'est le même visage, le même son de voix, la même taille ; en parlant ainsi, ses yeux me parcouroient de la tête aux pieds. — Oui, s'écria-t'elle, la ressemblance est parfaite, vous êtes le fils d'Antenor. — Antenor est mon nom, mais je n'ai point de fils, et sûrement vous n'avez pas connu mon père. — Vous, Antenor ! la chose est impossible ! — Elle est cependant véritable. — Vous souvenez-vous de Bion ? de Théophanie ? — Ah m'y voilà ! je vous remets ; vous êtes Théophanie ». A cette reconnoissance, nous nous embrassâmes tendrement ; après quoi nous sortîmes pour causer plus à l'aise. Je lui fis mille questions, elle m'accabla des siennes ; elle ne revenoit pas de son étonnement, sur ma fraîcheur, ma jeunesse ; elle ne savoit si j'étois un dieu, ou un des génies dont Platon

a peuplé le ciel ; je l'assurai que je n'étois qu'un simple mortel, destiné ou condamné, peut-être, à passer les bornes de la vie humaine. — « Et moi, me dit-elle, me trouvez-vous bien changée ? — Vous me paroissez encore aussi aimable qu'à l'âge de vingt ans ». Cette réponse biaisoit un peu sur la question ; mais la sexagénaire Théophanie voulut bien s'en contenter. Je lui demandai ensuite des nouvelles de Bion, de l'époque de sa mort. Il a vécu encore treize ans après votre départ, toujours aimable et gai, toujours occupé de ses troupeaux, de moi et de la poésie. On ne s'appercevoit du déclin de son génie qu'à l'abondance de ses vers ; plus il vieillissoit, plus sa muse étoit féconde : il est vrai que ses productions étoient des fleurs inodores et des fruits sans saveur. Ses vers les plus passables sont ceux qu'il composa peu de temps avant sa mort. Il a imité ces lampes, qui, sur le point d'expirer, se ravivent, et jettent pour un moment une clarté inattendue. Je vais vous les dire, car je ne les ai jamais oubliés (10).

O ma chère ame ! ô tout moi-même !
Tu vas descendre chez Pluton,
Et pardevant sa cour suprême,
De tes hauts faits rendre raison.

QUE dira tom ombre légère,

Lorsque Minos au noir sourcil,
Demandera d'un ton sévère,
Ce que tu fis, ou voulus faire,
Quand tu logeois dans ton étui?

Tu répondras: je vais sans peine,
Juge éternel de ce pourpris,
Vous raconter ce que je fis
Quand j'habitois le beau domaine
Du vieux Saturne et de son fils,
Et que j'avois figure humaine.

Tantôt grave stoïcien,
Tantôt élève d'Epicure,
Je fis le mal, je fis le bien;
Mais sans malice, à l'aventure,
Suivant le froid, suivant le chaud,
Qu'au gré des vents, il fait là haut:
Car l'homme, hélas! pauvre machine!
Et son ame, toute divine,
Mais très-liée aux lois du corps,
Est foible, ou forte, ou raisonnable,
Ou de raison tres-incapable,
Suivant le jeu de ses ressorts.

Un vif desir de vaine gloire,
Me fit poëte et bel esprit:
La vanité, l'on peut m'en croire,
Plus que les filles de mémoire,
Fut le démon qui m'enhardit;
De quoi, ma muse octogénaire,
Demande excuse à l'univers;
Si l'univers, comme j'espère,
Entendit parler de mes vers.

DE plus encor, comme poëte,
J'eus des défauts assez nombreux :
Je fus colère, paresseux,
Rétif, têtu, capricieux ;
Et souvent ma muse indiscrète,
Se moquant des pauvres humains,
Lança sur eux ses traits malins.
Une autre erreur, que je confesse,
C'est mon ardeur pour le plaisir ;
Bacchus, l'Amour, leur douce ivresse,
Flattant mes sens et ma foiblesse,
Je ne vivois que pour jouir.
Ici bas, c'est un tort, peut-être ;
Mais j'aurois cru choquer les dieux,
Si, sur les roses qu'ils font naître,
Je n'avois pas jeté les yeux.

SEIGNEUR Minos, soyez bon diable ;
Songez que l'homme ne vaut rien :
Et que de nous le moins coupable,
Est le pécheur qui veut le bien.

Cet aimable poëte est mort, pour ainsi-dire dans mes bras, au milieu de son troupeau. Quand il sentit que sa vie alloit s'évanouir, il me pria de jouer un air qu'il aimoit beaucoup. J'obéis, et j'apperçus encore un rayon de joie sur son visage livide. Au moment où je finis l'air, il cessa de vivre. Le bruit s'est répandu qu'il étoit mort empoisonné ; et c'est à ce sujet que le poëte Moschus s'écrie dans sa complainte sur la perte de son ami.

« Bion ! Bion ! le poison vient d'abréger tes jours : en passant sur tes lèvres, comment n'a-t-il pas perdu son vice et son amertume » !

J'ai fait graver sur son tombeau, d'après ses ordres, l'épitaphe suivante :

« *Ci gît Bion, qui a passé quatre-vingt trois ans sur la terre, et n'en a vécu que quinze* (82) ».

Après ce récit, cette beauté délabrée, cette Psyché, jadis si séduisante, fut obligée de me quitter ; son char l'attendoit, et nous nous séparâmes pour jamais.

Je reviens à notre départ de chez Bion. Phanor ne me parloit que de l'aimable Psyché, me juroit qu'il l'aimeroit le reste de sa vie. — « Mais vous en juriez autant à la belle Théano. — Ah ! quelle différence, s'écria-t-il, combien Théophanie l'emporte sur cette athénienne ! — Aujourd'hui, parce qu'elle est la dernière : mais nous verrons si quelqu'autre beauté ne ternira pas les charmes de cette brillante Psyché ».

En discourant ainsi de nos amours, et de Bion, et de Lacyde, nous arrivâmes à Delphes.

CHAPITRE XI.

De l'oracle de Delphes. Description de la ville et du temple. Prodiges. Histoires.

LA ville de Delphes, située sur le penchant du mont Parnasse, se présente en amphithéâtre. On distingue de loin le temple d'Apollon pythien, bâti sur une montagne couverte de statues de bronze, la plupart revêtues de lames d'or, dont l'éclat nous éblouissoit; la montagne étinceloit de feux. Nous apprîmes que la pythie ne prophétisoit qu'une fois le mois, à certains jours appelés heureux (11).

Nous logeâmes chez le nommé Amyntor; c'étoit un homme très-pieux, et non moins crédule. Il assuroit que les oracles d'Apollon étoient infaillibles. Il nous conta que Crésus, roi de Lydie, avoit envoyé des députés à Delphes, avec ordre de demander à la pythie ce qu'il fesoit à Sardes, un tel jour, et à telle heure: le jour étoit indiqué. L'oracle répondit en vers: « *Je connois les grains de sable et les bornes de la mer. Je comprends le lan-*

gage du muet. J'entends la voix de celui qui ne parle point. Mes sens sont frappés de l'odeur d'une tortue qu'on fait cuire avec de la chair d'agneau dans une chaudière d'airain ». Les lydiens rapportèrent cette réponse au roi Crésus, qui, frappé d'étonnement et de respect, avoua qu'au jour convenu, cherchant quelque chose d'extraordinaire, il avoit imaginé de faire couper en morceaux une tortue et un agneau, et de les faire cuire dans un vase d'airain. Une autre fois ce roi consulta l'oracle pour son fils, jeune homme orné d'heureuses qualités, mais muet de naissance. La pythie lui repondit : « *Insensé Crésus, ne souhaite pas d'entendre la voix de ton fils : il commencera de parler le jour où commenceront tes malheurs* ». Cet oracle ne fut que trop vrai. Le jour de la prise de Sardes, un soldat, l'épée à la main, fondoit sur Crésus, qui, lassé de la vie, n'opposoit aucune défense. Le jeune prince à cet aspect, saisi d'effroi, fit un tel effort, que l'organe de sa voix se développa tout-à-coup. « Soldat, s'écria-t-il, ne tue pas Crésus » ! Tels furent ses premiers mots ; et il conserva la faculté de parler le reste de sa vie. Mais le miracle le plus étonnant d'Apollon, est celui qui détruisit l'armée des gaulois, commandée par

Brennus. Ce chef barbare fit une irruption dans la Phocide ; et après avoir battu les phociens, marcha droit à Delphes. Les habitans consternés, consultèrent le dieu, qui leur déclara qu'ils n'avoient rien à craindre. En effet, les delphiens, ayant reçu des secours, présentèrent la bataille à leurs ennemis. Dans ce moment Apollon manifesta sa colère contre les barbares: la terre trembla sous leur pas, leur camp ébranlé menaçoit de les engloutir ; les éclairs embrâsoient l'atmosphère ; les tonnerres multipliés rouloient avec un fracas épouvantable ; la foudre tomba fréquemment sur eux, et une exhalaison enflammée réduisoit en poudre les soldats et leurs armes. On voyoit dans les airs les anciens héros de la Grèce animer les delphiens, et combattre les gaulois. La nuit leur fut encore plus fatale : il tomba des torrens de neige qui causèrent un froid des plus rigoureux ; et comme si tous les élémens avoient conjuré leur perte, de grosses pierres, des rochers entiers, détachés du mont Parnasse, rouloient dans leur camp, et écrasoient trente ou quarante hommes à-la-fois. Les phociens, profitant de ce désordre, les attaquèrent, et les mirent aisément en fuite.

Amyntor étoit si convaincu de la vérité de ces prodiges, que le moindre doute de notre

part l'auroit offensé. Le lendemain de notre arrivée il nous conduisit au temple (*a*). Il nous apprit en chemin que la première chapelle du dieu fut faite avec des branches de laurier, coupés à Tempé : c'étoit une espèce de cabane. On prétend qu'il fut ensuite bâti en cuivre, que la terre s'ouvrit, et l'engloutit. Enfin les amphyctions l'édifièrent en pierres, tel qu'on le voit aujourd'hui. On y monte par quatre avenues bordées de platanes. Le nombre des statues est immense : on y voit tous les héros, les dieux, les demi-dieux de la Grèce, exécutés par les plus grands maîtres. Des athlètes, des chevaux, des victoires, achèvent de remplir cette vaste enceinte. Entr'autres statues, nous révérâmes celles de Codrus et de Miltiade.

L'édifice du temple est carré, bâti d'une très-belle pierre. Dans l'une des quatre faces est le logement des prêtres : la statue d'Apollon s'élève au milieu de l'enceinte intérieure. Le frontispice est de marbre de Paros. On y lit cette inscription, gravée par le sage Cholon.

« *Connois - toi toi - même* ».

(*a*) Les temples des anciens étoient une vaste enceinte, entourée de murs, qui renfermoient des cours, un boccage, des pièces d'eau, quelquefois des logemens pour les prêtres, et le sanctuaire, ou temple, où les prêtres seuls pouvoient entrer.

On trouve à l'entrée deux fontaines de marbre, dont l'une s'appelle Castalie : ses eaux fraîches et pures tombent en cascade sur la pente de la montagne. Ces deux fontaines remplissent de grands bassins, où les prêtres et ceux qui veulent consulter l'oracle vont se purifier. Le vestibule est décoré des tableaux les plus précieux. On y voit une quantité de vases de toutes les formes; les uns contiennent l'eau lustrale, et dans les autres on mélange l'eau et le vin pour les libations. Le pieux Amyntor nous fit remarquer plusieurs sentences écrites sur les colonnes, entr'autres :

« *Personne n'entre ici, s'il n'a les mains pures* ». « On a voulu dire pleines, me dit tout bas Phanor ».

Comme il étoit encore de très-grand matin, nous trouvâmes le temple désert ; un seul prêtre le gardoit, et le balayoit avec un rameau de laurier, coupé auprès de la fontaine de Castalie. « Un des prêtres, nous dit Amyntor, se lève tous les jours avec le soleil, pour remplir ce ministère : suivons-le. Regardez, il attache des couronnes de laurier sur les portes, sur les murailles, il en met sur les autels, autour des trépieds ; il va maintenant puiser de l'eau, avec des vases d'or, dans la fontaine de Castalie. Le voilà qui revient ; il asperge

avec cette même branche, le pavé, les murs, les portes du temple ». Lorsqu'il eût achevé ces divers exercices, il prit un arc, des flèches, pour chasser les oiseaux qui s'arrêtoient sur les toîts et sur les statues.

Dans ce moment un des prêtres nous aborda pour nous offrir ses services : nous le remerciâmes. Mais Amyntor nous dit à l'oreille, qu'il ne fesoit que son devoir, et que c'étoit un des ministres, chargé de montrer aux étrangers les beautés de la ville et du temple. Les trésors de celui-ci sont incalculables. Les rois, les particuliers qui sollicitent des réponses de l'oracle, envoyent de toute part des vases, des trépieds (*a*), des phioles, des statues, des cratères d'or, des lingots d'or. Phanor, en voyant cette profusion de richesses ne put s'empêcher de me dire tout bas : — « Le beau coup de filet qu'on pourroit faire ici. Les dieux n'ont besoin ni d'or, ni d'argent, il ne leur faut que de la fumée. — Mais les prêtres, répondis-je, ne vivent pas de fumée (12) ».

Celui d'Apollon nous fit remarquer, sur le

(*a*) Le trepied étoit un vase à trois pieds. Il y en avoit de deux sortes. Les uns servoient aux festins, dans lesquels on mélangeoit l'eau et le vin. Dans les autres on fesoit chauffer l'eau.

fronton du temple, les figures de Latone, de Diane, d'Apollon, des Muses, du Soleil couchant, de Bacchus et des Thyades. On voyoit aux chapiteaux des colonnes, des boucliers d'or suspendus, monumens glorieux de la victoire de Marathon. « Ce trépied d'or, soutenu par un dragon de feu, nous dit le prêtre, fut consacré à Apollon par tous les grecs réunis, après la bataille de Platée. Ce loup de bronze qui est auprès du grand autel, est une offrande des habitans de Delphes. Un scélerat pilla le trésor du temple, et alla se cacher dans l'endroit le plus touffu du mont Parnasse ; il s'y endormit, un loup le mit en pièces ; et depuis il entroit toutes les nuits dans la ville, et la remplissoit de hurlemens. Cette assiduité parut surnaturelle : on le suivit, et on retrouva le trésor. En mémoire de cet événement, cet animal, figuré en bronze, fut consacré à Apollon ».

« Voilà, continua le prêtre, les statues de Biton et de Cléobis, fameux par leur piété filiale ; les dieux les avoient doués d'une force prodigieuse. On célébroit à Argos, leur patrie, une fête en l'honneur de Junon. Il falloit que leur mère, prêtresse de la déesse, se rendît au temple sur un char traîné par des bœufs. Le temps pressoit, et les bœufs étoient éloignés ;

alors les deux frères s'y attelèrent, et traînèrent leur mère jusqu'au temple. Les argiens, touchés de cette piété, reçurent les deux frères avec des transports de joie et d'admiration, et félicitèrent la mère de son bonheur d'avoir de tels enfans. Celle-ci, pleurant de tendresse et de joie, debout aux pieds de la statue de Junon, la pria d'accorder à ses fils la plus grande félicité que pût obtenir un mortel. Après le sacrifice et le festin, les deux jeunes gens s'endormirent dans le temple, et ne se réveillèrent plus. Les dieux prouvèrent, par cet événement, que la mort est le terme fortuné de la vie. Les argiens, regardant Biton et Cléobis comme les favoris des dieux, firent faire leurs statues, et les envoyèrent dans ce temple ».

Amynthor et le prêtre, en nous montrant les statues, nous racontoient plusieurs de leurs miracles. «Celle-ci avoit roulé les yeux, celle-là avoit parlé, cette autre fait un signe de tête; une autre, assise, s'étoit tenue debout pendant une heure ». J'en vis une sans yeux. « C'est, me dit le prêtre, celle d'un spartiate ; les yeux lui tombèrent deux ou trois jours avant sa mort ». « Tous ces prodiges, affirmoit-il, sont de la plus grande authenticité, mille témoins les ont vus ». Ce qu'Amyntor appuyoit de toute sa persuasion.

Nous examinâmes la statue d'Apollon, qui étoit toute d'or, et le travail surpassoit la matière.

Le prêtre nous apprit l'origine de l'oracle. « Des chèvres, errant sur le mont Parnasse, approchèrent d'un soupirail d'où s'exhaloient des vapeurs méphytiques ; elles eurent des convulsions, se mirent à sauter, à danser avec l'air de l'ivresse. On s'apperçut de ce prodige ; des hommes voulurent en faire l'essai. On les vit aussi-tôt sauter, caracoller, faire des contorsions ; ils proférèrent des paroles vagues et sans suite ; on les recueillit. On trouva que c'étoient des prédictions ; et l'on conclut que les vapeurs de l'antre étoient le souffle prophétique des dieux. On édifia le temple sur le soupirail, qui est placé au fond du sanctuaire ; et c'est sur cette ouverture qu'on met le trépied ou la cortine sur laquelle monte la pythie ».

« Venez voir, nous dit-il, la roche d'Hyampie, d'où fut précipité Esope, si renommé par ses fables. Crésus l'avoit envoyé ici, chargé d'or, pour offrir un sacrifice magnifique à Apollon, et distribuer quatre mines à chaque delphien. Esope mécontent d'eux, fit le sacrifice, et renvoya l'argent à Sardes. Les delphiens irrités, l'accusèrent de sacrilége, et le condamnèrent à ce supplice ».

La veille du jour que l'oracle devoit parler, toute la ville, pendant la nuit, retentit de chants, de cris d'allégresse, et du concert des instrumens. Il fut ordonné que le lendemain on ne mangeroit que du fromage et des gâteaux faits de fleur de froment.

Dès le grand matin, couronnés de laurier, et tenant dans les mains un rameau entouré d'une bandelette de laine blanche, nous montâmes au temple avec une foule immense: les uns venoient consulter le dieu, les autres étoient entraînés par la curiosité ou la dévotion. Chacun des consultans fesoit conduire ses victimes; des chèvres, des brebis, des génisses: la nôtre étoit un jeune taureau. Nous vîmes trembler le laurier qui est devant la porte; le temple trembla même jusqu'en ses fondemens: ces signes annonçoient la présence du dieu.

A la porte un prêtre nous purifia avec l'eau lustrale. Nous lui donnâmes nos questions par écrit, et nous présentâmes notre victime. Les sacrificateurs, ornés de bandelettes et de couronnes, les pieds nus, les cheveux épars, la robe déployée et sans ceinture, la firent tomber sous le couteau sacré, consultèrent religieusement ses entrailles palpitantes, et déclarèrent les augures favorables. Alors on nous introduisit dans une chapelle: l'odeur suave des parfums

parfums qui se répandit tout-à-coup nous annonça la faveur du dieu : ses ministres nous assurèrent que personne ne savoit l'instant où l'odeur devoit se répandre.

Un autre prêtre nous conduisit dans le sanctuaire, ou plutôt dans la caverne, d'où s'exhaloit la vapeur : tout le pourtour étoit si chargé d'offrandes, le jour si obscurci par la fumée des parfums, de l'encens, et par les émanations de la caverne, que nous ne pouvions rien discerner. Le trépied même étoit caché par des branches de laurier et la peau du serpent Python. Cependant la pythie s'étoit préparée trois jours d'avance, par des purifications, des jeûnes et des sacrifices. Ce matin elle se baigna dans la fontaine de Castalie, se lava les pieds et les mains, but une certaine quantité d'eau, et mâcha des feuilles de laurier cueillies auprès de la fontaine. Ces rites terminés, elle entra accompagnée de deux prêtres et des saints. Nous vîmes une petite femme maigre, sèche, have, mal vêtue, l'air triste, morne, âgée d'environ soixante ans, le front ceint d'un bandeau, et la tête couronnée de laurier : elle en jeta sur le feu sacré quelques feuilles, mêlées avec de la farine d'orge. Après avoir bu d'une eau qui dévoile l'avenir, elle s'approcha du trépied ; mais elle refusa avec obstination d'y monter.

Les prêtres usèrent de menaces et de violence pour la forcer d'obéir (13). Elle s'assit sur l'orifice du soupirail, et écarta les jambes pour que la vapeur prophétique pénétrât dans son sein. Nous la vîmes bientôt s'agiter, rougir, écumer ; sa poitrine s'enfla, elle poussa des cris plaintifs, d'affreux gémissemens ; et ne pouvant résister au dieu qui l'obsédoit, elle voulut descendre du trépied ; mais les deux prêtres la retinrent de force. Alors elle déchire son voile, son bandeau, et poussant des hurlemens horribles, elle prononça du creux de la poitrine, car les pythies sont ventriloques, quelques paroles, que les prêtres se hâtèrent de recueillir ; elle descendit ensuite, épuisée et presque mourante (14).

Les sacrificateurs nous donnèrent par écrit la réponse de l'oracle. « Sortons, me dit Phanor, j'ai le cœur navré : ces prêtres sont des barbares. Cette malheureuse pythie est la victime de leur avarice ». Amyntor nous félicita de la faveur des dieux ; nous disant que les entrailles des victimes étoient très-saines. — « Tant mieux pour leurs ministres, répliqua Phanor, ils en souperont mieux (15) ».

Dès qu'Amyntor nous eût quittés, nous lûmes nos réponses. J'avois demandé dans mon billet si je vivrois long-temps ? la réponse étoit :

« *On cueille le raisin avant l'olive* ».

Phanor vouloit savoir s'il seroit heureux en mariage ? l'oracle répondit :

« *Mon fils, les bœufs attelés ouvrent la terre, afin que les campagnes produisent des fruits* ».

Nous cherchâmes long-temps le sens de ces énigmes ; mais Apollon les couvroit d'une nuit mystérieuse (*a*). Nous comprîmes que les prêtres ne compromettoient pas la prévision du dieu par de pareilles prophéties.

En descendant du temple, nous rencontrâmes deux jeunes amans qui y montoient : ils étoient tous deux dans leur adolescence, et d'une figure heureuse et intéressante. La jeune fille conduisoit une chèvre, et l'amant une brebis. Nous leur demandâmes sur quel objet ils alloient consulter l'oracle. — « Pour savoir, dit le jeune homme, si nous ferons bien de nous marier ensemble. — Vous vous aimez sans doute ? — Oui, beaucoup, répondirent-ils à l'unisson. — Et pourquoi donc craignez-vous de vous unir ? — Parce que nous sommes pauvres. — Mais quand vous aurez donné votre chèvre et votre brebis vous serez encore plus pauvres ? — Il est vrai. — Eh bien, gardez vos

(*a*) Caliginosâ nocte premit Deus.

présens pour votre ménage; et puisque vous vous aimez, ne consultez que le dieu de l'amour, qui favorise les mariages formés sous ses auspices ». Nous ajoutâmes à ces sages conseils quelques dons pécuniaires. Ils s'en tinrent à notre oracle, et nous promirent de se marier dès le lendemain (16).

CHAPITRE XII.

Lettre de Lasthénie.

JE reçus à Delphes une lettre de Lasthénie.

« Joie et prospérité.

» Le temps n'efface point le souvenir trop cher de nos amours. Le bonheur passé, gâte le calme et la douceur du temps présent. Quel vide laissent les plaisirs de l'amour! Mon unique consolation sont la philosophie et l'amitié. Eloignons ces tristes idées. A propos d'amitié, je ne sais si vous approuverez le trait du philosophe Abbaucus. Le feu prit l'autre jour à sa maison : averti de l'incendie, il vole au secours d'un ami, logé chez lui, au préjudice de ses deux enfans et de sa femme. Un des enfans a péri dans les

flammes. Quand on lui a demandé la raison de cette préférence : — « On refait, dit-il, un enfant, refait-on un ami » ?

» Je vous donnerai peu de nouvelles relativement au gouvernement et à la politique. Le peuple est toujours le même ; il se laisse endormir par le manége et les adulations de ses démagogues : attaché, sous Solon, à ses occupations journalières, son intérêt personnel le détournoit de venir consumer son temps aux assemblées générales. Depuis qu'il a obtenu un droit de présence, il y accourt en foule, écarte avec insolence les riches et les citoyens distingués, qui s'éloignent pour n'être pas exposés à des humiliations et à des violences. Il passe ses journées dans les places publiques, à écouter les nouvellistes, à demander ce qu'il y a de nouveau. Au fond, ce peuple est sensible ; mais léger, distrait, dissipé et crédule. Dans ce moment il y a de la fermentation et du tumulte, fruits infaillibles d'un état démocratique. Je me cache à la campagne ; je suis le précepte de Pythagore. « Dans la tempête, adorez l'écho ».

» Au défaut de nouvelles politiques, je vous parlerai de nos philosophes.

» Vous vous rappelez le cynique Cratès : il a deux filles d'Hypparchia, qui entrent à peine

dans l'âge de puberté ; il vient de les donner à l'essai, pour un mois, à deux de ses disciples ; après ce laps de temps, ils seront les maîtres de les épouser, ou de les renvoyer, suivant le résultat de leurs épreuves. Que pensez-vous de cette convention philosophique ? Vous avez connu Protagoras ? Les magistrats viennent de le bannir, et de condamner au feu son dernier ouvrage, où il ose dire : « Qu'il ne peut assurer s'il y a des dieux. Parmi les choses, dit-il, qui m'empêchent de le savoir, je compte en premier lieu le doute qu'on forme à ce sujet, et la brièveté de la vie des hommes ».

» Une autre de ses opinions, est que l'ame n'est pas différente des sens. Voilà le pur matérialisme ! Que de ténèbres ! d'incertitudes ! Qui suis-je ? d'où viens-je ? où vais-je ? Quel éternel et profond sujet de dispute et de méditation (17) !

» Le collége des prêtres s'est soulevé contre Anaxagore ; ce sage, à qui vous avez ouï dire : « Qu'il préféroit une goutte de sagesse à des tonnes d'or ». Le collége l'accuse d'impiété et d'irréligion, quoi qu'il reconnoisse une intelligence suprême, qui a débrouillé le cahos. Il a été condamné à mort par contumace. Lorsqu'on lui a appris sa sentence, il a répondu avec tranquillité : « Il y a long-temps que la

nature a prononcé contre mes juges et moi ce même arrêt de mort ».

» Nous venons d'apprendre la mort de la trop célèbre Laïs : on la raconte de diverses manières ; les uns assurent qu'elle avoit suivi un jeune homme en Thessalie, et que les femmes de ce pays l'ayant attirée dans un temple de Vénus, l'ont assommée à coups de pierres ; d'autres disent qu'elle a succombé dans les champs de l'amour, sous l'excès des plaisirs ; c'est pour une telle femme mourir au lit d'honneur : elle entroit dans son automne. On prétend qu'elle s'étoit érigée en proxenète ; semblable à cette mule d'Athènes, âgée, dit-on, de quatre-vingt ans, qui, après avoir rendu de longs services à la république, fut exemptée de tout travail ; et qui, pour ne pas rester oisive et inutile, se mettoit au-devant des chariots, et encourageoit, en quelque façon, les bêtes qui les tiroient.

» Je ne sais si vous connoissez le madrigal qu'on lui fit, lorsqu'elle alla déposer son miroir dans le temple de Vénus. Le voici :

« Je le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours belle,
» Il redouble trop mes ennuis ;
» Je ne saurois me voir dans ce miroir fidèle,
» Ni telle que j'étois, ni telle que je suis ».

» Mon sexe ne sait pas vieillir : il me semble

pourtant que des livres, quelques occupations, de la santé, des goûts innocens et faciles, les douceurs de l'amitié doivent suppléer l'éclat frivole et passager de la jeunesse et de la beauté.

» Le philosophe Cléanthe a délogé de ce monde, d'une manière, les uns disent bisarre, d'autres philosophique : il étoit malade, et son médecin lui avoit prescrit la diète ; ensuite, le trouvant mieux, il lui a permis de manger. « Ce n'est pas la peine, dit-il, de recommencer à vivre, et puisque me voilà sur la route, je la suivrai ». Il a refusé obstinément toute nourriture, et a péri d'inanition. Cette façon originale de sortir de la vie, me rappelle la mort de Démocrite. Ce philosophe, fatigué des infirmités d'une longue vieillesse, résolut de se laisser mourir de faim ; sa sœur en fut alarmée, et le pria de différer son trépas jusqu'après les trois fêtes de Cérès ; pour lui complaire il se nourrit de miel, et vécut encore quelques jours. Je trouve dans nos phiphilosophes un mélange d'originalité, de vertus et de travers qui paroissent incompatibles. L'amour-propre donne la solution de ce problême. Voilà, mon cher Antenor, toutes les nouvelles que j'ai pu recueillir.

» C'est un triage que j'ai fait parmi les cent

et une sottises qu'on débite tous les jours dans Athènes ; car l'oisiveté est curieuse et parlière. Mais quelle absence ! j'oubliois la conversion miraculeuse de Polémon : c'étoit un de ces agréables libertins dont fourmille Athènes, qui mettoit la suprême félicité dans la jouissance des sens et l'abandon d'une vie molle et oiseuse : avec beaucoup d'esprit, il étoit loin d'imiter la sagesse et le goût d'Epicure et d'Aristippe, qui, sans proscrire les voluptés sensuelles, placent au premier rang les plaisirs de l'esprit. Quel est en effet le bonheur d'un être qui se renferme dans les sensations physiques ; qui, réduit à un sentiment machinal et aveugle, ne sait pas étendre et embellir ses jouissances par ses lumières et sa délicatesse ! son bonheur est celui d'une huitre.

Pour revenir à Polémon, il avoit passé la nuit dans un festin, chez la courtisanne Thaïs ; le jour le surprit à table. Il sortit ivre d'amour et de vin, les cheveux épars, les pieds chancellans, la poitrine nue, ses brodequins détachés, sa couronne en lambeaux. Dans cet état il voit la porte de l'école de Xénocrate ouverte ; il entre, il s'assied, il écoute un instant le philosophe, le raille lui et ses disciples ; lui dit qu'il donneroit sa morale, tous ses beaux préceptes pour un verre de vin de Chio, ou un

baiser de Thaïs. Xénocrate ne se déconcerte point, et se met à parler de la tempérance et de la modestie. D'abord la gravité du philosophe abattit la pétulence du jeune libertin, bientôt elle fixe son attention ; il écoute, est touché, rougit de son état. On le voyoit, à mesure que Xénocrate discouroit, se troubler, se baisser furtivement, rajuster ses brodequins, cacher ses bras nuds sous son manteau, et briser sa couronne. Depuis ce moment il mène la vie la plus austère ; il s'est interdit l'usage du vin ; il s'exerce à la fermeté ; et ses progrès sont si rapides, que dernièrement, ayant été mordu d'un chien enragé, il resta sans émotion, impassible, au milieu de cent personnes effrayées. Il aime la solitude autant qu'il avoit aimé la dissipation ; sa philosophie est pratique. Il dit qu'il faut plus agir que spéculer. Il s'est retiré dans un petit jardin ; et ses disciples, car il en a déjà, bâtissent des chaumières autour de la sienne. Il n'est âgé que de trente ans.

» On vient m'avertir qu'il va se passer sur la place une scène qui promet d'être plaisante. J'y cours. Je vous en parlerai. Adieu, jusqu'au revoir.

» Me voilà de retour ; je me suis amusée, j'ai ri : voici le fait. Il faut d'abord vous faire connoître le personnage qui a diverti le public à

ses dépens : c'est un auteur comique, nommé Anaxandride, arrivé en cette ville après votre départ. Plusieurs de ses comédies ont eu du succès, parce qu'il y a introduit des intrigues d'amour, des filles abusées, et pleurant leur virginité : cette nouveauté a réussi. Mais il ne corrige point ses ouvrages ; jugez de leur mérite à la lecture. Cependant il est rétif à la censure, la repousse avec aigreur : cet esprit de présomption et de vanité est le trait dominant de son caractère. Il affecte un grand faste ; il a un soin extrême de ses cheveux ; il porte une robe de pourpre à franges d'or ; et comme il est de belle stature, de bonne mine, il impose par son extérieur. La scène qu'il vient de nous donner peint au mieux sa jactance, et achève son portrait. Il a annoncé au public qu'il liroit une comédie sous le portique du roi (18). On s'y est porté en foule. Il arrive magnifiquement paré, et monté sur un superbe coursier ; il lit sa pièce sans en descendre. D'abord on applaudit, et le contentement de lui-même éclatoit sur son visage ; mais vers le milieu de la lecture, des signes d'improbation ont troublé sa joie. Il jette un regard d'indignation sur le peuple, qui a la complaisance de se taire ; mais des murmures ayant encore blessé les oreilles délicates de ce poëte, il a

mis aussi-tôt son manuscrit en lambeaux, et s'est retiré fièrement, au pas, à travers les huées et les ris qu'il bravoit.

» Adieu, mon aimable ami, mon cœur est infatigable en pensant à vous ; mais ma main et ma tête commencent à se lasser. La santé d'Aristippe est toujours languissante ; cependant, comme la dissolution se fait sans effort et sans douleur, il se joue, pour ainsi-dire, avec la mort ; il met à profit, autant qu'il est en lui, le peu de vie qui lui reste ; son indifférence sur ce dernier terme n'affoiblit pas mon inquiétude : l'idée d'une séparation éternelle est désespérante. « Portez-vous bien ; soyez heureux ».

Cette lettre réveilla mes regrets et mon amour, je tombai dans la tristesse ; l'ennui de la vie accabla mon ame. Phanor s'efforça de me dissiper par sa gaîté, par les caresses de l'amitié, des maximes de philosophie ; et pour mieux me distraire, il pressa notre départ pour Sparte.

Nous fîmes nos adieux au pieux Amyntor, qui purgea sa maison de nous avec plaisir. Je ne doute point qu'après notre départ, il ne l'ait fait purifier, car il nous regardoit comme des profanes entachés de sophisme et d'irréligion.

CHAPITRE XXIII.

Ils partent pour Lacédémone. Ils passent par Daulis, Corinthe. Ils s'embarquent avec Diagoras, arrivent à Epidaure, entrent dans la Laconie.

Nous partîmes pour cette ville si renommée, dont les mœurs, les lois, les usages contrastent si fortement avec ceux de la Grèce, et sur-tout d'Athènes.

Sur la route de Delphes à Daulis, on trouve un chemin, nommé le chemin qui fourche : il est souillé du sang de Laïus. C'est-là qu'Œdipe eut le malheur de rencontrer, et de tuer son père, qui fut enséveli au même endroit, avec le domestique qui le suivoit. De belles pierres de taille entassées, font tout l'ornement de ce tombeau. Nous ne pûmes en approcher sans frissonner d'horreur. Quels terribles souvenirs nous retraçoit cette funeste aventure !

Daulis n'est pas fort peuplé ; mais les habitans passent pour les hommes les plus grands et les plus robustes de la Phocide. Ce fut dans cette ville que les femmes donnèrent à Térée un repas, où elles lui servirent les membres

de son fils. Exemple d'horreur et de barbarie trop imité depuis.

Nous y vîmes un temple, dédié à Vénus Céleste, ou Uranie, bien différente de la Vénus née au sein de la mer : la première n'inspire que des désirs purs, qui élèvent l'ame au ciel ; l'une a l'amour des esprits, l'autre celui des corps. Le sacerdoce de ce temple n'est exercé que par des vierges. Nous en avons trouvé plusieurs autres dans la Grèce.

Nous poursuivîmes notre route, voyageant, comme à notre ordinaire, tantôt à pied, tantôt à cheval ; et nous arrivâmes à Corinthe, pleins de gaîté, de vie et de santé.

L'isthme de Corinthe joint le Péloponèse au reste de la Grèce ; la ville occupe le milieu de l'isthme ; et l'on compte à-peu-près soixante stades des deux côtés, jusqu'aux deux mers ; elle est sur la croupe d'une colline. Une de ses beautés est le théâtre et un stade de marbre blanc. Le chemin par lequel on va au temple de Neptune, est bordé d'un côté de statues, ce sont celles des athlètes qui ont remporté le prix aux jeux isthmiques, et de l'autre, de pins plantés au cordeau. Les corinthiens ont deux ports, auxquels Cenchrias et Lechés ont donné leur nom. Au Cenchrée, nous visitâmes les bains d'Hélène ; c'est une source abon-

dante, chaude et salée, qui tombe dans la mer du haut d'une roche.

Corinthe offre une grande quantité de beaux monumens. Nous y vîmes avec plaisir une fontaine, au haut de laquelle est un Neptune en bronze ; il a sous ses pieds un dauphin qui jette de l'eau : cette fontaine est ornée des statues d'Apollon, de Vénus, de deux Mercures, et de trois statues de Jupiter.

Une Minerve de bronze est au milieu de la place, sur un piédestal, dont les bas-reliefs représentent les Muses. La fontaine de Pyrène mérite l'attention des voyageurs. Les corinthiens racontent que Pyrène, inconsolable de la mort de Cenchrias, son fils, versa tant de larmes qu'elle fut changée en une fontaine, qui depuis porta son nom : elle est de marbre blanc, entourée de petites grottes, d'où l'eau se répand dans un grand bassin. Tout auprès on a placé un Apollon, environné d'un mur à hauteur d'appui, où l'on a peint le combat d'Ulysse contre les amans de Pénélope.

Il y a nombre de bains publics, des fontaines dans tous les quartiers de la ville, car le pays abonde en sources. La citadelle est au haut d'une montagne qui commande la ville. Les corinthiens aiment les arts et les plaisirs ; ils honorent beaucoup les courtisannes, qu'ils re-

gardent comme les prêtresses de Vénus. Après la retraite de Xerxès, ils attribuèrent à leur intercession le salut de la république, qui les fit peindre dans un tableau, comme les athéniens avoient fait faire les portraits de leurs généraux après la bataille de Marathon. Les corinthiens, ainsi que les athéniens, sont fort prévenus pour leur patrie. Ces derniers prétendent que les dieux se sont disputés l'Attique ; et les corinthiens, que le Soleil et Neptune ont eu la même contestation au sujet de leur pays.

De Corinthe nous nous embarquâmes pour Epidaure. Nous nous trouvâmes sur le même vaisseau avec Diagoras, surnommé l'Athée, dont la conversation savante et ingénieuse nous rendit la navigation très-agréable. Il nous raconta l'événement qui l'avoit jeté dans l'athéïsme, car il l'affichoit. Un traître lui avoit dérobé un poëme; il l'appela en justice : le voleur jura que l'ouvrage lui appartenoit, le garda, le publia sous son nom, et en recueillit le fruit et la gloire. « Jusqu'alors, nous dit-il, j'avois été dévot et superstitieux ; mais quand je vis que la foudre de Jupiter dormoit, et laissoit ce scélerat impuni, je ne crus plus aux dieux ».

Notre navigation, d'abord heureuse et paisible, fut troublée par la tempête : les vents se déchaînent,

déchaînent, des montagnes d'eaux s'élèvent, et menacent à chaque instant d'engloutir notre frêle navire. Matelots, officiers, passagers, invoquent à grands cris tous les dieux de la mer, Neptune, Thétis, Nerée. Diagoras, Phanor et moi, couchés à côté l'un de l'autre, attendions notre destinée sans crier après les dieux. Les matelots effrayés se disent entr'eux qu'ils méritoient bien de périr, puisqu'ils s'étoient embarqués avec un athée. Nous entendîmes ce propos, et vîmes, à la contenance de ces hommes, qu'ils vouloient précipiter Diagoras dans la mer, et nous peut-être avec lui. Diagoras, incapable d'effroi, leur dit, d'un visage calme. — « Ces navires que vous voyez autour de nous n'essuient-ils pas la même tempête ? Croyez-vous que je sois aussi dans chacun d'eux ? Allez, mes amis, les dieux immortels n'ont point de rancune ; il y a dans ces vaisseaux force fripons qu'ils laissent vivre ». Cette présence d'esprit et son courage nous sauverent (19).

Arrivés à Epidaure, Diagoras nous donna encore des preuves plaisantes de son irréligion. Nous étions dans un temple de Neptune, dont les murs sont tapissés des tableaux offerts par des personnes échappées du naufrage. « Doutez après cela, lui dit un des ministres,

de la puissance de ce dieu. — Je ne vois point ici, répondit-il, les tableaux de ceux qui ont péri malgré leurs vœux et leurs prières ». Une autre fois nous voulions apprêter le diner; mais le bois nous manquoit. Il apperçut une vieille statue de bois qui représentoit Hercule, il la brisa, en disant: « Il faut que tu fasses aujourd'hui bouillir notre marmite; ce sera le dernier de tes travaux ». Cette saillie nous fit rire pendant le souper aux dépens de la divinité d'Hercule.

Dans l'effusion de la joie, animé par le vin, Diagoras nous confia que l'aréopage d'Athènes, avoit mis sa tête à prix, promis un talent à quiconque le tueroit, et deux à celui qui l'emméneroit vif. Cette confidence nous rendit sa société moins agréable; nous craignîmes d'être enveloppés dans la proscription; et dès que nous pûmes décemment le quitter nous prîmes congé de lui.

La ville d'Epidaure est consacrée à Esculape; et voici la raison qu'en donnent les habitans. La fille de Phlégyas, un des plus grands guerriers de son temps, aimée d'Apollon, devint enceinte; pour cacher sa faute à son père, elle alla accoucher secrettement auprès d'Epidaure. Elle exposa son fils sur une montagne. Une chèvre l'alaita, et le chien du troupeau veilla

sur lui. Un jour le chevrier cherchant cette chèvre et son chien, les trouva auprès de cet enfant. Il voulut l'emporter; mais il le vit si resplendissant de lumière, qu'il crût y reconnoître quelque chose de divin, et par respect il le laissa. Aussi-tôt la renommée publia qu'il étoit né un enfant miraculeux, qui guérissoit les malades, et ressuscitoit les morts.

Le bois consacré à Esculape est entouré de grosses bornes; et dans cette enceinte on ne laisse mourir aucun homme, ni accoucher aucune femme. Tout ce qu'on sacrifie au dieu, doit y être consumé. Sa statue est d'or et d'ivoire. Il est representé sur un trône, tenant d'une main un bâton, appuyant l'autre sur la tête d'un serpent. Autour du temple on a bâti des maisons pour ceux qui viennent l'implorer. Il y a un grand nombre de colonnes, où sont écrits les noms de ceux que le dieu a guéris, le genre de la maladie et les moyens de leur guérison. Auprès de cette ville est un bois consacré à Diane, où elle est representée en chasseresse.

Nous continuâmes notre route par terre, pour Sparte; l'appétit et la gaîté furent nos fidèles compagnons de voyage. L'enjouement de Phanor étoit inépuisable quand il n'étoit pas amoureux; mais dans ses accès d'amour,

son caractère se modifioit singulièrement ; il se nourissoit de plaintes et de soupirs : heureusement pour lui et ses amis, ses fièvres amoureuses étoient intermittentes ; un regard les allumoit, un jour d'absence les éteignoit. La charmante Théophanie étoit déjà au même rang que l'adorable Théano ; c'est-à-dire, que les eaux du Léthé les avoient chassées l'une et l'autre de son cœur. Il me raconta qu'à l'âge de quatorze ans, il s'étoit passionné pour une statue de Vénus : nouveau Pygmalion, il l'ornoit de fleurs, soupiroit à ses pieds, lui adressoit des vers, l'embrassoit souvent : mais un jour en la pressant trop vivement dans ses bras, la statue ébranlée, tomba dessus lui, et faillit l'écraser ; ce qui le guérit de son amour.

Nous arrivâmes très-tard à Hélos, dont les habitans réduits en esclavage par les spartiates, ont pris le nom d'hélotes, ou d'ilotes. Nous en repartîmes dès le grand matin ; car cette ville est l'image de la servitude. Parvenus aux montagnes qui font face à l'Eurotas, nous apperçûmes un homme qui luttoit corps à corps, avec beaucoup de courage, contre un loup énorme. Nous volâmes à son secours en jetant de grands cris. Le loup épouvanté, lâche sa proie, et s'enfuit. Je croyois trouver son

adversaire pâle, tremblant, épuisé de forces; il étoit au contraire enflammé de colère, vouloit poursuivre l'animal; mais il étoit déjà loin. Cet homme étoit couvert de sang; nous l'en avertîmes. « Ce n'est rien, repondit-il froidement, j'ai deux blessures ». Nous l'engageâmes à se laisser panser. Il voulut bien y consentir. Il nous demanda ensuite où nous allions. « Nous sommes, lui dis-je, des grecs empressés de connoître Sparte, cette ville célèbre, nommée si justement l'œil de la Grèce — Nous irons ensemble. Je suis spartiate ; je me nomme Démonax; vous logerez chez moi. Jadis nous ne recevions point d'étrangers; cela n'est plus ». Nous acceptâmes son offre aussi laconiquement qu'il la fesoit.

La Laconnie est couverte de montagnes, de collines, dont les routes sont très-escarpées; mais nous rencontrions parfois des vallées charmantes, dont l'aspect riant nous délassoit de l'ennui et de la fatigue du chemin. En avançant nous découvrions des cantons fertiles, semés de petits côteaux épars. Démonax nous apprit que ces monticules étoient faits de main d'hommes, et qu'ils renfermoient les cendres des principaux chefs de la nation. Nous passâmes l'Eurotas au même gué où l'avoit traversé Epaminondas à la tête de

soixante mille hommes. Démonax nous montroit, d'un air encore irrité, les ravages dont ce héros avoit marqué son passage jusqu'ux portes de Sparte.

L'Eurotas coule à travers des bosquets de mirthe et de laurier; la vallée qu'il parcourt est semée de vignobles, d'allées de platanes, de plants d'oliviers, de jardins et de maisons de plaisance. Le fleuve est couvert de cignes d'une blancheur éblouissante, qui s'y promément pompeusement.

En gravissant une montagne, nous vîmes encore que le bonheur habitoit souvent les lieux agrestes et solitaires, et qu'Epicure avoit raison de dire : « *Si tu veux être heureux, cache ta vie* (20) ».

CHAPITRE XIV.

Ils se reposent chez une bonne femme. Ses mœurs, sa vie. Histoire d'Alcandre.

LE soleil étoit à sa plus grande élevation, la terre brûloit sous nos pieds. Nous nous traînions accablés de soif et de chaleur. Démonax seul marchoit d'un pas infatigable. Nous trouvâmes sur notre chemin une vieille femme qui, assise au pied d'un arbre, gardoit quelques chèvres. Elle nous invita à venir nous reposer dans sa demeure, et à boire du lait de ses chèvres. Ce fut avec un air si affectueux et si pressant, que nous acceptâmes. Elle nous montra sa maison, ou plutot sa chaumiere, et nous la suivîmes.

Sa petite habitation, bâtie sur la pente d'une colline, consistoit en une étable pour ses chèvres et ses poules, et en deux chambres ; vis-à-vis deux vieux figuiers lui donnoient de l'ombre et du fruit. Ses figues, des légumes, ses chèvres, quelques ruches, c'étoient là ses richesses et son empire. Cette nouvelle Baucis se hâta, s'agita pour nous servir sa collation : c'étoit un fromage, un vase de lait et du miel. La

table de pierre étoit sous l'un des figuiers. Elle nous dit qu'elle avoit donné à déjeûner sur cette même pierre au roi Agésilas — « Comment ! sécria Demonax, il y a soixante-seize ans qu'il est mort ! — J'ignore l'époque de sa mort ; mais je suis assurée de l'avoir vu ici il y a bien long-temps. Je l'ai encore très-présent à ma mémoire : il étoit petit, boiteux, il n'avoit pas l'air d'un roi ; mais lorsqu'il parloit, on voyoit bien que c'étoit un grand homme, un digne spartiate. — Dans quelle année a-t-il passé ici, lui demanda Démonax ? — Je ne m'en souviens pas ; mais vous trouverez cette date gravée sus la pierre où vous êtes assis. » Démonax lut, et vit qu'il y avoit quatre-vingt-six ans. Je demandai à Théodora, ainsi se nommoit cette bonne femme, l'âge qu'elle avoit alors. — « C'étoit un an après mon mariage, vers ma vingt-unième année. — Vous avez donc, m'écriai-je, cent-sept ans ? — Je ne sais ; mais il y a bien du temps que je suis sur la terre ». Nous admirâmes cette longevité. Nous lui donnions au plus quatre-vingt ans. Elle jouissoit de tous ses sens, marchoit d'un pas ferme, son dos étoit à peine courbé. Elle excita ma curiosité : je lui fis plusieurs questions. — « Etes-vous seule dans cette solitude ? — J'y suis avec mes chèvres et mon chien. J'ai ma

petite fille mariée à deux stades d'ici, qui vient prendre mes fromages et mon miel pour les porter à la ville. — Depuis quand habitez-vous cet asyle ? — Depuis quatre-vingt ans ; et je n'en suis sortie qu'une fois pour aller à Sparte. — De quoi vous nourrissez-vous ? — Du lait de mes chèvres, et du miel de mes ruches. Du superflu j'en fais des économies, qui me servent à regaler mes arrières petits-enfans. — Etes-vous contente, ne desirez-vous rien ? — Je desire que cela dure long-temps. Au surplus je sais qu'il faut mourir, je suis résignée, et ce sera quand Jupiter voudra. On dit qu'il y a beaucoup de maux et de chagrins sur la terre ; tant pis ! pourquoi cela ? Jupiter est bien le maître de nous rendre tous heureux. Quant à moi je ne dois pas me plaindre ; je n'ai jamais été malade, et n'ai essuyé qu'un seul chagrin, ce fut quand mon brave mari fut tué. Hélas ! j'étois jeune encore ! mais comme il mourut pour la patrie, j'en fus moins affligée ». Démonax lui demanda à quelle bataille il avoit été tué. — « Au siége d'une grande ville, ennemie de Sparte : j'ai oublié son nom ; mais le général se nommoit Lysander. — C'étoit au siége d'Athènes que fesoit Lysander, homme habile, mais dangereux par son ambition et ses principes : il disoit qu'on amuse les enfans avec

des hochets, et les hommes avec des paroles; que la vérité vaut mieux que le mensonge; mais qu'il falloit employer l'un et l'autre selon l'occasion. — Vous n'avez pas, dis-je à cette femme, entendu parler de la guerre des titans, du déluge de Deucalion et Pyrrha, du siége de Troye, d'Agamemnon, d'Achille, d'Hector? — Non. Etoient-ce des bergers, des musiciens? des prêtres? — Que pensez-vous de votre ame? la croyez-vous immortelle? croyez-vous qu'elle périsse avec votre corps? — Je n'ai jamais songé à cela. Hélas! le mois dernier je vis mourir une de mes chèvres que j'aimois beaucoup: je lui parlai long-temps, elle ne me répondit jamais, elle qui m'entendoit si bien; c'est une preuve qu'elle étoit tout-à-fait morte. — Mais vous savez qu'après notre mort nous descendons au Tartare, où nous allons aux champs Elisées, suivant nos vertus ou nos vices. — On me l'a dit souvent dans ma jeunesse. Mais je respecte les dieux, je ne fais de mal à personne; au contraire, je donne du lait de mes chèvres à tous ceux qui passent ici, de quoi aurois-je peur? — Seriez-vous bien aise de recommencer votre vie, pour vivre comme vous avez vécu jusqu'à présent, et passer par les mêmes épreuves? — Sans doute je le voudrois». — Voilà peut-être, dis-je, le

seul être raisonnable, qui consentît à cette proposition. Nous tenons à la vie par l'espérance du mieux; mais trop d'épines et de maux l'assiégent pour desirer de renaître, pour repasser par les mêmes situations.

En me promenant autour de la maison, j'apperçus les ruines d'un grand édifice, des pierres, des marbres rongés par le temps, des tronçons de colonnes, des débris d'entablemens, de corniches. Je rejoignis Théodora, et lui demandai l'explication de ces ruines antiques, qui annonçoient le règne du luxe et de l'opulence. — « Oui, me dit-elle, cette cabane aujourd'hui si chétive, étoit jadis un palais habité par un riche fastueux. Souvent dans ma jeunesse j'ai ouï conter cette histoire; mais les souvenirs se perdent: à mon âge on oublie tout pour ne s'occuper que de soi, du soin de vivre ». Démonax nous dit alors que tous les spartiates savoient cette anecdote, et qu'il alloit nous la conter.

« Quand notre grand législateur Lycurgue voulut réformer le gouvernement, établir l'égalité des fortunes, les riches lui opposèrent une faction redoutable. Alcandre, homme opulent et très-ambitieux, se montra à leur tête, ameuta une partie du peuple contre Lycurgue, le poursuivit un bâton à la main, l'en frappa,

et lui creva un œil. Le malheur d'un si grand homme ranima son parti, le peuple même sentit sa faute ; et passant d'une extrémité à l'autre, il se jeta sur Alcandre, et l'alloit déchirer, si Lycurgue lui-même, encore tout saignant de sa blessure, ne l'eût arraché, à force de prières, des mains de ce peuple irrité.

» L'orgueilleux Alcandre ne put soutenir le séjour d'une ville d'où le luxe et les plaisirs étoient bannis, où le moindre citoyen marchoit son égal, où le poids de la reconnoissance fatiguoit son ame : il se retira dans cette maison que le faste et l'opulence avoient décorée à grands frais, avec sa femme et un fils unique de trois ans. Sa femme, aimable et sensible, fit tous ses efforts pour tempérer ses chagrins, pour lui rendre sa retraite supportable.

» Mais ni ses tendres caresses, ni le sourire et les graces de son enfant, ni la vue de la campagne, sa douce tranquillité, ne purent adoucir et consoler cette ame exaspérée et hautaine. Quel homme, qui ne savoit pas être heureux au sein des champs, avec la nature et une si douce société ! L'ennui le consumoit ; sa haine contre sa patrie s'allumoit de plus en plus. Enfin, accablé de son existence, plein de rage, ivre de vengeance, une nuit il se lève ; sa

femme éveillée, lui demande avec crainte et sensibilité : « Où vas-tu, mon ami ? pourquoi me quitter ? Si tu as des peines, des ennuis, dépose-les dans mon sein, je les partagerai, je te chercherai des consolations ». Alcandre lui répond sèchement : « Cessez vos inquiétudes; je n'ai d'autre chagrin que celui de ne pouvoir dormir, et je vais respirer le frais ». Il entra dans un cabinet voisin, enleva son fils qui dormoit auprès de sa nourrice, écrivit un billet, qu'il remit à un esclave, en lui ordonnant de ne le donner à sa femme qu'à son lever. Regardez, continua Démonax, à gauche, ce rocher si haut, si escarpé ; Alcandre grimpe au sommet, de-là se précipite avec son enfant, tombe sur lui, l'écrase, et se brise lui-même.

« Sa femme, au point du jour, ne le voyant point revenir, se lève. L'esclave lui donne la lettre. Elle l'ouvre, palpitante de frayeur, et lit : « Je n'existe plus ; la vie m'étoit odieuse, je l'ai quittée. Puisse mon ingrate patrie périr de même. Je la hais trop pour lui laisser mon enfant, qui, né pour la fortune et les honneurs, pour jouir de la prééminence, est descendu au rang du dernier spartiate. Adieu. Consolez-vous. J'étois à plaindre, je ne le suis plus ». A cette lecture, elle court égarée, fré-

nétique de douleur, chercher les restes de son fils et de son époux ; peut-être se flattoit-elle encore de leur sauver la vie. Elle arrive au pied du rocher. Quel affreux tableau ! Alcandre, la tête entr'ouverte, mutilé, brisé, respiroit encore, mais sans connoissance ; et son fils, à son côté, n'avoit plus de forme. L'infortunée regarde d'un œil fixe ; son cœur se serre, son sang glacé ne circule plus ; elle ne peut parler. Enfin un soupir sort du fond de son ame, et ce fut le dernier. Elle tomba morte sur son enfant.

« Dès que cette nouvelle fût parvenue à Sparte, le sénat ordonna la démolition de cette maison, monument mémorable d'orgueil et de démence ».

Après ce récit, nous prîmes congé de cette digne Baucis ; nous l'embrassâmes en lui souhaitant la longue jouissance d'une vie si pure et si heureuse.

Nous nous entretînmes, pendant la route, du caractère et de la situation de cette femme qui, vertueuse par instinct et par sentiment, croyant aux dieux par préjugés, insouciante sur l'avenir, sans regrets du passé, bornant ses plaisirs, ses jouissances, à quelques besoins simples et naturels ; ses études, ses connoissances au soin de ses chèvres, et son ambition

à leur prospérité ; ignorée de l'univers entier, et l'ignorant de même, étoit peut-être l'individu le plus fortuné de la terre. Elle avoit suivi machinalement les maximes et la philosophie de nos sages. « Vous admirez le bonheur de cette bonne femme, dis-je à Phanor ? — Sans doute. — Eh bien, voudriez-vous avoir la même existence, vivre solitaire, inconnu, dans l'ignorance et dans la pauvreté, enfin être heureux au même prix ? — Je ne sais ; je crois que je n'accepterois pas à pareilles conditions. — La raison ? — Je l'ignore. — Je m'en doute, moi ; c'est par amour-propre. Vous vous croiriez humilié, dégradé d'être pauvre et sans esprit. Cependant la première science de l'homme, la plus essentielle, est celle du bonheur. Il ne s'agit pas dans ce monde, pour un instant de vie, d'être éloquent orateur, habile poëte, grand capitaine ; il s'agit d'être heureux. — Je suis de votre avis. Cependant, malgré la voix de la raison, nul homme d'esprit ne voudroit peut-être de la félicité de cette bonne femme ».

Démonax nous interrompit pour nous montrer la ville de Sparte. Nous la saluâmes de loin : : elle est au fond de la vallée. Comme nous admirions sa position. « Elle ne le cède en rien, nous dit-il, à aucune ville du Pélo-

ponèse pour les agrémens des environs. Nous avons le temps de les parcourir, je vous servirai de mystagogue ». Il nous apprit que Lycurgue avoit divisé la Laconie en trente mille parts, qu'il distribua aux habitans de la Laconie; mais il avoit fait neuf mille parts des terres plus rapprochées de la ville, qui furent données à ceux qui étoient les vrais spartiates. Il nous conduisit dans un dédale de bosquets et de jardins; emblêmes, devises, statues, tout n'y parloit que d'événemens mythologiques, relatifs aux aventures de Castor et Pollux, d'Hyacinte, de Léda, et sur-tout d'Hélène, dont le nom étoit écrit sur la plupart des platanes. On y lisoit ces mots: « *Révérez-moi, car je suis l'arbre d'Hélène* ». C'est dans ces lieux charmans, nous dit Démonax, que les filles de Sparte viennent chanter si souvent le fameux cantique que Sapho composa à l'âge de quinze ans, et qui commence de la sorte: « *Virginité où fuyez-vous après m'avoir quittée* »? De jardin en jardin, nous arrivâmes à la ville: nous ne vîmes, en y entrant, ni murs, ni barrières. Je demandai à Démonax quel rempart protégeoit leur ville: « Nos bras ». Nous étions fatigués. Le crépuscule s'éteignoit, et nous allâmes loger chez notre conducteur.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XV.

Description de la ville de Sparte. Habillemens, mœurs, gymnase, repas public. Vol fait à Phanor.

LE lendemain nous parcourûmes la ville, conduits par notre hôte (21).

Sa forme est ronde, et son terrein inégal est coupé par des collines : elle a quarante-huit stades de circuit, grandeur bien différente de celle d'Athènes, qui en a près de cent. Sparte, à cette époque, ne contenoit que huit mille hommes en état de porter les armes.

Nous fûmes étonnés de ne trouver qu'un assemblage de hameaux, de maisons petites et basses. Arrivés à la place publique, « c'est ici, nous dit Démonax, que se tient le sénat des vieillards, au nombre de vingt-huit, et celui des éphores, au nombre de cinq ».

De-là nous nous rendîmes au plus bel édifice de la ville, le portique des perses, ainsi nommé, parce qu'il a été bâti de leurs dépouilles. Nous y vîmes quantité de statues de marbre blanc, posées sur des colonnes. « Ces

statues, nous dit notre hôte, représentent tous les chefs de l'armée barbare. Voilà celle de Mardonius, qui perdit la bataille de Marathon et de Platée. Ici est celle de la reine Arthémise, qui combattit pour Xercès avec tant de valeur à Salamine ».

Nous parcourûmes ensuite plusieurs temples consacrés à la Terre, à Jupiter, à Minerve, Neptune, Junon et Apollon. Nous vîmes une grande statue; Démonax nous apprit qu'elle représentoit le peuple de Sparte. Un peu plus loin étoit le temple des Parques, auprès duquel on voyoit le tombeau d'Oreste.

En sortant de la place, nous prîmes par la rue des Barrières, ainsi nommée, parce qu'Icarius, père de Pénélope, voulant la marier, la proposa pour prix à celui de ses amans qui surpasseroit les autres à la course qui se fit dans cette rue. Ulysse fut le vainqueur.

Nous apperçûmes un vieux temple au haut d'une petite colline. « Il est dédié à Vénus, dit notre guide. Sa forme est singulière; à proprement parler, ce sont deux temples l'un sur l'autre. Dans celui d'en bas, on vient révérer Morpho (*a*) ou Vénus, déesse de la beauté;

(*a*) Morpho signifie forme, c'est-à-dire, belle par excellence.

mais dans le temple supérieur on adresse ses vœux à Vénus voilée et enchaînée, image de la fidélité que les femmes doivent à leurs maris ».

Démonax nous mena au dromos, lieu destiné à la course des jeunes gens : il renferme deux gymnases. A quelques pas du dromos, on voit une vieille statue d'Hercule, aux pieds de laquelle les jeunes gens viennent offrir des sacrifices lorsqu'ils sortent de l'adolescence pour entrer dans la classe des hommes.

Au dehors du dromos, et près de la statue, il nous montra une vieille maison qui avoit appartenu à Ménélas, mari trop malheureux de la belle Hélène. Sparte n'avoit pas de citadelle, comme la Cadmée de Thèbes, ou Larissa à Argos; c'étoit la plus haute des collines qui en servoit.

Les jeunes gens que nous rencontrions dans nos courses, avoient une longue barbe, les cheveux flottans dans toute leur longueur, divisés en deux ou trois tresses, qui tomboient sur leurs épaules; des moustaches fort touffues descendoient jusque sur leurs poitrines; au lieu du long manteau des athéniens, ils couvrent leur tunique d'une casaque fort courte, rouge en temps de guerre, mais toujours trés-mal propre et déchirée. Un philosophe la nom-

moit le manteau de l'orgueil. Pour souliers ; ils avoient des sandales (autrefois une loi de Lycurgue les obligeoit d'aller nuds pieds), et pour coîffures un bonnet façonné en cône. Ils marchent en silence, les yeux baissés, les mains cachées sous leur manteau ; d'autres tiennent un bâton recourbé par le bout. Nous vîmes passer des enfans sans bas et sans souliers.—« Quel contraste, dis-je à Phanor, entre l'élégance et le faste de la jeunesse d'Athènes, sur-tout de votre prêtre bapte, avec la rusticité des spartiates! — Mais aussi j'ai vigoureusement secoué et battu ce coquin de bapte, et il ne seroit pas aisé d'en faire autant à ces grands garçons ». Dans ce moment, trois jeunes filles marchant d'un pas agile et ferme, brillantes de santé, d'une haute stature, et faites à peindre, passèrent auprès de nous : elles avoient pour coîffure de vastes chapeaux tissus des joncs de l'Eurotas ; leur vêtement, très-court, laissoit voir leurs jambes qui sont fort belles. Je dis à Démonax : « Voilà trois superbes femmes. — Elles ne s'en doutent pas. — Si fait, moi, s'écria Phanor ». Notre hôte ajouta : « Les athéniennes sont très-jalouses des lacédémoniennes, et se croient plus belles, parce qu'elles ont l'art de dérober leurs défauts sous l'élégance de leur parure (22) ».

Je lui objectai que les habits des athéniennes étoient plus décens. « Nos filles, repliqua-t-il, sont voilées par la pudeur; leur vertu leur sert de vêtement. A l'égard des femmes, elles sont habillées avec la plus grande sévérité; mais sous ces habits, nos jeunes personnes seroient gênées : il faut qu'elles apprennent à danser, à lutter, à courir dans le stade, à lancer le disque ou le javelot. On les habitue à tous ces exercices, pour fortifier leurs fibres, développer leurs corps, afin de les mettre en état de donner à la patrie des enfans sains et robustes. Nous avons même des fêtes solemnelles où nos jeunes filles dansent toutes nues. — Peut-on, demanda Phanor, assister à leurs exercices ? — Oui, si vous êtes mariés ». J'allois dire non ; mais Phanor me prévint, et assura que nous l'étions. — « En ce cas, je vous mènerai demain à leur gymnase ».

Démonax nous tint parole, et nous conduisit de grand matin au plataniste, qui est une plaine sur les bords de l'Eurotas, ombragée de superbes platanes, et entourée de l'Euripe. — « C'est dans les prairies du Platanon, dit notre guide, qu'on cueillit autrefois les fleurs pour la guirlande dont la belle Hélène fut couronnée le jour de ses noces. La jeunesse s'y assemble pour ses exercices. On y arrive par

deux avenues : au commencement de l'une est une statue d'Hercule ou de la force, maîtresse de tout ; à l'entrée de l'autre est celle de Lycurgue ou de la loi, qui enchaîne les hommes ».

On nous fit asseoir sur des gradins de pierre. On donne le signal : nous voyons entrer dans le stade quarante jeunes filles d'une taille avantageuse et svelte, dont la tunique, ouverte des deux côtés, ne passoit pas le genou. Leurs jambes, leurs bras étoient nuds : une couronne de laurier retenoit leurs cheveux sur leurs têtes. Elles s'avancèrent au milieu du stade, se séparèrent ensuite en deux bandes. Au second signal, les deux troupes s'approchent fièrement l'une contre l'autre, s'arrêtent, puis tout-à-coup chaque athlète s'élance sur son adversaire : elles se saisissent, s'entrelassent les bras, les jambes, s'ébranlent tour-à-tour : on les voyoit se presser, reculer, avancer, chanceler, se remettre : la légère et courte tunique, à chaque mouvement, s'ouvroit, voltigeoit, et laissoit à découvert les charmes les plus attrayans. Phanor attentif, immobile, attachoit ses regards sur les deux plus vigoureuses et les plus belles combattantes. — « Que d'attraits ! me disoit-il tout bas, quelles formes charmantes ! que ces hommes

sont froids ! quels automates ! Regardez - les, quelle apathie ! — Vous n'êtes pas si calme ? — Non, par Vénus, je suis tout en feu, je n'en puis plus, j'étouffe. — Tâchez cependant de cacher ces vives émotions, imitez-moi ». Un moment après il me tira par le bras, en s'écriant : — « Regardez, quel tableau ravissant, délicieux ! ô mon ami, les belles formes ! » Je regarde, je vois étendues sur l'arène les deux jeunes combattantes que nous avions observées jusqu'alors : elles étoient l'une sur l'autre ; celle qui avoit le dessus étaloit à nos yeux des charmes aussi piquans, aussi voluptueux que ceux de Vénus lorsqu'elle sortit du sein des eaux. « Ah ! disoit Phanor, en trépignant, que je voudrois bien être en troisième dans cette lutte ! quelle chûte de reins ! » Je le priai de se taire ; on commençoit à nous observer. Nous baissâmes aussi-tôt les yeux, et reprîmes notre gravité. Ce fut la belle Aspasie, celle qui nous offroit des contours si bien dessinés, qui remporta le prix. Elle méritoit celui de la beauté. Je remarquai pendant cet exercice, que ces jeunes filles attaquoient les jeunes gens par des railleries, souvent par des épigrammes. D'autres donnoient des éloges à ceux qui leur plaisoient, récitoient des chansons en leur hon-

neur ; ce qui enflammoit leur courage et excitoit la jalousie de leurs camarades.

Après la lutte, ces jeunes filles se préparèrent pour la course à pied. Vingt d'entre-elles se rangèrent sur la même ligne que formoit une corde tendue. Des instrumens de musique donnent le signal, la corde tombe, et nos héroïnes se précipitent dans la lice ; la poussière s'élève, elles volent. Phanor ravi, extasié, suivoit des yeux la légère Aspasie ; il fait des vœux ardens pour elle : ils sont exaucés ; déjà elle devance ses rivales ; aussi légère qu'Atalante, ses pieds ne laissent aucune empreinte sur le sable ; elle s'élance, atteint le but la première, et de bruyans applaudissemens célèbrent sa victoire. Un des éphores s'avance, lui met sur la tête une couronne d'olivier sauvage. Nous vîmes alors les joues fraîches de cette belle Aspasie se colorer du plus vif incarnat, la plus belle des couleurs quand c'est la pudeur qui la fait naître.

Ces jeux gymniques troublèrent la tête de Phanor, il en perdit le sommeil ; il eut toute la nuit devant les yeux, la taille, la légèreté, les appas de la superbe Aspasie ; il m'avoua qu'il l'aimait déjà éperdûment. Je lui rappelai alors la belle Théano d'Athènes, la charmante Théophanie de Milet. — « Boh, s'é-

cria-t-il ! Théophanie et Théano n'ont pas les belles formes de cette spartiate »! Quelques jours après, Démonax nous mena à un des repas publics, nommés phiditie ; rois, éphores, citoyens, nous dit-il, mangent en communauté. Chacun apporte, par mois, un boisseau de farine, dix-huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres et demie de figues, et quelques peu de monnoie de fer, pour acheter de la viande : cette portion est une partie de leur revenu. Les repas se font dans de grandes salles, où sont dressées des tables de quinze couverts. A l'entrée de la salle nous trouvâmes un spartiate, c'étoit le plus ancien ; il avertissoit les convives que rien de ce qu'ils alloient entendre ne devoit sortir par-là, en désignant la porte.

Les convives d'une table ne se mêlent point avec ceux d'une autre ; on n'y peut être admis que de leur consentement : le refus d'un seul suffit pour donner l'exclusion (23). Nous vîmes entrer un jeune homme boiteux ; j'en fus étonné. Démonax, me dit : « Il est le seul dans le pays ainsi conformé, il a été blessé dans un combat ; et sa mère, pour le consoler, lui dit : « Mon fils, tu ne peux faire un pas sans te ressouvenir de ta valeur ». A ces repas les spartiates, contre l'usage des autres peuples,

sont assis sur des bancs de bois ; on leur sert du brouet noir (24), du porc bouilli, coupé en portions égales. Phanor me dit tout bas : « Voilà un méchant dîner. — Mais il est assaisonné par l'appétit ; voyez comme les morceaux se succèdent ». Nous demandâmes à Démonax si c'étoit leur nourriture ordinaire. — « Oui. Cependant on leur donne par fois du gibier et du poisson (25) ». Au défaut de la bonne chère, le banquet étoit animé par la plaisanterie et la gaîté. Comme j'en félicitois Démonax, il me montra, au milieu de la salle, une statue consacrée au dieu du Rire : « Lycurgue l'a placée ici pour faire aux convives un précepte de l'enjouement ».

Je lui demandai si les spartiates ne pouvoient jamais manger chez eux. — « Dans deux occasions ; lorsqu'ils reviennent de la chasse trop tard, et quand ils sacrifient aux dieux dans leurs maisons ; dans ces deux cas ils peuvent envoyer une pièce de gibier de leur chasse ou les prémices de leurs sacrifices aux convives de leur table. Le roi Agis, arrivant victorieux de l'armée, voulant souper chez lui avec sa femme, envoya demander sa portion. Les polémarques la lui refusèrent. Agis, dépité, ne fit point le lendemain le sacrifice accoutumé, à l'issue d'une guerre heureuse.

Les polémarques le condamnèrent à l'amende. Dans ce moment on introduisit deux ilotes : on leur apporta de grandes coupes de vin ; lorsqu'ils en eurent bu une certaine quantité, ils repoussèrent les coupes qu'on leur présentoit; mais les anciens de la table les forcèrent à les boire. Leur projet étoit de les enivrer, et ils y réussirent. Lorsque ces malheureux furent échauffés des vapeurs de la boisson, que leurs pieds chanceloient, que l'absurdité et l'extravagance de leurs propos annonçoient le trouble de leur raison, on les promena autour de la salle. On leur ordonna de chanter des scholies libidineuses et obscènes; on leur défendoit d'en dire d'autres; ensuite on les fit danser, et prendre en dansant des attitudes indécentes. Ce spectacle, loin de nous amuser, excitoit notre commisération. J'en parlai à Démonax. « Nous donnons, me dit-il, de temps en temps cette représentation à nos jeunes gens, pour leur montrer la laideur et les tristes suites de l'ivresse. — Par Bacchus, s'écria Phanor, buvez, enivrez-vous ; vous en serez plus compatissans ! »

De jeunes élèves assistoient debout comme simples spectateurs.— « Ils y viennent prendre leçon, nous dit Démonax, de plaisanterie et de sagesse ». Pendant qu'il parloit ainsi, Phanor

apperçut l'un d'eux qui déroboit subtilement des fruits qu'il cachoit dans son sein.— «Voyez, me dit-il, comme ce petit fripon profite des exemples de sagesse.— Taisez-vous, il ne faut pas le déshonorer, et le perdre». Il s'apperçoit alors qu'on lui avoit volé dans la poche deux excellentes perdrix qu'il avoit achetées pour notre souper, car il n'aimoit ni le brouet noir, ni le porc bouilli. Peu de jours auparavant on lui avoit escamoté, au gymnase, un levraut qu'il avoit tué à la chasse, et qu'il portoit sous son manteau. Dans le premier mouvement du dépit que lui causa la perte de ses perdrix, il s'en plaignit à Démonax, disant qu'il ne concevoit pas, que dans une assemblée de gens aussi graves, aussi sages, il fallût garder ses poches, et se méfier de ses voisins. Démonax, à ce propos, éclata de rire, en s'écriant qu'il embrasseroit de bon cœur l'auteur du vol des perdrix, qu'il gageroit que c'étoit le même qui lui avoit si adroitement enlevé le levraut. —«Vous le connoissez donc, repliqua Phanor? —Beaucoup. N'avez-vous pas vu ce grand jeune homme qui s'est placé entre vous et moi? c'est mon neveu, un garçon fort adroit; il a régalé sa maîtresse de votre levraut, et vos perdrix, probablement, auront le même sort.— Et vous regardez cela comme une gentillesse? Par

Junon, je vous plains d'avoir un tel neveu. — Comment donc ? j'en fais gloire : c'est un brave et digne spartiate, estimé de tout le monde. Vous ignorez peut-être que ces sortes de larcins sont autorisés par une loi de Licurgue ? — Nous sommes donc ici au milieu d'un bois ? Par Hercule, je prendrai ma revanche, et je volerai aussi ! — Mais je vous conseille de dérober avec subtilité, car, lorsqu'on est pris sur le fait, on punit la maladresse.— Au surplus, que peut-on vous voler ? des écuelles de bois, des sandales, quelques oboles de fer. — Vous ne devez pas être surpris du principe de cette loi, cela forme les jeunes gens. — A la maraude, au brigandage. — Point du tout : à la vigilance et aux ruses de guerre ». — « Mon ami, me dit Phanor, lorsque nous fûmes seuls, cette superbe Sparte est un sot pays, on y fait très-mauvaise chère, on est fort mal logé, on nous vole tout vifs ; l'ennui, le désœuvrement l'habitent ; les arts, les sciences en sont exilés ; leur idiome est aussi âpre, aussi dur que leurs mœurs. Ces grands badauds se promènent tout le jour sur la place, sans penser à rien, ou plutôt ne s'occupant que de projets, de domination et de guerre. Il n'y a que les belles formes des jeunes filles qui méritent l'attention des voyageurs ;

mais je n'aime point à être dupe, et si je puis me venger de ce grand neveu de Démonax, qui mange mon gibier, je n'en laisserai pas échapper l'occasion ».

CHAPITRE XVI.

Accident dans le temple de Diane. Exercices des jeunes gens. Accouchement. Fameux sauts. Anecdotes.

UN événement désastreux, où nous faillîmes périr, accrut la mauvaise humeur de Phanor. Un jour de grande solemnité nous étions avec toute la ville dans le temple de Diane ; tout-à-coup le feu y éclate, se propage, et l'on voit trois femmes qui, la torche à la main, attisent l'incendie. Le peuple épouvanté, se rue en foule vers la porte : on crie, on se presse, on s'étouffe. Les voix, les clameurs des femmes augmentent le désordre et la terreur. On me sépare de Phanor, on m'entraîne ; je me trouve sur le parvis, froissé, moulu, déchiré. Cependant les éphores donnent des ordres. On arrête les trois Euménides qui, toujours furieuses, portoient le feu d'un bout du temple à l'autre.

Je rejoignis Phanor qui, plus maltraité que moi, maudissoit la fête et le pays. Cependant on arrête l'activité des flammes, et l'on amène sur la place les trois incendiaires. C'étoit une mère et ses deux filles : celles-ci paroissoient charmantes, malgré le désordre de leur habillement et de leur coîffure.

La mère, nommée Démocrita, les yeux pleins de fureur et d'audace, exhortoit ses deux filles à la constance, au mépris des supplices. Un des éphores lui ayant reproché son crime : — « Non, s'écria-t-elle, je ne suis point criminelle ! je venge Alcipe, mon époux, et le père de mes filles ! Vous l'avez exilé sans aucun motif ; vous nous avez défendu de le suivre ; nous avons été condamnées à la honte, à la misère ; je me venge de votre injustice et de votre barbarie : mon seul regret est de ne pouvoir tous vous écraser sous les voûtes du temple. Allez, barbares, je n'ai pas le cœur assez bas pour vous demander la vie ». A ces mots elle s'arme d'un poignard, ses filles l'imitent ; et toutes les trois se frappent aux yeux de l'assemblée, immobile d'étonnement. Elles tombèrent inondées de sang dans les bras les unes des autres. Démocrita, en expirant, évoqua Nemesis, Até (26) ; elle voua sa patrie à Pluton, aux furies, aux dieux punisseurs, s'il en

existoit. Cette scène d'horreur jeta la consternation dans la ville. On admira cependant le courage, l'énergie de ces trois femmes.

Démonax nous avoit annoncé un combat au plataniste, entre les jeunes gens. « Hier, dit-il, séparés en deux troupes, ils sacrifièrent, au dieu Mars, un petit chien, comme l'animal domestique le plus courageux. Ensuite il firent combattre deux sangliers apprivoisés l'un contre l'autre. Chaque troupe s'intéresse pour le sien. Dans la nuit ils ont tiré au sort, pour savoir par quel pont chaque troupe entreroit au plataniste. Il est midi, c'est l'heure du combat : allons le voir ». Nous arrivâmes au moment du signal. Aussi-tôt les deux partis s'élancent l'un sur l'autre ; ils se battent à coups de poings, de pieds ; ils se mordent de toute leur force, s'arrachent les yeux ; tantôt corps-à-corps, tantôt par pelotons : chaque troupe fait tous ses efforts pour faire reculer l'autre, et la précipiter dans l'Euripe. Dans cette mêlée, un jeune homme, d'une figure pleine de douceur et d'intérêt, en succombant sous son vainqueur, se cassa la cuisse : cet accident ne produisit aucune sensation. On emporta le blessé, et les jeux continuèrent. Phanor, indigné de ce calme féroce, me dit : « Sortons, ces gens-là sont plus sauvages que les

les thraces ; d'ailleurs ce spectacle n'est pas aussi agréable que celui des jeunes filles, je n'y vois point les belles formes d'Aspasie. Mon cher ami, je n'en dors pas; je les ai toutes dans la tête. Ce matin elle passoit en jupe courte, avec son chapeau de jonc. Dieux! qu'elle étoit belle! je l'ai suivie. Je cherchois à lui parler, mais je crois qu'elle a prévu mon dessein; elle m'a échappé avec la légèreté d'une biche. Par Pollux, je l'épouserois volontiers. — On ne vous l'accorderoit pas ; vous n'avez pas l'honneur d'être spartiate, et de plus vous ne pouvez épouser toutes celles que vous aimez. — Vous avez raison ».

Le lendemain nous allâmes visiter le logement des enfans. Ils sont dans des dortoirs, couchés sur des lits de roseaux, que l'on couvre, pendant l'hiver, d'une espèce de duvet que produit le chardon. Démonax nous apprit qu'à l'âge de sept ans ils quittoient la maison paternelle pour entrer dans dans ces casernes; que dès celui de cinq ils commençoient à apprendre la pyrrhique ou la danse militaire. — « A Athènes, lui dis-je, les enfans de sept ans commencent à lire Homère ».

La femme de Démonax approchoit du terme de sa grossesse : c'étoit une spartiate altière, impérieuse. Un jour son mari lui demanda,

avec instance, la grace d'un ilote qu'elle vouloit châtier : elle refusa avec hauteur. Un peu surpris de ce ton, je lui dis que les femmes de Sparte étoient les seules qui commandassent aux hommes : « Aussi, répondit-elle, nous sommes les seules qui fassions des hommes ».

Enfin Démonax, ivre de joie, vint nous anconcer, au milieu de la nuit, que sa femme avoit les douleurs de l'enfantement, et nous inviter à voir les cérémonies d'usage. On mit l'accouchée sur un bouclier ; on lui donna un javelot. Dès que l'enfant fût né, comme il étoit mâle, les parens le placèrent sur le bouclier, en criant, *ou sur lui, ou avec lui* (26). Au jour, le père radieux le porta au leschez (*a*), où huit des plus anciens de sa tribu s'étoient rendus pour vérifier sa complexion. La nourrice mit du vin dans un baquet, y plongea son nourrisson, lui lava le corps, et le laissa quelque temps dans ce bain (27). Elle le présenta ensuite aux vieillards. Cette immersion dangereuse avoit fatigué cet être naissant ; il se trouva mal, eut des convulsions. D'après

---

(*a*) Dans toutes les grandes ville de la Grèce, il y avoit des leschez ; c'étoit le rendez-vous des gens oisifs, à l'instar de nos cafés. Sparte avoit deux leschez, mais destinés à d'autres usages.

cet examen, les juges déclarèrent qu'il ne pourroit jamais devenir un homme vigoureux, et que ce seroit un individu inutile à la république. Phanor leur représenta que cette épreuve étoit incertaine; que d'ailleurs ce défaut de forces physiques pouvoit être avantageusement compensé par les talens de l'esprit et des qualités morales. Mais ces graves personnages lui imposèrent silence par un regard sévère et dédaigneux; et pour réponse, d'une voix unanime, ils prononcèrent la sentence de mort du nouveau né. A cet arrêt barbare, je jetai les yeux sur le père, qui, sans sourciller, ordonna tranquillement à un esclave de porter son fils sur le mont Taygète. Nous suivîmes avec les juges, et il fut précipité aux apothètes, gouffre destiné à cet usage (28). « Quels hommes! me disoit Phanor. Quelle barbarie! Ah! sans les belles formes des jeunes filles, il faudroit détruire cette ville »!

Nous n'osions parler à Démonax de la perte de son fils et de la loi barbare qui le sacrifioit. Cependant je hasardai quelques regrets. — « C'est une loi très-sage, répondit-il froidement. Les enfans ne naissent pas pour nous, mais pour la patrie; elle ne doit admettre que des sujets sains et robustes, les autres lui seroient à charge. Aussi la république ordonne

que les enfans passent tous les dix jours en revue, tout nus, devant les éphores, qui examinent leur constitution : ceux qui sont trop gras sont châtiés, et condamnés à l'amende. Mon neveu, qui est aujourd'hui d'une taille assez dégagée, a jeûné, et été fouetté plus d'une fois dans son enfance, pour arrêter sa disposition à l'obésité. Au reste, ce n'est pas ma faute si ma femme est accouchée d'un fruit si frêle et si délicat. J'avois tapissé sa chambre des portraits d'Apollon, de Castor, d'Hercule, d'Hyacinte, de Narcisse et d'Adonis ».

Phanor me ramenoit souvent au gymnase des jeunes filles, pour y voir sa chère Aspasie : il la dévoroit des yeux quand elle jetoit un disque, ou s'exerçoit au saut, à la lutte, à la course : elle brilloit dans tous ces jeux. Elle défioit même les hommes, et souvent leur ravissoit la palme. Mais un jour elle fut vaincue au saut par un lacédémonien qui, fier de son triomphe, la railla un peu trop vivement. Un jeune thessalien, qui étoit présent, voulut la venger, et proposa de sauter une fois aussi loin que le spartiate, qui avoit franchi vingt-trois pieds. Celui-ci accepta le défi avec ironie. Le thessalien, plus animé, dédaigna de sauter un fossé, et voulut franchir l'Eurotas. Pour le dissuader, on lui représenta le péril de l'en-

treprise, d'autant que cette rivière étoit alors enflée et rapide : il persista. On se rendit en foule au bord du fleuve, qui avoit en cet endroit quarante-sept pieds de largeur. Le thessalien quitte ses vêtemens, s'élance, et tombe sur la rive opposée. Ce saut de quarante-sept pieds devint célèbre dans la Gréce, et n'a point trouvé d'imitateurs.

CHAPITRE XVII.

Voyage dans la Laconie. Rencontre qu'ils font. Statue de la Pudeur.

Démonax nous proposa de parcourir la Laconie, pour en examiner les aspects, les cultures et les sîtes très-pittoresques. Nous acceptâmes. — « J'aurai, dit-il, une voiture ». Nous lui répondîmes que cette dépense étoit superflue, que nous ne craignions pas la fatigue. — « Que parlez-vous de dépense ? il ne m'en coûtera pas une obole, vous verrez : suivez-moi ». Il nous mène dans une maison, au bout de la rue ; va droit à l'écurie, prend deux chevaux, qu'il attelle à une voiture : surpris, je lui demande si le maître des chevaux étoit son

frère. — « Non, nous ne sommes point parens; mais ici tout est commun. Un spartiate peut disposer des biens d'un autre spartiate. — Cet usage, dit Phanor, et celui des jupes courtes, est ce qu'il y a de mieux dans ce pays ».

Démonax s'étoit chargé, pour les frais de la route, d'un sac fort lourd rempli de pièces de fer; ce qui égaya beaucoup Phanor. « On fait rougir, dit notre hôte, cette monnoie au feu; on la trempe ensuite dans le vinaigre, pour que le fer, devenu par cette trempe aigre et cassant, ne puisse être employé à nul autre usage ».

On trouve, au sortir de la ville, le tombeau appelé *scismatia*, c'est-à-dire, le tombeau de ceux qui ont été écrasés par un tremblement de terre. « Cet événement fut affreux, nous dit Demonax; plusieurs abîmes s'ouvrirent, des hameaux y furent engloutis (*a*). Le Taygète et les autres monts furent ébranlés jusque dans leurs fondemens; plusieurs de leurs sommets s'écroulèrent; toute la ville fut renversée, excepté cinq maisons. Un peu avant cette terrible explosion, des jeunes gens qui s'exerçoient dans le portique, virent passer un liè-

---

(*a*) Selon Diodore de Sicile il périt plus de vingt mille hommes.

vre; quelques-uns des plus jeunes, tout nus, frottés et huilés, le poursuivirent : à peine sortis, le portique s'écroule, et écrase tous les autres. Dans cette désolation épouvantable, le roi Archidamus conserva sa tête et son courage. Comme il vit les citoyens se hâter, courir, emporter leurs effets les plus précieux, il fit sonner les trompettes pour donner l'alarme, comme si l'ennemi étoit aux portes de la ville. Cette présence d'esprit sauva Sparte; car les ilotes accouroient déjà de toute part pour achever de détruire ceux que le tremblement avoit épargnés; mais les voyant rangés en bataille, ils se retirèrent dans les villes voisines ».

Démonax nous montra ensuite le gouffre appelé *laceada*, où l'on précipite les criminels condamnés à mort pour de grands crimes. — « C'est dans ce précipice, nous dit-il, que fut jeté le célèbre Aristomène, l'ennemi juré de Sparte, et la gloire et le bouclier de Messène, sa patrie. Il fut surpris par nos braves soldats, à la tête d'un détachement très-inférieur au nôtre : il se battit en lion désespéré; mais un coup de pierre le renversa, et lui fit perdre connoissance. Il fut précipité dans ce gouffre avec cinquante des siens. Vous en voyez la profondeur ? — Elle est effrayante.

— Eh bien, par un miracle unique, Aristomène, seul de ses compagnons, arriva au fond sans être brisé, ni blessé dangereusement. On attribue son salut à son armure, car on l'avoit jeté tout armé. Enseveli au fond de cet abîme, il attendit la mort pendant deux jours avec une constance héroique. Le troisième jour il entend du bruit, regarde de tout côté; et, à la faveur d'une foible clarté, il entrevoit un renard qui cherchoit les cadavres. Il attend, sans remuer, qu'il s'approche de lui; dès qu'il est à sa portée, il le saisit d'une main, et de l'autre, toutes les fois que cet animal se tourne pour le mordre, il lui présente son habit. Il le suit ainsi sans lâcher prise; et dans les endroits où le passage est plus étroit, il se laisse traîner. Il parvient jusqu'à une ouverture un peu plus éclairée, mais qui n'avoit de largeur que pour laisser passer le renard; cet aspect ranime son courage; il lâche l'animal, qui grimpe, et se sauve par cette issue. Aristomène, à son exemple, ramasse toutes ses forces, travaille, l'élargit, et sort enfin du précipice. Les messéniens, qui pleuroient sa mort, le revirent avec une joie inexprimable ».

Nous arrivâmes à Gythium, le port et l'arsenal de la république, sont situés à cinq quarts de

lieues de la ville, à l'embouchure de l'Eurotas. Nous déjeûnâmes avec son excellent fromage, bien supérieur à celui de la bonne mère Théodora, quoique nous eussions mangé celui-ci avec plus de plaisir. De Githyum nous traversâmes l'Eurotas pour nous rendre au mont Taygète. Toute cette partie de la campagne est couverte de vignobles, de collines. Prés du sommet de la montagne est le bois d'Enoras, où l'on trouve une quantité prodigieuse de bêtes fauves, de chèvres sauvages, d'ours, de sangliers; c'est le rendez-vous de chasse de la jeunesse de Sparte. Nous montâmes jusqu'au sommet appelé Teleton, où tous les ans on immole un cheval au Soleil. En descendant la montagne, nous fûmes assaillis par un orage: la violence de la pluie nous obligea de chercher un abri sous un rocher. Démonax ne voulut jamais s'y réfugier, disant qu'un spartiate doit braver les intempéries du temps, et qu'il rougiroit de se cacher. Il continua sa route, recevant des flots d'eau sur sa tête.

Lorsque la pluie eût cessé, en allant le rejoindre, nous vîmes venir à nous un homme dont la figure et l'habillement nous parurent extraordinaires: il étoit sans manteau, pieds nus, défiguré par une barbe noire et épaisse et le hâle de dix étés; sa maigreur inspiroit la

pitié. Il avoit les yeux enfoncés, les regards sombres. Après nous avoir observés quelque temps, il nous aborda, en nous demandant si nous venions de Sparte. Sur notre réponse, il nous fit plusieurs questions relatives aux affaires de la ville. Nous lui dîmes que nous étions étrangers ; mais que Démonax, citoyen de Sparte, qui voyageoit avec nous, lui donneroit de plus grands éclaircissemens. A ces mots il nous quitta brusquement. Nous le crûmes atteint de folie. Nous fîmes part à notre hôte de la bisarrerie de ce sauvage, qui s'étoit enfui en l'entendant nommer. — « C'est que nous nous connoissons. Il y a dix ans que ce malheureux végète dans une caverne ; il a pourtant une femme et des enfans. — C'est donc un Timon, un ennemi du genre-humain ? — Au contraire, il aimoit beaucoup la société et les plaisirs ; mais il s'est déshonoré par sa lâcheté, et il est condamné à vieillir dans l'ignominie. Qui le croiroit ! un spartiate manquer de courage ! Dans un combat il jeta son bouclier, et se sauva. Sa femme qui le vit revenir sans cette armure refusa de le voir. La république défendit à ses enfans de le fréquenter. Ici les lâches et les fuyards sont exclus de toutes les charges : ce seroit une honte d'épouser leur fille, ou de s'allier avec eux. Tous ceux qui les rencon-

trent peuvent les frapper. Ils sont obligés de porter des robes sales et rapiécées de lambeaux de différentes couleurs. Il faut qu'ils se fassent la moitié de la barbe, et qu'ils entretiennent l'autre moitié. Quelque vil et déhonté qu'il soit, il n'a pu supporter tant d'opprobres, et il est venu cacher dans ces montagnes sa turpitude et sa vie. Le lâche, il ne sait pas mourir »! Nous convînmes en effet que la mort étoit préférable à une pareille existence.

A trente stades de la ville, nous vîmes une statue de la Pudeur. — « Elle est antique, nous dit Démonax, elle a été placée là par Icarius, père de Pénelope; en voici la raison.

Après l'hymen de sa fille avec Ulysse, il pressa son gendre de fixer son séjour à Sparte; mais ne pouvant le fléchir, il s'adressa à Pénélope, la conjura de ne point l'abandonner, d'avoir pitié de ses vieux jours. Pénelope fut attendrie, mais répondit qu'elle ne pouvoit se séparer de son époux. Au moment de leur départ, Icarius redoubla ses instances, et suivit le char, les yeux mouillés de larmes. Ulysse voyant les pleurs et les regrets du père et de la fille, dit à celle-ci qu'il la laissoit maîtresse d'opter entre son père et son mari; de le suivre à Ithaque, ou de rester à Sparte. Pénelope rougit, et pour réponse se couvrit

la tête d'un voile. Icarius comprit cet emblême, et cessa ses prières. Mais touché de la douleur et de l'embarras d'une fille si chère, il consacra une statue à la Pudeur, dans l'endroit même où s'étoit passée cette scène ».

Nous étions alors devant un temple de Minerve : « Ce temple, dit notre hôte, est d'airain, c'est tout son mérite ; mais il est renommé par la mort d'un roi de Sparte, du traître Pausanias. — Voyons-le, lui dis-je, ensuite nous vous prierons de nous raconter le crime et le supplice de ce célèbre personnage. — Très-volontiers ; entrons, et après avoir déjeûné, je vous ferai ce récit ».

Au sortir du temple, nous vînmes nous asseoir sous des saules qui bordoient un joli ruisseau. Démonax tira d'un sac, du pain dur, un morceau de porc bouilli ; et après une légère et saine réfection, il commença ainsi l'histoire de Pausanias.

CHAPITRE XVIII.

Trahison et mort de Pausanias. Fête de Diane. Flagellation des enfans. Bonne fortune d'Antenor. Vains efforts de Phanor pour en avoir.

CE roi, aussi grand capitaine qu'habile politique, qui s'étoit immortalisé à Platée, par sa victoire sur les perses, osa aspirer à la tyrannie ; la mort fut le prix de sa trahison. Les dieux, sans doute, le précipitèrent à sa perte, pour venger le sang innocent qu'il venoit de verser aux bords de l'Hellespont, où il commandoit notre armée navale. Il méditoit de trahir sa patrie, lorsqu'il devint amoureux d'une jeune fille de Bysance, nommée Cléonice. Il donna ordre qu'on l'amenât dans sa chambre à l'entrée de la nuit. L'ordre fut exécuté ; mais Pausanias s'étoit endormi. Cléonice, en s'approchant doucement de son lit, renversa par mégarde une lampe allumée. Le bruit éveilla Pausanias qui, agité des craintes et des terreurs qui poursuivent les traîtres, se lève, prend son cimeterre, frappe l'infortunée Cléonice, et

la jette morte à ses pieds. Troublé par ses remords, il a voulu être purifié de son crime ; mais il a été repoussé de tous les temples et par tous les dieux, et sa mort seule a satisfait leur vengeance. En voici les détails. « Pour entretenir ses intelligences avec le roi de Perse, il envoyoit ses lettres par des émissaires qui ne reparoissoient plus. Le dernier qu'il fit partir étoit un jeune thessalien qui lui avoit prostitué sa pudeur : celui - ci, qui n'avoit jamais vu revenir aucun de ses prédécesseurs, se méfiant du message, rompit les liens et le cachet de la lettre, vit le plan d'une conjuration et sa perte certaine, s'il eût rempli sa mission. Epouvanté de cette découverte, il court à Sparte, et remet la lettre aux éphores. Je dois ici louer la justice et la prudence de ces graves magistrats ; ils ne voulurent point faire arrêter leur roi sans avoir entendu de sa bouche l'aveu de son crime.

Il y a au promontoire de Tenare un temple de Neptune, regardé par les grecs comme un asyle inviolable. Les éphores ordonnèrent au jeune thessalien de s'y réfugier ; ils firent creuser un souterrein auprès de l'autel, d'où l'on pouvoit entendre tout ce qu'on disoit : trois d'entr'eux s'y renfermèrent. Dès que Pausanias apprit que son émissaire étoit dans

ce temple, il y courut tout troublé : il voit ce jeune homme qui embrassoit l'autel d'un air suppliant et effrayé. Il lui demande quelle cause, quel crime l'amènent dans cet asyle ? Le thessalien avoue qu'il avoit ouvert sa lettre. A cet aveu ce roi, frappé de terreur, le conjure de ne point divulguer ce secret, et lui promet des trésors, si au lieu de le dénoncer, il l'aide à se tirer d'affaire.

Les éphores ayant tout entendu, reprirent le chemin de Sparte, décidés à faire arrêter le coupable. Il retournoit, rassuré par la promesse du thessalien, il rencontre les éphores auprès de ce temple de Minerve. Un d'eux qui vouloit le sauver, l'avertit par des signes du péril où il étoit ; Pausanias qui les comprit, s'y refugia soudain. Les éphores aussi-tôt en firent découvrir les toits, et murer les portes. On dit que sa mère, quoique chargée d'un grand âge, apportoit des pierres, et aidoit les ouvriers. Après quelques jours de cruelles souffrances, ce malheureux, prêt à expirer, fut traîné hors de l'enceinte, et finit sa déplorable vie. Ainsi ce roi, grand par son courage et ses talens, flétrit sa gloire et ses lauriers par son ambition et une mort honteuse ».

Nous rentrâmes à Sparte, pour assister le lendemain à la fête annuelle de Diane Orthia.

Son temple est dans la rue Limnée; la statue de la déesse nous parut d'une grande simplicité. «Il est vrai, nous dit Démonax, elle n'est que de bois et de petite taille ; mais c'est la même qu'Iphigénie et Oreste enlevèrent dans la Tauride, et qu'Oreste, un de nos rois, nous a apportée. Long-temps, sur la foi d'un oracle, on a arrosé son autel de sang humain. Mais Licurgue a substitué à cette barbare coutume la flagellation des enfans ». Phanor chercha dans le temple la belle Aspasie ; et eut le bonheur de se trouver vis-à-vis d'elle.

Les prêtres s'avancèrent auprès de l'autel ; un officiant cria : « Fesons les libations, et prions ». Un autre dit ensuite : « Qui sont ceux qui composent cette assemblée » ? Nous répondîmes tous de concert : « Des gens honnêtes ». — « Faites donc silence ». Alors on récita la prière d'usage, qui est dans le style laconique; ils demandent aux dieux de pouvoir unir la gloire à la vertu (*a*). C'est-là tout ce qu'ils attendent de la bonté céleste, et en deux mots toute la morale des philosophes grecs. La prière finie, on amena les victimes ; c'étoient deux bœufs et deux cerfs : les prêtres mirent sur leurs fronts un gâteau pétri avec de la farine

(*a*) *Ut pulchra bonis adderent.*

d'orge

d'orge et du sel ; ils répandirent du vin sur leur tête. On brûla sur l'autel du bois de figuier et de mirthe ; on arracha le poil du front des victimes, qu'on jeta dans le feu ; et elles tombèrent sous le couteau sacré : ensuite on en brûla les cuisses avec du bois fendu. Les victimes furent partagées entre les dieux, les prêtres et ceux qui les avoient présentées : la portion des dieux fut consumée par les flammes.

Après cette cérémonie on fit avancer les enfans, qui étoient les héros et les victimes de la fête ; ils étoient au nombre de vingt, tout nus, âgés d'environ sept ans : vingt esclaves les suivoient armés de verges. Cette troupe se plaça au milieu du temple. Une prêtresse s'en approcha, tenant dans ses mains la statue de Diane : elle l'éleva le plus haut qu'elle pût. A ce signal les exécuteurs frappent les enfans de leurs verges ; les coups multipliés tomboient avec force. Ces petits êtres intéressans les recevoient sans sourciller, sans jeter un seul cri, sans le moindre murmure ; les parens, par des signes, des menaces, des paroles, les exhortoient à la constance, à se laisser déchirer sans se plaindre. Le sang ruisseloit, les coups redoubloient ; les spectatenrs, hommes et femmes, graves et immobiles, jouissoient de

cette barbarie comme d'un spectacle agréable. Phanor, quoique distrait par les beaux yeux d'Aspasie, gémissoit, s'attendrissoit ; il me dit tout bas : — « Qu'ont donc fait ces petits bâtards, pour être ainsi déchirés ? Ils appellent ceci une fête ? C'est la fête des Euménides » ! Quoiqu'aussi ému que lui, je le priai de se taire, et même d'applaudir (29).

Cependant l'ardeur des bourreaux commençoit à se rallentir : la prêtresse qui s'en apperçut, s'écria « qu'elle ne pouvoit plus soutenir la statue ». A ce cri, qui étoit un cri de reproche aux esclaves, de leur tiédeur et de leur mollesse, ils se raniment, les coups se succèdent plus forts et plus pressés. Nous voyons ces tendres et innocentes victimes, le corps déchiré, tout sanglant, qui affectoient de mépriser la douleur, et de sourire à chaque lambeau de chair que la verge leur emportoit. — « Ah! s'écria Phanor, à haute voix, voilà un enfant qui expire » ! Il avoit en effet succombé ; et presque mourant, s'étoit couché par terre ; on l'enleva soudain. Mais l'exclamation de Phanor fit murmurer les spartiates, qui jetérent sur nous des regards foudroyans ; nous baissâmes les nôtres, et gardâmes un profond silence.

En sortant, je demandai à Démonax quel

crime avoit mérité à ces enfans un si cruel châtiment ? — « Ils sont très-innocens ; mais nous voulons les accoutumer à la peine et à la douleur. — Pourquoi ne leur cassez-vous pas une jambe, pour les habituer à marcher avec une seule. — Je conviens que l'épreuve est un peu rude ; mais aussi nous avons une jeunesse intrépide, qui s'expose hardiment à tous les dangers. — Je serois bien étonné que vos jeunes gens craignissent la mort, attendu l'insipidité et la tristesse de leur vie ».

Le soir de cette journée, je me promenois seul au plataniste. Un homme d'environ soixante ans, qui m'observoit depuis quelque-temps, m'aborda d'un air affectueux, en me disant qu'il venoit me demander un service important pour la république et pour lui. — S'il dépend de moi, je suis trop heureux ; veuillez vous expliquer. — Vous êtes jeune, grand, bien fait, plein de vigueur, et moi j'entre dans la vieillesse ; je décline sensiblement ». J'attendois avec impatience la péroraison de ce discours.— « J'ai reçu un affront, que vous pouvez faire cesser. Hier, lorsque j'entrai dans notre assemblée tous les jeunes gens se levèrent ; un seul ne daigna pas faire cet honneur à mon âge. Je lui en demandai la raison : « Parce que, me répondit-il, tu n'as

point engendré d'enfant qui puisse m'honorer à mon tour dans ma vieillesse ». Je suis désespéré ! J'ai épousé, il y a quatre ans, une femme jeune et belle. — Je vous en félicite ; vous devez être fort heureux. — Oui, je le suis. Mais le vase d'amertume est souvent auprès de celui du plaisir. Je meurs d'envie de donner un beau garçon à la patrie ; mais les dieux trompent mes efforts et mes vœux. — Je voudrois bien avoir quelque secret pour vous donner la faculté générative : on dit qu'il y a des philtres, des aphrodisiaques. — Ce ne sont pas des stimulans, des secrets que je vous demande. Le secret de faire des enfans, c'est vous qui le possédez. L'amour veut la jeunesse, et vous m'obligerez sensiblement si vous voulez passer une nuit avec ma femme ; je ne doute pas que vous n'enrichissiez la république d'un petit Hercule (30) ». J'étois si étonné, si confondu de la proposition, que je ne savois que répondre. Voyant mon silence, il ajouta : « Peut-être vous avez appris, qu'une des principales peines pour un spartiate flétri par la loi, est de ne pouvoir prêter sa femme, ni posséder celle d'un autre, et de n'être jamais dans sa maison qu'avec des vierges. Mais je n'ai point démérité de ma patrie, et je puis disposer de ma femme à mon gré. — Je n'en doute pas,

lui dis-je, revenu de ma surprise ; aussi n'est-il rien que je ne fasse pour vous et pour la ville de Sparte. — Pouvez-vous me donner cette nuit ? — Ordonnez ; déjà je suis impatient de vous obliger. — En ce cas, suivez-moi ; vous souperez avec nous ». Dans ce moment j'apperçus Phanor ; je courus à lui, pour lui dire que je ne rentrerois pas cette nuit au logis ; que la république avoit besoin de mes talens, et que j'allois lui consacrer mes veilles. — Je ne vous comprends pas, expliquez-vous mieux. — Dormez en paix, et jouissez d'un repos, dont certainement je serai privé. Adieu, je suis pressé.

« Le moment où je parle est déjà loin de moi ».

Je rejoignis Antiphon, ainsi se nommoit cet honnête mari. Il me conduisit à l'appartement de sa femme, et m'y présenta, en lui disant : « Voici un jeune homme de bonne mine, qui veut bien se charger de vous faire un enfant. Voyez si vous vous convenez ». A ces mots il lui enleva son voile, et me découvrit une beauté piquante, qui, en rougissant, baissa deux grands yeux noirs, ornés de longs cils et de deux sourcils bien arqués ; sa figure me ravit, et mes sens séduits par l'espérance, s'enflammèrent aussi-tôt. Je

voulus louer ses attraits ; mais mon trouble dût lui paroître plus flatteur que mes expressions. Cependant après avoir jeté un regard furtif sur moi, elle répondit à son mari : « Que lui et la patrie pouvoient tout exiger de son zèle et de son civisme ». Je dissimulai la joie que me causoit cette réponse ; je voulois avoir l'air d'accorder une faveur, et non de la recevoir. Nous allâmes souper ; c'est alors que je connus tout le prix de ma bonne fortune : elle déploya en se levant une taille majestueuse, une démarche noble et décente. Pendant le repas elle parla peu, hasarda de temps en temps quelques regards modestes sur moi ; et quand ses yeux rencontroient les miens, son front se coloroit d'un vermillon charmant, doux présage de nos plaisirs futurs. Pour moi, mes regards étoient rares, et je couvrois la vivacité de mes desirs d'un voile de modestie. Antiphon étoit radieux. Il paroissoit se féliciter de sa bonne fortune. Il soupoit de bonne grace, et m'engageoit à l'imiter. — « Un bon athlète, me disoit-il, doit prendre des forces avant d'entrer dans le stade». Je souriois modestement à ses plaisanteries, et j'y répondois par l'activité de mon appétit, quoique mon cher hôte ne m'eût donné qu'un souper d'ami, c'est-à-dire, du brouet noir et du porc bouilli.

À la fin du repas, Thargélie disparut, et son mari m'annonça quelle alloit m'attendre. — Comment la trouvez-vous? — Très-belle; son aimable modestie relève encore l'éclat de sa beauté. — Je pense que le sacrifice qu'elle va vous faire lui coûtera peu: elle aime beaucoup sa patrie, et elle doit se flatter d'avoir de vous un enfant fortement constitué». Je l'assurois du desir que j'avois de répondre à leur confiance et à leurs éloges. Il me conduisit alors dans la chambre de la belle Thargélie, qui étoit déjà dans son lit; il l'embrassa en nous souhaitant une bonne nuit. Je fus bientôt dans la couche nuptiale, et possesseur des appas les plus frais et les plus voluptueux. D'abord cette beauté reçut mes caresses avec réserve et gravité: il sembloit que dans cet exercice, elle ne songeoit qu'à la république, et à s'acquitter d'un devoir. Mais insensiblement la statue s'anima; j'entendis des soupirs, ses yeux s'allumèrent; je sentis ses bras me presser, et nous nous enivrâmes dans la coupe des voluptés.

Mais à peine l'aurore commençoit à poindre, que le vigilant Antiphon vint m'annoncer l'heure de la retraite. Je trouvai cet époux bien matineux, et ce congé très-dur. J'allois lui dire que je n'avois qu'ébauché le petit citoyen

que je travaillois pour la république. Mais Targélie s'échappa de mes bras, et je fus obligé de quitter la lice où je m'étois signalé. L'époux en me reconduisant, me fit ses remercîmens. Je lui offris de revenir, s'il doutoit du succès de cette première épreuve. — « Je vous rends graces. J'espère qu'avec un homme tel que vous, un rendez-vous suffira ». Nous nous séparâmes ainsi, enchantés l'un de l'autre. Depuis ce zélé citoyen me fit de vives amitiés, mais sans m'inviter à la même fête. A l'égard de sa femme, quand je la rencontrois, elle baissoit les yeux, et ne daignoit pas même m'honorer d'un regard (31).

Phanor étoit loin de soupçonner cette douce aventure. Mon absence, au contraire, l'inquiétoit beaucoup, et sa tendre amitié ne fut rassurée qu'à mon retour. Mais quel fût son étonnement, quand je lui racontai le service important que je venois de rendre à la ville de Sparte, pendant que lui, grand inutile, s'abandonnoit à l'oisiveté et au sommeil. Pour jeter plus d'intérêt dans mon récit, je n'omis aucun détail. Je lui peignis avec feu les attraits de ma Vénus, et les plaisirs enivrans que j'avois goûtés dans ses bras. Il s'écrioit à chaque coup de pinceau : « Cela n'est pas croyable. Que vous êtes heureux ! Cependant ce pays a du bon. Il

vaut mieux prêter sa femme, étaler les formes des jeunes filles, que de déchirer les enfans avec des verges, les précipiter dans un gouffre, ou voler dans les poches. Si la république daigne mettre en œuvre mes talens, je lui pardonne le vol de mon gibier, et je promets de plus de l'enrichir d'un superbe citoyen ». Le même jour, dans l'espoir d'être employé, Phanor affublé d'un large manteau, marchant sur la pointe des pieds, pour rehausser sa taille qui étoit médiocre, se promena sur la place, au portique des perses, au plataniste. Il affectoit une voix forte, abordoit les vieillards, leur vantoit son admiration, et son attachement pour Sparte. Il répéta ce manége pendant quinze jours ; mais aucun spartiate n'eût l'honnêteté de lui offrir sa femme, pour avoir de lui une belle progéniture : il étoit outré.

Démonax nous invita à une cérémonie, « qui vous amusera, dit-il ; mais vous la trouverez bisarre ; car ce qui n'est pas dans nos mœurs, ce que l'habitude n'a pas familiarisé à nos yeux, nous étonne toujours ». Nous entrions alors dans le temple de Junon. Nous vîmes devant l'autel, un grand homme de quarante ans, tout nu, entouré de cinq à six femmes, qui le gardoient. Tout-à-coup cet homme se mit à courir autour de l'autel. Les femmes le

poursuivoient avec des verges, et le frappoient de toutes leurs forces. Phanor et moi riions de tout notre cœur. Lorsque le patient eût fait un certain nombre de tours, il s'arrêta, et la flagellation finit. Je demandai alors à Démonax l'explication d'une pareille scène. — « C'est un juste châtiment qu'on inflige aux célébitaires. Le mariage est un devoir chez nous ; et les infracteurs à cette loi sont punis par des verges, dont les frappent des femmes mariées. Les hommes même qui se marient trop tard sont soumis à des peines.

Deux jours après, il y eut une fête publique. Les spartiates formèrent trois troupes pour la danse ; celle des vieillards, celle des hommes et celle des enfans. Chacune de ces troupes en dansant, chantoit alternativement. Les vieillards commencèrent par ces paroles.

« Nous avons été jadis,
Jeunes, vaillans et hardis ».

Les hommes suivoient, et chantoient :

« Nous le sommes maintenant,
A l'épreuve à tout venant ».

Les enfans venoient après, et répondoient :

« Et nous un jour le serons,
Qui bien vous surpasserons ».

CHAPITRE XIX

Lettre de Lasthénie. Maladie d'Aristippe. Cantate de Narcisse.

CE fut alors qu'une lettre de ma chére Lasthénie, m'apprit la mort d'Aristippe. « Il y a quinze jours, me disoit-elle, que ce digne ami, cet aimable philosophe a cessé de penser et de vivre. Je vous envoye une relation de sa mort que j'ai rédigée dès que la douleur me l'a permis. Ce passage de la vie à l'inexistence, excite la curiosité et l'attention des hommes, quand c'est un grand personnage qui le franchit. Lorsqu'Aristippe se crût frappé du coup mortel, il somma son médecin de lui déclarer très-explicitement le terme de sa vie. Celui-ci qui vit sa fermeté, lui dit que dans quelques jours il seroit mort ou guéri. — « J'entends. Je vais donc rejoindre mon maitre Socrate, et cette Laïs, dont la beauté et l'esprit ont enflammé tant de cœurs, et tourné tant de têtes, et qui n'est plus aujourd'hui qu'une froide poussiere ». C'est une grande et belle idée que celle de notre réexistence : elle console, et flatte

l'amour-propre ; mais les probabilités ne sont pas en sa faveur. Son Esculape lui conseilla de ne point s'arrêter à des pensers si lugubres. — « Ne craignez pas, lui dit-il, que je sois tourmenté des afres de la mort ; je sais apprécier la vie. Selon Pindare, *c'est le rêve d'une ombre*. J'ignore ce que nous venons faire sur ce globe. Mais pendant que Caron apprête sa barque pour me passer, je veux y sauter d'un pied léger, et que la fin de mon voyage devienne le soir d'un beau jour ».

« Il mit ordre a ses affaires avec une présence d'esprit admirable, se fit ensuite transporter dans son jardin aux portes de la ville, fit placer son lit vis-à-vis de la fenêtre, pour jouir, disoit-il, autant qu'il le pourroit, de l'aspect de la campagne et du charme de la verdure. Sa chambre fut ornée de feuillages et de vases de fleurs. Il défendit que, selon un sot usage, l'obscurité attristât son appartement : le jour il étoit éclairé par un soleil brillant ; la nuit la lumière réfléchie de quantité de flambeaux, suppléoit la clarté du jour. Comme il s'apperçut de ma douleur : — « Pourquoi vous affliger, me dit-il ; savez-vous si la mort est un mal ou un bien ? L'espace qui sépare le mort du vivant est trop court pour qu'il doive exciter nos regrets. Il n'y a que la première mort, ainsi que

la première nuit qui aient dû causer de l'étonnement et de la tristesse. On doit envisager d'un œil aussi tranquille le flux et le reflux des générations, que la succession des flots de la mer ou des feuilles des arbres. Qu'importe que des individus paroissent ou disparoissent. La terre est un théâtre, où les acteurs et les décorations ne sont que des ombres fugitives, des tableaux mouvans. L'aggrégation des atômes qui forment mon individu, va se décomposer, ils vont modifier d'autres corps; mais ce ne sera plus moi, mon identité est détruite. J'ai joui de tout, tout vu, tout épuisé; rien ne seroit plus nouveau pour moi : et qui sait si je vivois plus long-temps quelle seroit ma destinée ! Je veux cependant terminer ma vie en digne chef de ma secte (32). J'ai demandé des chanteuses; qu'on les fasse entrer ». Alors a commencé un petit concert. Une des musiciennes chanta, en s'accompagnant sur sa lyre, la passion du beau Narcisse pour lui-même. « Il avoit repoussé toutes les nymphes. Echo, la jeune Echo n'étoit point aimée : ses attraits, ses tendres regards, ses douces prières, son amour, ne pouvoient échauffer son indifférence. Désespérée de ses mépris, elle alla cacher dans les bois sa douleur et sa honte. Mais l'amour poursuivit sa proie, s'y attacha plus

fortement. L'infortunée se consume ; bientôt la maigreur dessèche son corps : ses contours moëlleux, ses formes élégantes disparoissent ; il ne reste que des ossemens, qui sont changés en pierres. Echo n'est plus qu'un son : elle habite les rochers, les montagnes : tout le monde l'entend, personne ne la voit. Ainsi la beauté de Narcisse fesoit le malheur des plus aimables nymphes. Un jour, quand le soleil a son zénith versoit des torrens de feux, il revenoit de la chasse, épuisé de fatigue et de chaleur ; il vit une fontaine, que des peupliers touffus couronnoient de leur ombre bienfesante ; une herbe épaisse offroit tout à l'entour des lits de repos. Narcisse attiré par l'aménité et la fraîcheur de cet asyle, s'y reposa, s'étendit sur les bords : la limpidité de l'eau l'invite à étancher sa soif ; il s'incline pour boire, et soudain le cristal pur et mobile lui réfléchit ses traits. Il voit sur la face de l'onde une figure charmante, il ne se reconnoît pas : il s'admire lui-même ; son cœur s'enflamme, il devient épris de cette vaine image. Le corps penché, il la contemple ; il regarde la douce langueur de ses yeux, ses cheveux semblables à ceux d'Apollon, ce visage charmant, où le doux incarnat de la rose se mêle à la blancheur des lys ! Il brûle, il est l'objet de ses desirs ; il veut

donner des baisers à cette figure trompeuse, la presser dans ses bras ; il embrasse l'onde fugitive. Insensé ! ce que tu desires est l'ombre de toi-même ! Mais rien ne peut l'arracher de ces lieux, ni l'attrait du repos, ni le besoin de nourriture. Abandonné sur l'herbe, il repait ses yeux avides de cette image adorée. Il se soulève ; et tendant les bras vers les arbres qui l'entourent. « Bois chéris, dit-il, qui fût plus malheureux que moi, plus cruellement déchiré par l'amour ? vous le savez, vous qui vivez depuis tant de siècles » ! Il laisse tomber ces mots, et se tait. Il périt, se cousume, son teint se décolore, sa beauté s'efface. Il se fond, comme dans l'automne les perles liquides du matin se fondent aux premiers rayons du soleil. Il déchire ses habits, frappe et meurtrit son sein, qui rougit et devient semblable à une pomme dont la blancheur est colorée par la maturité. La nymphe Echo, triste témoin de ses peines, oublie ses rigueurs et son ingratitude ; elle s'afflige avec lui. Chaque fois que l'infortuné Narcisse soupire, et dit *hélas !* elle répond *hélas!* et lorsqu'au moment d'expirer, il dit à son image d'une voix foible, *adieu, adieu*, Echo, d'une voix plus foible encore, répète, *adieu, adieu*. Les naïades, ses sœurs, le pleurèrent, déposèrent leurs cheveux sur son corps :

elles préparoient le bûcher, le cercueil, les torches funèbres ; mais le cadavre n'existoit plus. Elles trouvèrent à sa place une fleur jaune, dont le centre est entouré de petites pétales blanches ; elle fut nommée Narcisse ».

Après cette cantate, le médecin entra, et Aristippe nous engagea à souper auprès de son lit. L'Esculape lui ordonna une décoction d'herbes. « Ah ! s'écria le malade, plus de remèdes ! rien d'amer et de désagréable ! je boirai avec vous du vin de Lesbos ». Il ajouta, en souriant : « Croyez-vous que si je sacrifiois un coq, une brebis noire au dieu d'Epidaure, il me rendroit la santé ? — Tout est possible aux dieux. — D'accord ; mais je suis trop modeste pour exiger d'eux qu'ils dérangent l'économie de l'univers, leur plan immuable, pour un petit atôme comme moi (33). J'invoquerai seulement le dieu Mercure, conducteur des ames, pour qu'il donne un bon gîte à la mienne ».

Pendant le souper, il nous dit, avec une gaîté philosophique : « Pendant qu'on chantoit, je me suis occupé de mon convoi. Je veux que des joueurs de flûte, couronnés de roses, accompagnent ma dépouille jusqu'au lieu de l'inhumation ». Nous lui demandâmes s'il vouloit être enterré à Cyrène, sa patrie ? — « Non,

le

le chemin qui mène aux enfers n'est pas plus près d'un lieu que d'un autre. Mais j'ai découvert, il y a plus de trois ans, un site charmant sur le mont Parnès, non loin de l'autel où les habitans vont sacrifier tantôt à Jupiter pluvieux, tantôt à Jupiter le bon, où je veux que mon squelette repose. C'est une grotte sur le penchant de la colline, entourée de rochers et tapissée intérieurement de mousse et de lierre. J'y ai passé souvent des heures entières à méditer sur l'orgueil et le néant de l'homme, sur la cause finale, si incompréhensible de notre existence éphémère, et sur l'auteur impénétrable de cette immensité de soleils, de planètes errans dans une étendue sans bornes. Ce lieu est pittoresque ; c'est l'ouvrage de la nature : des chênes brisés de vétusté, des ormeaux pleins de vigueur, des pins et des oliviers sauvages en varient l'aspect. Dès que je le vis, je le choisis pour mon dernier séjour (34). Au moins si, comme on le dit, mon ombre erre autour de mon tombeau, elle y sera au frais, et les ennuyeux que je redoutois tant dans ce monde n'y viendront pas troubler mon repos ».

CHAPITRE XX.

Visite de deux philosophes. Culte des dieux de l'Egypte. Mœurs des égyptiens.

NOTRE souper finissoit, quand nous vîmes entrer Eudoxe et Anaximandre, deux philosophes, amis d'Aristippe. Le premier étoit à-la-fois astronome, médecin et législateur ; et le second, un disciple du lycée : ils venoient veiller Aristippe. Ils étoient dignes de sa société et de son amitié ; car, à l'étendue des connoissances, ils joignoient un esprit de critique et de philosophie peu commune. Aristippe voulut m'engager à me retirer ; mais je le priai de me laisser profiter de leurs entretiens, plutôt que d'aller fatiguer ma couche pour appeler un sommeil qui me fuyoit. Entre trois philosophes aimables et savans, la conversation devoit être intéressante et instructive (35). Elle tourna sur la religion : ils répandirent à pleines mains le sel attique sur les prêtres, sur les oracles, les prodiges, la crédulité et la sottise du peuple. On rit des flammes que roule le Phlégéton, de la théogonie

des prêtres, de leur système, qui, après la mort de l'homme, le sépare en quatre parties; le corps, qui devient poussière; l'ame, qui passe au tartare et aux champs Elysées, selon ses mérites; l'ombre, qui erre autour des sépulcres; enfin le simulacre, ou le fantôme qui habite le vestibule des enfers.

Eudoxe, qui avoit demeuré quatorze mois en Egypte, nous conta qu'il étoit à Memphis (36) lorsque le bœuf Apis devoit cesser de vivre. Je lui demandai ce que c'étoit que ce dieu Apis, et par quel aveuglement les égyptiens avoient pu abrutir leur raison jusqu'à adorer un bœuf? « En voici la cause : Osiris, leur roi, époux d'Isis, sa sœur, fut tué par Tiphon son frère. Isis, ayant trouvé son corps, lui fit donner la sépulture. Un bœuf parut près du tombeau, et l'on crût qu'Osiris revenoit sous cette forme. L'attachement et la reconnoissance du peuple le déifièrent. Ce sont les prêtres qui fixent le terme de ses jours. Son arrêt de mort étant prononcé, ils le conduisirent sur le bord du Nil, se prosternèrent devant lui, l'encensèrent et le noyèrent. Ensuite on le retira, on l'embauma, on lui fit des obsèques magnifiques. Les prêtres prirent un habillement noir. La consternation et le deuil régnèrent dans la ville.

» Cette affliction dura jusqu'à ce qu'on eût retrouvé un autre dieu-bœuf. Il doit avoir une marque blanche et carrée sur le front, la figure d'un aigle sur le dos, un croissant blanc sur le côté droit. Les prêtres assurent que son origine est céleste. « La lune, disent-ils, répand une lumière générative ; et aussi-tôt qu'une vache qui appète le mâle, en est frappée, elle conçoit Apis ». Dès que le fait est constaté, les ministres sacrés examinent le veau à sa naissance; et s'ils lui découvrent les marques requises, Apis est reconnu, et son existence annoncée au peuple. Ils le trouvèrent au bout de trois mois. Soudain la ville changea de face: la joie, la jubilation dissipèrent les nuages de la tristesse ; mais cette nouvelle divinité ne devoit arriver à Memphis que dans quarante jours. Elle demeure, jusqu'alors, dans la ville du Nil : ce sont des femmes vêtues d'habits lestes et galans qui ont le droit de la servir. On m'a assuré qu'elles ne pouvoient se présenter devant ce dieu qu'après s'être dépilées, et en lui découvrant leur sexe.

» On lui prépara une barque dans laquelle est une niche magnifiquement dorée. Les quarante jours expirés, on embarqua le dieu sur le fleuve, et il descendit à Memphis. A son arrivée, les prêtres habillés de robes de lin,

la tête rase et couronnée de chapeaux de fleurs, portant à la main, les uns un encensoir, les autres un sistre, allèrent au-devant de lui, suivis d'une troupe de jeunes gens vêtus de lin, qui dansoient et chantoient des cantiques, d'un grand nombre de joueurs de flûtes et d'autres personnes qui portoient à manger au dieu dans des corbeilles. Dès qu'Apis fût descendu au rivage, les prêtres l'environnèrent, le couvrirent de parfums et de fleurs. On ne permit qu'aux enfans de l'approcher; ils reçurent son haleine, et obtinrent aussi-tôt le don de prophétie. Le dieu toujours froid et stupide, paroissoit fort peu touché des honneurs qu'on lui prodiguoit. Quand il eût été assez exposé aux regards et à la vénération de la multitude, les prêtres le conduisirent en procession au temple d'Osiris, où il avoit pour logement deux magnifiques étables. C'est-là qu'il reste caché aux regards des profanes. On ne le montre que très-rarement. Pendant mon séjour en Egypte, je ne l'ai vu sortir qu'une seule fois. On le promena dans la ville; les rues étoient jonchées de fleurs: il étoit entouré de nombreux officiers qui écartoient la cohue, et d'une troupe d'enfans qui chantoient ses louanges.

» Les sept premiers jours de son arrivée

furent des jours de fêtes et de réjouissances. Les égyptiens se félicitoient entr'eux de cet heureux événement, dans les temples, dans les rues, dans leurs maisons; moi-même je courois chez toutes mes connoissances pour porter mes félicitations. J'allai, avec la foule, consulter le dieu; je lui présentai un gâteau d'orge, qu'il avala de très-bonne grace, et l'un des prêtres m'apprit que c'étoit pour moi un heureux présage. On me dit ensuite d'approcher ma bouche de son oreille, en fermant les miennes avec les doigts. Après être resté quelque temps dans cette attitude, je sortis, tenant toujours mes oreilles bouchées : on m'avoit prévenu de ne les ouvrir que dehors le temple, et d'écouter alors la première personne que j'entendrois parler. Lorsque je fus sur le parvis, deux hommes passérent auprès de moi, et l'un disoit à l'autre. « J'ai une méchante femme, je voudrois bien la voir dans les trois gueules de Cerbère». Le sens de cet oracle m'a toujours paru obscur. Je ne sais si je serai dévoré par les trois gueules de Cerbère, ou si j'aurai une méchante femme, ce qui est encore pis. Chaque année les prêtres de Memphis célèbrent la naissance d'Apis pendant sept jours. Ils lui offrent des sacrifices; ils lui immolent même des bœufs. On dit que pendant cette solemnité les

crocodiles dépouillent leur férocité, et ne font mal à personne. — « Rien n'est plus croyable, dit Aristippe ».

Eudoxe, qui étoit en verve, et qui contoit agréablement, ajouta qu'il avoit eu le bonheur d'adorer le dieu Anubis, avec sa tête de chien; qu'il s'étoit prosterné aux pieds des chiens sacrés qu'on nourrissoit dans un temple. Je ne dois pas oublier dans mes récits le grand Osiris, le frère et l'époux d'Isis, qui furent amoureux l'un de l'autre dans le ventre de leur mère, et engendrèrent le dieu Orus. Osiris est le Phœbus de l'Egypte; Isis est notre Phoebé. Les habits du dieu sont couleur de feu : on les garde précieusement, et on ne les expose qu'une fois l'année aux yeux de la nation. Osiris est représenté avec la tête d'un épervier et le corps d'un homme ; on l'emmaillotte comme les momies : il porte sur sa tête deux cornes et la configuration du membre viril. — « Il paroît, dit Aristippe, que les égyptieus et les égyptiennes ont beaucoup de vénération et d'attachement pour cette partie du corps humain. — Il est vrai, reprit Eudoxe, et ce culte sera éternel. Les prêtres même portent le phallus sur leur habit sacerdotal. Osiris tient d'une main le bâton augural d'un pontife, et de l'autre un fouet, comme dieu du Soleil ».

L'histoire de ces dieux de fabrique égyptienne, entretint la gaîté, et fit rire aux dépens de la sottise humaine. « Ce n'est pas encore tout, s'écria Eudoxe ; je ne vous ai point parlé du dieu Sérapis et de son magnifique temple, nommé Sérapion, que l'on voit à Canope. Ce coin de terre est le jardin le plus riant de l'Egypte ; l'industrie de ses prêtres en fait un des plus fameux pélerinage. Le temple est pour ainsi-dire suspendu dans les airs ; c'est un vaste bâtiment carré, où l'on monte par plus de cent marches. Il est soutenu par des voûtes divisées en plusieurs appartemens ; dans l'intérieur régnent des portiques, sur lesquels s'élève l'édifice, orné de colonnes ; les murs sont revêtus de marbre. Sérapis, premier dieu de l'Egypte, est représenté un boisseau sur la tête, une couronne rayonnée, avec des cornes de bélier ; il a devant les yeux une corne d'abondance, et derrière un sceptre à trois pointes, entortillé d'un serpent. Ce temple est très-fréquenté. Les plaisirs, plus encore que la religion, y conduisent les adorateurs du dieu. Cependant il guérit les malades. Les jeunes gens sur-tout y courent en foule, pour obtenir la grace de trouver des femmes faciles et complaisantes. — « Je ne croyois pas, dit Aristippe, qu'il fallût l'intervention des dieux pour hu-

maniser le sexe». — « Aux fêtes de Sérapis l'affluence est prodigieuse. On se rend à Canope par un canal du Nil, couvert de bateaux remplis d'hommes et de femmes, dont les chants et la danse offrent l'image d'une joie insensée et d'une extrême licence. Les prêtres sont autant consultés comme médecins, que comme interprêtes de l'oracle. Habiles à rétablir les organes affoiblis de leurs malades, par des bains parfumés; à réparer le délabrement de leur estomac, par une nourrirure adoucissante, pleine de sucs et mêlée d'aromates; à échauffer leur imagination, par des peintures voluptueuses, ils parviennent à rendre des sens à ceux qui les avoient perdus. Ces cures, dont ils attribuent l'honneur à Sérapis, sont écrites dans un registre, qui, exposé aux yeux du peuple, donne au dieu une célébrité étonnante (37) ».

Nous priâmes Eudoxe de nous parler des mœurs et des usages des égyptiens, et de leurs prêtres.

« Les femmes, en Grèce, nous dit-il, ne sortent point; c'est l'opposé en Egypte. C'est sur elles que roule tout le détail extérieur. Les hommes restent dans la maison, occupés à faire de la toile. Elles ont plus d'autorité que leurs maris; et il est stipulé dans les contrats

de mariage qu'elles seront maîtresses, et qu'ils obéiront. Cependant elles sont exclues du sacerdoce, réservé aux hommes.

»Les égyptiens peuvent épouser plusieurs femmes; les prêtres n'en peuvent avoir qu'une. Aucun égyptien ou égyptienne ne baiseroit un grec à la bouche, ni voudroit se servir de ses meubles, ni manger de la chair d'un animal coupé avec son couteau. En Grèce, nos prêtres portent leurs cheveux; en Egypte, prêtres et peuple se rasent la tête et le corps entier, tous les trois jours, excepté pendant le deuil. Alors ils laissent croître leurs cheveux. Lorsque les égyptiens se rencontrent, ils se saluent sans parler, en baissant la main jusqu'au genou; leurs habits sont de lin; ils mettent pardessus un manteau de laine blanche.

»Les prêtres sont très-religieux, et plus attachés à leur culte que les autres peuples. Ils se font circoncire par principe de propreté, dont ils font plus de cas que de la beauté même. Ils ne peuvent avoir d'autre habit qu'une robe de lin, et pour chaussure des souliers de byblus (38). Ils se lavent le corps deux fois par jour, et autant de fois la nuit. D'autres m'ont dit trois fois par jour, avec de l'infusion d'hysope; savoir, au sortir du lit, avant le repas, et immédiatement avant de se coucher.

» Lorsqu'ils veulent faire quelqu'acte de religion, sept jours avant ils s'abstiennent des animaux, des légumes et des herbages, et gardent la chasteté. Leur lit est tissu de branches de palmier: un demi-cylindre de bois leur sert de chevet. Ils s'exercent à supporter la soif, la faim, et à vivre de peu. Ils ne mangent d'aucune sorte de poisson. Le neuvième du premier mois, tandis que le peuple mange devant sa porte du poisson cuit, les prêtres en brûlent devant la leur. — D'où leur vient cette haine pour le poisson, demanda Aristippe? — Les uns disent que c'est par aversion pour la mer; et moi, je pense que c'est parce que la chair des poissons sans écailles épaississant la lymphe, diminuant la transpiration; ils veulent éviter une maladie endémique, qu'on nomme l'éléphantiase. Cette nation a aussi de l'horreur pour les fèves; les prêtres même n'en peuvent supporter la vue : ils imaginent que ce légume est impur.

» Au reste, les prêtres ont de grands avantages : ils possèdent le tiers des biens de la nation; ils en sont les seuls juges en matière de droit civil : ils composent une classe à part. Les enfans succèdent à leur père dans leur ministère, que la race sacerdotale peut seule exercer. Voici les cérémonies qui s'observent dans les

sacrifices. Un bœuf, pour être immolé, doit être monde, c'est-à-dire, il ne doit pas avoir un seul poil noir. Quand il est reconnu monde, on le mène à l'autel; on allume du feu, on répand ensuite du vin sur cet autel, et l'on égorge la victime en invoquant le dieu. On en coupe la tête, on la charge d'imprécations (*a*), et on la porte ensuite au marché pour la vendre à des grecs; à défaut, elle est jetée à la rivière. Tous les égyptiens observent les mêmes rites dans leurs sacrifices. Voilà pourquoi ils ne mangent jamais la tête d'un animal, quel qu'il soit.

» Je me suis trouvé à un sacrifice de la déesse Isis; la fête est magnifique; les prêtres s'y préparent par des jeûnes et des prières. Ils immolèrent un bœuf; on le dépouilla aussi-tôt; on lui arracha les intestins; on coupa les cuisses, les épaules et le cou. On le remplit ensuite de pure farine, de miel, de raisins secs, de figues, d'encens, de myrrhe, et d'autres substances odoriférantes; après quoi on le brûla, en versant de l'huile sur le feu. Pendant ce temps les

---

(*a*) Par leurs imprécations, ils prient les dieux de détourner les malheurs qui pourroient arriver à l'Egypte et à eux-mêmes, et de les faire tomber sur cette tête.

prêtres se frappoient avec force. La cérémonie achevée, on leur servit les restes du sacrifice.

» Les égyptiens regardent le pourceau comme un animal immonde ; si quelqu'un en touche, ne fût-ce que légèrement, il va se plonger dans la rivière avec ses habits. Aussi les gardeurs de pourceaux, quoique égyptiens de naissance, ne peuvent entrer dans aucun temple; ils se marient entr'eux, car personne ne voudroit de leur alliance. Cependant les égyptiens (*a*) sacrifient et mangent un cochon une fois l'année, à la fète de la pleine lune et de Bacchus. Le jour de la fête de ce dieu, qui est le même qu'Osiris, chacun immole un pourceau devant sa porte, à l'heure du repas. Ils font ensuite une procession, où l'on porte des figures d'environ une coudée de haut, qu'on fait mouvoir par le moyen d'une corde. Le membre viril de ces figures est aussi grand que le reste du corps. Les femmes les promènent dans les bourgs et les villages, en agitant cet énorme phallus. Un joueur de flûte marche à leur tête. Elles suivent, en chantant les

(*a*) Les juifs ont, comme les égyptiens, le cochon en horreur. Cet animal, enveloppé de graisse, transpire peu, et porte avec lui le principe de la lèpre. Voilà, dit-on, la cause de cette aversion.

louanges de Bacchus. Mais pour varier l'entretien, je vais vous conter l'histoire de l'astronome Nycias, malheureuse victime des préjugés superstitieux. Elle nous prouve combien ils dénaturent l'ame, et lui impriment de férocité ». Aristippe, qui avoit besoin de repos, le pria de garder ce récit pour le jour suivant.

Le lendemain sa vie sembla se ranimer. Invité par la sérénité du ciel, il voulut être transporté dans le jardin, sous un berceau de mirthe et de lilas. « Je veux jouir, disoit-il, de ce dernier rayon de lumière ». Je lui tins compagnie. Il me parla des divers événemens de sa jeunesse. Je lui demandai si en recommençant sa carrière, il mettroit le souverain bien dans la volupté. — Oui. — En quoi le feriez-vous consister ? — « Dans la réunion des plaisirs du cœur, quand ils sont modérés, et de ceux de l'esprit et des sens. Mais ces derniers lassent bientôt les organes. Le souverain bien de Platon, et d'autres philosophes qui se sont égarés dans leurs abstractions, est une véritable chimère. Il n'y a pas plus de souverain bien que de souverain monde. Pour en jouir, il faudroit passer sans interruption, d'un plaisir à un autre ; mais après le repas le plus délicieux, il faut que l'estomac digère : après les plaisirs de l'amour, il faut que la femme ac-

couche ; pour goûter le repos, il faut avoir essuyé quelque fatigue. On ne peut donc avoir un bonheur permanent, une continuité de sensations délicieuses. L'homme le plus heureux est celui qui unit aux jouissances rapides des sens, les douceurs et les charmes de l'étude. Elle est la source la plus assurée contre l'ennui, ce mal indéfinissable, attaché à l'homme. Elle a fait mes délassemens et ma consolation ; je ne connois rien de si facheux qu'elle n'adoucisse ; elle orne l'esprit de vérités, elle élève l'ame ; elle apprend à connoître les hommes ; elle nous rend plus humains, plus généreux, plus éclairés sur nos devoirs, et plus agréables à la société ».

Eudoxe et Anaximandre étant survenus vers le déclin du jour, nous rentrâmes : on soupa. Anaximandre ayant conseillé, en plaisantant, à Aristippe de faire des libations à Junon pour se reconcilier avec elle. — « J'aimerois mieux, me reconcilier avec l'appétit ».

Lorsqu'on eût desservi, nous priâmes Eudoxe de nous conter l'histoire de Nycias. Je vais, dit-il, la prendre dès l'origine : la naissance, la fortune, le caractère de cet astronome, méritent d'être connus.

CHAPITRE XXI.

Histoire de Nycias. De l'anneau de Polycrate.

NYCIAS étoit un vrai philosophe-pratique, d'un esprit piquant et original, cachant beaucoup d'érudition sous le charme de l'enjouement et de la simplicité : sa douceur, sa franchise le rendoient encore plus aimable ; il aimoit, comme Démocrite, à rire des actions des hommes. Il étoit né dans l'île de Samos, d'un potier indigent (*a*). A l'âge de treize ans il perdit son père, et se trouva sans pain et sans asyle. Il partit au milieu d'un hiver très-rigoureux pour se rendre à Samos, capitale de l'île, qu'on lui avoit dit être à l'occident. Il suivit le cours du soleil, qui, à son grand étonnement, reculoit toujours devant lui. A l'approche de la nuit, exténué de fatigue et de besoin, transi de

(*a*) Les samiens passoient pour les inventeurs de la poterie, etpour exceller dans cette composition.

froid,

froid, assailli d'une fièvre ardente, il demanda l'hospitalité à un pâtre, habitant d'une hutte chétive ; celui-ci le logea dans son étable, le fit coucher dans un tas de fumier, et lui donna pour toute nourriture du pain durci, qu'il fesoit dégeler dans ce fumier. Les moutons, dont il partageoit l'asyle, sembloient touchés de ses maux, et le léchoient, le réchauffoient de leur haleine. Sa jeunesse et un bon tempérament l'empêchérent de succomber. Le pâtre, sensible à sa situation, lui donna ses moutons à garder. C'est à cette époque que, toujours placé sous l'aspect du ciel, son goût pour l'astronomie se développa. Entraîné par son instinct, et éclairé de ses seules réflexions, il commença à observer le lever et le coucher du soleil, et les diverses phases de la lune. Un jour il trouva un livre ; il fut au désespoir de ne pouvoir le lire : cependant il le portoit toujours avec lui, le tournoit, le retournoit. Il étoit dans cette agitation, lorsqu'il apperçut un homme qui lisoit au pied d'un arbre ; il envia son bonheur, et ce beau talent de comprendre la pensée par ces petits caractéres tracés sur des feuilles de papyrus. Il regarda long-temps cet homme ; et aprés beaucoup d'incertitude et d'embarras, il l'aborde, et le prie, sans détour, de lui montrer à lire.

« Tenez, ajouta-t-il, j'ai trouvé ce livre, je donnerois tout au monde pour savoir ce qu'il contient. Je n'ai rien, toute ma richesse est ce manteau déchiré; mais je gagne quelques oboles, je vous les donnerai pour votre peine. — Et comment vivras-tu ? — Avec du pain et de l'eau. — Que veux-tu faire de la lecture ? — Apprendre l'astronomie. Il y a trois mois que je me casse la tête pour savoir pourquoi le soleil diminue tous les jours, et se couche chaque soir un peu plutôt que la veille, de sorte que je crains qu'il ne soit bientôt toujours nuit. Cependant, si j'en juge par la lune, il reviendra ». — L'étranger, étonné de la sagacité et de l'activité du génie de ce jeune berger, lui dit de venir le trouver tous les soirs, et qu'il lui apprendroit à lire. Il demeuroit à vingt stades de l'habitation du pâtre. Nycias, à l'entrée de la nuit, couroit chez son maître; il étudioit avec tant d'ardeur, que dans trois semaines il n'eut plus besoin de leçons; après quoi, lui-même, il s'apprit à écrire. Il traçoit des lettres sur le sable, ou sur l'écorce des arbres : l'astronomie étoit toujours le but de ses études. Il s'arrangea un observatoire au sommet d'un grand chêne. Il y passoit une partie de ses nuits; mais dénué d'argent, il ne pouvoit acheter des livres et des cartes de géo-

graphie. Il imagina de faire de petites Junons, de petits priapes, des pénates d'argile, qu'il vendoit aux bonnes femmes; et du produit il forma les élémens de sa bibliothèque. Un jour il étoit au milieu de ses moutons, un livre à la main, entouré de cartes géographiques, lorsqu'un homme de bonne mine, surpris de cet appareil, qui contrastoit si fort avec l'état et le vêtement du jeune pâtre, l'aborde, et lui demande ce qu'il fait là? — J'étudie l'astronomie. — Est-ce que tu y entends quelque chose? — Très-peu; mais, par Jupiter, un jour j'en saurai davantage. Je sais déjà que la lune tourne autour de la terre en vingt-sept jours (39). — C'est beaucoup, et comment as-tu fait pour connoître sa marche? — D'abord je la contemplai long-temps: je vis qu'elle s'abaissoit, et sembloit descendre derrière une forêt; plusieurs fois j'y courus pour la saisir; mais je fus très-étonné de la voir encore bien éloignée. Je suivis son cours, et ma surprise augmenta quand je la vis se lever et se coucher à des heures différentes. J'ai étudié ainsi, pendant deux saisons, sans maître que mes yeux. Je me suis apperçu que les étoiles ne changent jamais de position: mais celle de Vénus fixa mes regards; elle me parut avoir un cours particulier comme la lune. Elle dis-

parut assez long-temps ; je la revis, enfin, devenir l'étoile du matin, au lieu de l'étoile du soir. J'ai suivi également la route du soleil, dont le lever et le coucher varient aussi tous les jours. J'ai marqué l'un et l'autre avec deux piquets. — Tu me parois un garçon d'esprit, et je veux faire ta fortune.— Je vous remercie, je n'ai besoin de rien. — Ah, ah! combien gagnes-tu donc par jour?—Autant que Polycrate, tyran de Samos.—Vraiment, c'est beaucoup ; et comment cela ? — Il gagne sa vie, et moi je gagne la mienne ». Dans ce moment le personnage inconnu fut entouré d'un nombreux et brillant cortége, qui l'aborda d'un air respectueux, en lui baisant la main. Nycias, à cet aspect, se lève, mais avec assurance, sans montrer ni crainte, ni embarras. Alors le tyran de Samos, car c'étoit Polycrate lui-même, se fit connoître au jeune berger, et lui proposa de le suivre dans sa capitale, où il se chargeroit du soin de le faire étudier, et de l'envoyer ensuite finir ses études à Memphis, ou dans Athènes. Nycias hésita long-temps sur cette proposition ; il brûloit d'acquérir des connoissances, mais la liberté lui étoit encore plus chère que la science. Polycrate promit de la lui conserver, et Nycias accepta à ces conditions. Dès qu'il fût à Samos, il se livra

avec ardeur à l'étude de l'astronomie et des autres sciences. Ses progrès furent si rapides, qu'au bout de quatre ans, Polycrate le fit voyager en Chaldée, en Egypte, et dans la Grèce. A son retour il le nomma son astronome, le logea dans son palais, et lui assigna un traitement très-honorable. Mais, ni l'air de la cour, ni la mollesse et l'attrait du luxe, n'altérèrent les mœurs de ce philosphe rustique : sa frugalité fut toujours la même. Une planche lui servoit de lit. Il n'avoit point d'heure fixe pour ses repas ; il mangeoit, en se promenant, du fromage, du lait, des légumes ; il ne pût s'accoutumer à la viande.

Le tyran, qui aimoit beaucoup sa conversation, se félicitoit un jour avec lui de sa prospérité, de la faveur constante des dieux. Nycias lui représenta que c'étoit un motif de redouter les caprices de la fortune, qui exigeoit, tôt ou tard, un tribut de tous les hommes, et il lui conseilla de se procurer, spontanément, quelque malheur pour contenter cette maligne déesse. Ce prince le crut. Il estimoit infiniment une émeraude attachée à son anneau, sur-tout à cause de la réputation et de l'habileté de l'artiste qui l'avoit gravée. Il alla se promener sur une galère, et jeta cette bague dans la mer. Peu de jours

après, des pêcheurs prirent un poisson d'une grosseur extraordinaire, et le portèrent aux cuisines du prince. On y trouva cette même émeraude. Polycrate, transporté de joie et de surprise, s'écria : — « Je suis l'enfant gâté de la fortune, elle veut m'exempter de la loi générale ». Mais le sage Nycias, loin de se réjouir de cette espèce de prodige, commença à trembler sur la destinée de ce prince : il songea à réaliser ses économies ; les fit passer à Memphis, où il projetoit de se retirer en cas de naufrage.

L'événement justifia sa prévoyance. Six mois après, Orétès, l'un des satrapes de Cambyse, qui commandoit à Sardes, voulant s'emparer de l'île de Samos, fit dire à Polycrate, que, mécontent du gouvernement, il desiroit se retirer auprès de lui avec ses trésors, se proposant de lui en céder la moitié, s'il lui accordoit un asyle ; il l'invitoit à venir le voir pour en conférer ensemble. L'appât de l'or tenta l'avarice de Polycrate ; mais trop habile pour être sans méfiance, il envoya un député à Orétès, qui avoit ordre de tout observer, et de chercher à pénétrer l'ame du satrape, qui, aussi rusé que le tyran, fit embarquer, devant ce député, des tonnes, qu'il disoit renfermer ses richesses ; mais elles ne contenoient

qu'une vile matière, dont une couche d'or couvroit la superficie (*a*). Le député trompé, rassura Polycrate. Il s'embarqua malgré les prières de sa fille, à qui il dit, dans un mouvement de vivacité, que s'il revenoit sain et sauf il ne la marieroit pas. — « Je souhaite, répondit-elle, que vos menaces aient leur effet, et j'aime mieux rester toujours vierge que d'être privée de mon père ». Dès que le cruel Orétès l'eût en sa puissance, il le fit arrêter, et mettre en croix. Ainsi ce prince, fameux par sa fortune et ses talens, termina par un honteux supplice, une vie comblée de prospérités.

A la nouvelle de cette horrible catastrophe, Nycias partit de Samos, et se rendit à Memphis, ville superbe, qui a près de sept lieues de circonférence, et qui renferme les plus beaux édifices. Nycias y vécut en sage, retiré dans son cabinet, tout entier à l'astronomie et à la géométrie, qui florissoient alors dans cette capitale. Ses connoissances et ses découvertes en astronomie lui firent une grande

---

(*a*) Annibal se servit d'une pareille ruse pour tromper l'avidité des gortiniens. Il remplit de plomb des amphores, en fit couvrir la superficie d'or et d'argent, et les déposa dans le temple de Diane.

réputation. Il détermina les différentes hauteurs du pole par l'ombre du soleil : il vit que plus on avançoit vers le nord, plus ces ombres, mesurées le même jour, augmentoient en longueur. Il en conclut, que la hauteur du soleil, au-dessus de l'horison, étoit devenue plus petite, et que l'observateur, situé vers le nord, n'étoit pas sur le même plan que celui situé vers le midi, par conséquent que la terre étoit arrondie. Il s'assura encore plus de sa courbure et de sa rondeur par les éclipses de lune, parce qu'alors l'ombre de la terre paroît toujours ronde, et par la marche des vaisseaux, qui ne disparoissent que peu-à-peu. Il calcula que Vénus revenoit en conjonction avec le soleil tous les dix-neuf mois, et qu'étant alors à sa plus grande proximité de la terre, elle brilloit soir et matin d'un éclat extraordinaire, trente-six jours avant, et trente-six jours après la conjonction.

A l'approche du solstice d'été, il fit un voyage à Sienne, ville située verticalement sous le tropique du cancer, pour voir le fameux puits, sur lequel le soleil passe perpendiculairement le jour du solstice. En effet, ce jour-là, à midi, il vit l'image toute entière de cet astre au fond de l'eau, et nulle trace d'ombre dans la ville; ce qui lui confirma sa position directe

sous le tropique. Cependant ce philosophe agreste qui, jusqu'alors, couvert de l'égide de Minerve, avoit repoussé les traits de l'amour et de la beauté, céda enfin à leur puissance. Une aprés-dinée, il se promenoit dans la campagne, rêvant aux astres et à la lune; soudain des chants et des voix de femmes rappelérent son esprit sur la terre : il regarde; il voit non loin de lui des jeunes filles qui lavoient des robes, sur un des petits canaux du Nil. Il s'arrête pour les écouter; elles s'en apperçurent; et, soit timidité ou malice, les chants cessèrent. Par une illusion d'optique, toutes ses filles, dans le lointain, étoient autant de nymphes charmantes; mais de près il n'en distingua qu'une seule : c'étoit Galathée au milieu des néréides; des longs cils, de grands yeux noirs, brillans de feu et de cette humidité qui donne au regard une expression si voluptueuse; des cheveux superbes, et une taille moyenne, mais légère et svelte; tel étoit le portrait de celle qui devoit ouvrir le cœur de Nycias à l'amour. L'impression fut d'autant plus vive, qu'en général les femmes indigènes sont loin de la beauté (40). Il lui adressa la parole, et fut satisfait de ses réponses. Elle lui dit qu'elle ne lavoit que les robes de son père et les siennes; qu'ils demeuroient dans le voisinage;

qu'elle avoit fini, et qu'elle le conduiroit vers son père, si cela pouvoit lui être agréable. Nycias, qui connoissoit son Homère, se rappela soudain la princesse Nausicaa, qui lavoit les robes d'Alcinoüs, son père. Son imagination transforma celle-ci en fille de roi ou de nymphe de la cour de Diane. Il accepta la proposition, et aida même l'aimable blanchisseuse à porter une partie de son fardeau. En chemin il lui demanda si elle étoit mariée? — « Non, je n'ai que quinze ans, rien ne presse. Il est vrai que ma sœur aînée s'est mariée à l'âge de douze ans, et ma cousine, dont la nôce s'est faite il y a huit jours, atteignoit tout juste sa onzième année. Elle lui apprit ensuite qu'elle se nommoit Déiphile, et son père Bocchoris. Ils le trouvèrent dans un petit jardin, orné de sycomores et de palmiers. Bocchoris, au nom de Nycias, déjà fameux dans l'Egypte, se félicita beaucoup de la visite de ce grand astronome. Bocchoris étoit un des plus zélés adorateurs d'Apis et d'Anubis; il avoit une profonde vénération pour les crocodiles, les chats, les ibis: Il fit voir à Nycias un coin de terre de son jardin, consacré à ces chats. « Je les nourris, lui dit-il, avec du pain émié dans du lait; quelquefois je leur donne du poisson du Nil». Ensuite il lui parla du grand Osiris, de son

frère Typhon. Nycias l'interrompoit souvent pour adresser la parole à Déiphile. Cependant Bocchoris le pria à souper pour le lendemain. « Je vous donnerai, dit-il, du cochon; car c'est demain pleine lune, et vous savez que c'est le seul jour où il nous est permis d'en manger. Suivez-moi, je vais le faire égorger ». La victime immolée, on enveloppa de sa graisse la rate, l'épiploon et l'extrémité de sa queue. On les brûla, et l'on garda le reste pour le repas du lendemain. Nycias passa une soirée charmante. Rentré chez lui, tous ses desirs, toutes ses pensées se fixèrent sur l'aimable égyptienne. Il auroit volontiers abandonné cette nuit, Vénus, Mars, Jupiter, la grande et la petite ourse, pour la passer à contempler le nouveau phénomène qu'il avoit découvert sur la terre. Cette situation, nouvelle pour lui, éloigna le sommeil. Comme il ignoroit l'art de manier ces traits fins et délicats qui pénètrent le cœur des belles, ainsi qu'un rayon de soleil pénètre à son lever la fleur par la nuit refroidie, il ne vit pour son amour d'autre asyle que le mariage. Mais un philosophe, un astronome, encore à moitié sauvage, devoit-il courber sa tête sous un joug aussi pesant! lui sur-tout qui, jusqu'à cette époque, avoit vécu dans une indépendance absolue. Ces réflexions

l'agitoient ; les plaisirs, les douceurs, de l'hymen d'un côté ; les soucis, ses chaînes de l'autre.

Dans cette anxiété, il sortit pour aller promener son inquiétude dans la campagne et méditer le parti auquel il s'attacheroit. Il rencontra un de ses amis qui, sans lever l'étendard de la philosophie, avoit un jugement sain et un esprit juste. Il lui confia son amour et ses irrésolutions, et lui demanda son opinion sur le mariage. « Si vous entrepreniez, lui dit-il, un voyage un peu long, aimeriez-vous mieux être seul ou accompagné d'un ami » ? — Belle demande, rien de si triste que de voyager seul ! Si l'on court quelque danger, si l'on essuye des peines, des travaux, ils sont adoucis par la présence d'un ami ; si, au lever d'un beau jour, en respirant l'air pur et frais du matin, on traverse une belle campagne, une vallée agréable, on double son plaisir en le communiquant. — « Eh bien, mon cher, voilà la solution de votre problême ! La vie est une route âpre et tortueuse, hérissée de rochers, couverte de landes, où se trouvent, par-ci, par-là, quelques vallons fertiles et rians. Il faut traverser ce chemin pour arriver au terme. Une compagne partage avec nous les plaisirs et les travaux du voyage. Dans ce moment ils virent un homme

et une femme qui se disputoient avec chaleur: l'homme, usant du droit du plus fort, battit son antagoniste. Nous courûmes à son secours, et demandâmes au paysan la cause d'une colère si brutale. « C'est ma femme, dit-il, que je veux corriger! elle est méchante, capricieuse, fainéante, emportée, turbulente, tracassière; enfin je suis las de la supporter». La femme, interrogée à son tour, répondit avec la même aigreur, que son mari étoit jaloux, brutal, ivrogne, avare, et qu'elle ne pouvoit plus vivre avec lui». L'ami de Nycias leur proposa de se séparer à l'amiable; à quoi l'un et l'autre consentit avec plaisir. Nycias dit alors à son ami: « Vous voyez qu'il vaut encore mieux voyager seul que de prendre une compagne pour se quereller, et se battre en chemin. — Attendez à demain pour asseoir votre jugement». Nycias passa la nuit toujours agité, toujours indécis entre l'amour et la raison. Dès son lever, il courut chez son ami. Il y trouva le paysan qui le supplioit d'engager sa femme à revenir auprès de lui, protestant qu'il l'aimoit, malgré ses défauts, et qu'il ne vouloit pas vivre solitaire comme un hibou. L'ami de Nycias envoya aussi-tôt chercher la femme, et lui demanda, le mari écoutant sans être vu, si elle persistoit dans son projet de séparation.

A cette question, elle pleura, avoua qu'elle avoit passé une mauvaise nuit; et bien que son mari eût des défauts et des torts, elle ne pouvoit supporter son absence. A cet aveu, le mari paroît, l'embrasse, et les deux époux s'en retournent plein de joie et de tendresse. « Eh bien! que pensez-vous maintenant dit l'égyptien à Nycias, de l'hymen et de ses orages? — Qu'il ressemble au climat de la Grèce, qui a des brouillards, des nuages, des tempêtes, mais des jours très - sereins qui en rendent le séjour agréable.... Me voilà décidé, j'épouse Déiphile». Il se rendit aussi-tôt chez Bocchoris; c'étoit le jour de la pleine lune. On mangea le cochon sous des palmiers. Après le souper, Bocchoris et Nycias se promenant dans le jardin, Bocchoris lui demanda s'il avoit passé la nuit à contempler les astres? — « Non, dit-il, je me suis promené sur les bords du Nil avec votre aimable fille, et j'ai cru qu'après une promenade nocturne et solitaire avec une jeune personne, je ne pouvois me dispenser de vous la demander en mariage. Bocchoris y consentit avec joie. — Mais il me faut l'aveu de la charmante Déiphile, lui dit le philosophe. — Je ne doute pas que vous ne l'obteniez. La voilà qui rêve, allez vous expliquer avec elle ». Nycias l'aborda; ils gardèrent d'abord le silence.

Nycias, très-neuf dans cette carrière, ne savoit par où débuter. Enfin il s'encouragea, et lui dit : « Je n'entends rien au langage d'amour ; mais au premier coup-d'œil vous avez troublé ma raison. Le lever du plus beau soleil, l'aspect brillant du printemps, la rose qui mêle sa pourpre naissante à la verdure des feuilles, ne m'ont jamais fait une impression aussi vive, aussi douce que la vue de vos jeunes attraits. Depuis ce jour, votre image est empreinte dans mon cœur, comme la douceur et la sensibilité sont empreintes dans vos regards. Etonné de cette situation, j'ai vu que je vous aimois ; ou tous les calculs sont faux, ou votre possession doit faire le bonheur de ma vie ; j'ai déjà l'agrément de votre père, mais il est nul sans le vôtre. Parlez, si je ne vous plais pas, rien de fait ; si je vous plais, prenez-moi au mot, et la noce à demain ». Déiphile réfléchit un instant ; ensuite s'éloignant de quelques pas, elle lui dit je vais vous faire ma réponse. Alors, avec une baguette, elle traça des mots sur le sable, après quoi elle s'enfuit ». Nycias s'approcha, et lut avec une joie extrême : « Oui, le sage et savant Nycias me plait ».

Nycias se retira le plus heureux des hommes ; mais dans la nuit il fut attaqué d'une violente indigestion. Pour complaire à Bocchoris et à

l'aimable Déiphile, il avoit mangé du cochon, lui qui s'abstenoit toujours de viande. Il eut des coliques, des maux de tête et la fièvre. Aussi-tôt il fut entouré de trois médecins; il n'en vouloit qu'un seul; mais on lui fit entendre qu'il en falloit absolument trois, un pour le traiter de la colique, l'autre du mal de tête, et le troisième de la fièvre; que c'étoit l'usage en Egypte, où un médecin ne pouvoit s'attacher qu'à la connoissance d'une seule maladie. Chacun de ces Esculapes ordonna ses remèdes. Nycias se conduisit à sa guise, et guérit (*a*).

Il retourna aussi-tôt auprès de Déiphile, pressa son mariage, qui fut arrêté pour le second jour de la nouvelle lune. Nycias l'attendit avec toute l'impatience d'un amant qui voit le terme devant lui. Mais un événement désastreux recula son bonheur. Le jour fixé pour l'hymen, Nycias, radieux comme Tithon, rajeûni par l'aurore, arriva chez son beau-père. Le deuil et la consternation étoient dans la maison. Bocchoris et sa fille se rasoient les sourcils, poussoient des gémissemens, des cris

(*a*) Les médecins étoient du collége des prêtres. Ils étoient obligés de suivre les règles qui leur étoient prescrites; s'ils s'en écartoient, ils répondoient sur leur tête de la vie du malade.

lamentables,

lamentables, se frappoient la poitrine. Nycias, alarmé, demanda la cause de cette vive douleur. On lui dit qu'un des chats de la maison venoit de mourir d'une mort imprévue. On connoît la vénération des égyptiens pour cet animal : Nycias s'affligea avec sa nouvelle famille. Cependant on enveloppa le défunt dans un linge, et on l'envoya aux tarichées, qui devoient l'embaumer et l'enterrer ensuite dans les monumens sacrés.

Il fallut attendre la fin du deuil pour célébrer la nôce. Enfin le temps que rien n'arrête, amena cet heureux jour. Bocchoris donna un grand festin. Au milieu du repas, lorsque la joie animoit tous les convives, on apporta, selon l'usage, un cercueil avec une figure en bois, représentant un mort. Le porteur de cette figure la présenta tour-à-tour à chaque convive, en lui disant : « *Jetez les yeux sur cet homme, vous lui ressemblerez après votre mort : buvez donc maintenant, et vous divertissez* ».

La journée finissoit; Eudoxe s'interrompit. Le médecin trouva du redoublement dans le pouls d'Aristippe, et il ordonna qu'on le laissât reposer. Cependant sa nuit fut tranquille, et le matin il ne paroissoit avoir d'autre maladie qu'une extrême foiblesse. En attendant l'arri-

vée des deux philosophes, il nous conta, avec beaucoup de présence d'esprit et de gaîté, une anecdote de sa vie.

CHAPITRE XXII.

Anecdote galante d'Aristippe.

« J'AVOIS, nous dit-il, environ trente ans, lorsque le desir de l'instruction ou la curiosité, m'amenèrent à Corinthe. Mon penchant pour le plaisir et la galanterie voyageoient avec moi. Je fus bientôt épris des charmes de la jeune Libyssa. Laïs, à qui j'étois attaché, informée de cette infidélité, part aussi-tôt d'Athènes, revêtue d'un habit d homme, arrive à Corinthe, se fait présenter à Libyssa, cherche à lui plaire, l'enveloppe dans des filets de fleurs, et prépare son ame à l'inconstance. Vous savez que rien n'étoit plus aimable, plus séduisant que cette belle sicilienne. Malheureusement je fus obligé de faire un voyage de huit jours à Mégare : elle sut employer ce temps. Libyssa lui avoua les engagemens qu'elle avoit avec moi. « Qu'importe, lui dit-elle, ce goût passager ; l'inconstance est le besoin de l'ame, une loi de la nature : les saisons varient l'année ; le printemps

fait éclore les fleurs ; l'été dore les épis ; le riche automne lève sa tête couverte de fruits et des dons de Bacchus. L'hiver arrive, change la scène ; les arbres sont dépouillés : ces vergers, si verds, si rians, glacent l'imagination et attristent l'ame ». Sans doute la persuasion couloit de ses lèvres ; car dès que Libyssa apprit mon retour, elle me fit prier de passer chez elle. Je lui trouvai l'air contraint et embarrassé : je lui en demandai la cause. Elle hésita, rougit, baissa les yeux, me dit enfin : « Mon cher Aristippe, vous êtes philosophe, par conséquent enclin à l'indulgence. — J'ai trop besoin de celle des autres pour leur refuser la mienne. Ainsi, parlez avec confiance à l'amitié qui vous écoute. — Je vous ai aimé. — Je m'en suis flatté quelquefois ; mais quoi, votre amour penche-t-il à son déclin ? — Oui, c'est un aveu que vous doit ma franchise. — Je ne m'y attendois pas, du moins si promptement. Ai-je un rival plus aimable, plus fortuné que moi ? — Plus aimable, non, sans doute ; plus fortuné, oui, si c'est un bonheur d'avoir surpris ma tendresse. — Votre sincérité doit du moins faire pardonner votre inconstance ; mais daignez me nommer cet heureux rival ? — Il est de vos amis, il se nomme Amiclès. — Amiclès ! Oui, j'ai connu un athé-

nien de ce nom, petit, borgne, le nez épaté, de grosses lèvres, les cheveux crépus ; enfin, presque semblable à un satyre. Est-ce ce digne rival qui l'emporte sur moi ? Je vous en félicite ». Dans ce moment une porte s'ouvre : un jeune homme paroît et me dit : « Voyez Aristippe, si ma figure répond à votre portrait, et si j'ai l'air d'un satyre. — Jugez de ma surprise ! celui qui me parloit étoit beau comme Narcisse. Comme je gardois le silence, il ajouta : « Quoi ! l'aimable Aristippe ne reconnoît pas un ami avec lequel il a fait des parties si agréables » ? Je reconnus enfin, non sans étonnement, que mon rival étoit Laïs elle-même, qui m'assura que Libyssa n'attendoit que mon aveu pour lui accorder sa main. — « J'y consens, si la chose est possible, dis-je, en souriant, à mon infidèle ; mais Amiclès m'est suspect, je crois qu'un obstacle dirimant s'oppose à votre bonheur mutuel. — Quel est-il, répond Libyssa étonnée ? Je n'en vois point, son cœur m'est assuré. — D'accord, mais le cœur ne suffit pas en ménage. Au reste, le voilà, qu'il s'explique lui-même » ! Alors Laïs, après quelques feintes excuses, lui déclara l'inutilité, le vide de son amour, et enfin son sexe. A ces mots, la confusion, la colère éclatèrent sur le visage de Libyssa. Elle nous quitta, en nous jetant des

regards foudroyans, et sans proférer une parole. Dans ce moment, entrèrent Eudoxe et Anaximandre, et nous priâmes ce premier de nous finir l'histoire intéressante de Nycias.

CHAPITRE XXIII.

Suite de l'histoire de Nycias.

NYCIAS trouva sa femme nourrie dans la superstition et chargée d'amulettes et de talismans. Lui, dont la philosophie étoit bien supérieure à ces préjugés populaires, la débarassa de tous ces hochets, et lui fit entendre que c'étoit par des mœurs pures, le respect pour les dieux, par la bienfesance envers les hommes, qu'on peut s'élever au-dessus de la crainte et des terreurs vulgaires, et mériter l'indulgence de la divinité. Leur vie fut long-temps douce et paisible : il est vrai que Nycias ne trouva point dans sa femme, les lumières et les connoissances qui eussent établi plus de rapport entr'eux, et rendu leur union plus intéressaute, plus animée; mais, en véritable philosophe, il eut pour elle l'indulgence que l'on doit à l'ignorance modeste et à la foiblesse,

sur-tout quand ce sommeil de l'esprit est suppléé par les qualités du cœur. Cependant elle pressoit continuellement Nycias de se faire recevoir au nombre des initiés, comme un moyen assuré de gloire et de bonheur dans ce monde, et après la mort.

Bocchoris, infatué des mêmes préjugés, initié lui-même, sollicitoit sans cesse son gendre de se soumettre à cet acte de religion, qui lui donneroit un nouvel être. « Il faut du courage, lui disoit-il, pour subir cette épreuve; les préparations qu'on exigera de vous sont terribles et périlleuses, mais le danger n'est que dans l'imagination : osez le braver, et une palme glorieuse sera le prix de votre fermeté ». Nycias étoit un vrai sceptique ; mais la curiosité, le desir de connoître des mystères si célèbres dans la Grèce, le décidèrent à subir une épreuve qui effrayoit la plupart des hommes. Je vous ai apporté le manuscrit où lui-même raconte les diverses épreuves de l'initiation. C'est ce manuscrit, que j'ai eu avec bien de la peine, qui lui a coûté la vie ».

Dans ce moment, on annonça des députés du lycée et de l'académie, qui venoient s'informer de la santé d'Aristippe. Il les fit entrer, et après leur avoir témoigné sa reconnoissance, il ajouta: « Mon voyage est arrêté dans le grand

livre des destinées ; je pars au premier jour de ce petit globe sublunaire. Vous pouvez assurer mes chers confréres, qu'en quelque lieu de l'univers que j'aille habiter après ma mort, je me ressouviendrai de leurs bontés, et leur serai utile, si je le puis ». Les députés sortis, Eudoxe commença ainsi sa lecture.

CHAPITRE XXIV.

De l'initiation en Egypte.

« AVANT de partir pour le temple de Memphis, où se fait l'initiation, mon beau-père me rappela encore les travaux, les dangers que j'allois essuyer, sur-tout si le courage me manquoit. — Je lui répondis que j'étois décidé, et qu'il pouvoit compter sur moi. Nous partîmes pour la pyramide, munis d'une lampe et de tout ce qu'il falloit pour la rallumer : nous y arrivâmes à la nuit. Nous montâmes seize marches de la pyramide, et nous trouvâmes une fenêtre toujours ouverte, large en tout sens de trois pieds ; là commençoit une allée, où nous ne pûmes entrer qu'en nous glissant sur le

ventre. Je marchai le premier, la lampe allumée à la main : après beaucoup de détours, nous parvinmes à un puits fort large, enduit d'un asphalte très-noir et uni comme glace. L'aspect de ce puits, à la foible lueur de la lampe, étoit effrayant; on ne voyoit point les bornes de sa profondeur, et rien qui pût faciliter la descente. Ordinairement ce puits arrêtoit les hommes foibles. Bocchoris, pour deviner ma contenance, me regarda quelque-temps sans mot dire ; lorsqu'il vit qu'elle étoit ferme, il me prit la lampe, la mit sur sa tête, passa une jambe dans le puits, posa le pied sur un échelon de fer que l'ombre me cachoit, entra tout entier dans l'ouverture, descendit, sans parler, un second échelon, ensuite un autre. Je le suivois. Arrivés au soixantième échelon, nous trouvâmes une fenêtre qui conduisoit dans un chemin assez commode, creusé dans le roc, et qui descendoit en ligne spirale l'espace de cent vingt-quatre pieds. Nous arrivâmes alors à une porte grillée, à deux battans d'airain : nous l'ouvrîmes sans efforts et sans bruit ; mais les battans, en se refermant, rendirent un son très-fort, qui se propagea dans ce vaste édifice. Nous étions alors au fond du puits, à cent cinquante pieds de profondeur. Vis-à-vis de cette porte, qui

étoit du côté du nord, il y en avoit une autre au midi, fermée d'une grille de fer dormante, dont les barreaux étoient de la grosseur du bras; à travers ces barreaux, j'appercus, à perte de vue, une allée bordée, à gauche, d'une longue suite d'arcades, éclairées par quantité de lampes et de torches : j'entendis une musique harmonieuse, mêlée de voix d'hommes et de femmes. « Cette allée, me dit Bocchoris, passe au-dessous des autres pyramides, qui servent de tombeaux, et les arcades conduisent à un temple souterrein, où les prêtres et les prêtresses, dont vous entendez la voix, font toutes les nuits des sacrifices et des cérémonies que je ne puis encore vous révéler. Mais il est temps de nous reposer, quelque soit notre dessein, ou de poursuivre, ou de retourner sur nos pas ». Nous nous assîmes sur un banc de pierre qui régnoit autour du puits. C'est alors que je fus frappé de la grandeur et de la magnificence de ces ouvrages souterreins, connus des seuls initiés. Après quelques momens de repos, Bocchoris me dit : « Mon fils, voilà la porte du nord, par laquelle nous sommes entrés, et une porte à l'orient, qui mène dans un chemin parallèle aux arcades qui sont encore fermées pour vous. Ce chemin étoit de six pieds de large, très-uni, très-droit

et voûté en plein ceintre. Je vis sur le fronton de la porte des caractères noirs, tracés sur un marbre très-blanc. J'y lus : « *Quiconque fera cette route tout seul, et sans regarder derrière lui, sera purifié par le feu, l'eau et l'air; et s'il peut vaincre la frayeur de la mort, il sortira du sein de la terre, reverra la lumière, et aura droit de préparer son ame à la révélation des mystères de la grande déesse Isis* ». Ici Bocchoris m'avertit qu'il ne pouvoit me suivre plus loin, que j'avois encore le temps de la réflexion. Je lui répondis que j'aurois la même intrépidité que tant d'autres. Je pris alors la lampe et lui fis mes adieux. Il m'embrassa, en me disant de joindre l'adresse au courage. Cependant il me suivit de loin, à mon insçu ; c'étoit la règle, parce que dans le cas où l'aspirant se trouvoit mal, ou manquoit de courage, le guide le ramenoit vers le puits, le fesoit sortir, lui conseilloit pour son honneur de ne point parler de cette aventure, et de ne se présenter désormais à aucun des douze temples de l'Egypte. Je marchai, à la lueur de la lampe, dans une route souterreine de plus d'une lieue ; j'étois étonné. Je trouvai enfin une petite porte de fer qui étoit fermée, et à deux pas de là je vis trois hommes, armés d'un casque chargé d'une tête,

d'Anubis (*a*). Je ne reculai point. L'un d'eux me dit: « Tu peux encore t'en retourner; mais après ce moment, tu ne sortiras jamais d'ici, si tu n'en sors par le chemin qui est devant toi, sans reculer ni tourner la tête ». Lorsqu'ils virent que j'avançois toujours, ils me laissèrent passer. Ici Bocchoris, comme je le sus après, m'abandonna tout-à-fait. En avançant, j'apperçus à l'extrémité du chemin, une flamme très-blanche et très-vive; je me hâte, et j'arrive à une chambre voûtée, de cent pieds de haut et de large. Des deux côtés étoient des bûches ou des arbres enflammés, debout, entortillés de branches de baume arabique, d'épines d'Egypte et de tamarin; la fumée s'échappoit par de longs tuyaux; mais cette chambre, remplie par la flamme, ressembloit à une fournaise ardente. Je vis à terre, entre les deux bûchers, une grille de fer rougie au feu. Le grillage en lozange ne laissoit que l'espace nécessaire pour y placer le pied. Je compris que pour aller plus avant il falloit passer par-là; ce que je fis le plus adroitement que je pus (*b*).

(*a*) Ces trois hommes ont fait imaginer à Orphée les trois têtes du chien.

(*b*) La plupart des épreuves dont nous parlent nos histoires ne sont autre choses que celles-là.

Sorti avec joie de cette épreuve, je trouvai un canal de cinquante pieds de large, qui s'étendoit d'un côté dans la chambre souterreine, à travers des barreaux de fer, et autant de l'autre côté. Ce canal, tiré du Nil, fesoit un très-grand bruit, que j'avois confondu avec celui des flammes. A leur clarté, j'apperçus au-delà du canal une arcade au-dedans de laquelle il y avoit des marches, dont les plus hautes se perdoient dans les ténèbres. Je jugeai que c'étoit la porte qui pouvoit me conduire au jour, d'autant que je voyois deux balustrades de fer qui sortoient du fond de l'eau, à droite et à gauche. De crainte que la lumière du bûcher ne cessât de m'éclairer, je rallumai ma lampe qu'avoit éteinte, au milieu des flammes ; la raréfaction de l'air. Je me dépouillai de mes habits que j'attachai sur ma tête avec ma ceinture, et je traversai le canal à la nage, tenant toujours ma lampe à la main. Je me r'habillai promptement, montai les marches de l'arcade, et me trouvai sur un palier de six pieds de long et de trois de large. Le plancher étoit un pont-levis, les murs de côté, d'airain, servoient d'appuis aux moyeux de deux grandes roues de même matière, l'une à droite, l'autre à gauche, dont les murs cachoient une moitié, et l'autre s'élevoit au-dessus, chargée de grosses

chaînes. Je voyois dans le toît du palier, haut de quinze pieds, trois grandes concavités ténébreuses. J'avois devant moi une porte recouverte de l'ivoire le plus blanc : j'essayai plusieurs fois de l'ouvrir, mais envain. Enfin, au linteau de la porte, j'apperçus deux gros anneaux d'acier qui brilloient comme le diamant; j'y portai les mains pour voir si par ce moyen la porte s'ouvriroit; c'étoit la dernière épreuve, mais la plus terrible; car, au premier mouvement des anneaux, les deux roues tournèrent avec un fracas horrible. Le plancher s'éleva auprès de la porte; il ne me restoit plus que deux partis à prendre, ou de retourner sur mes pas, ou de m'attacher aux anneaux. Je n'hésitai pas; je me souvins de l'ordre qui me défendoit de reculer. Je saisis les anneaux; mais le linteau de la porte montoit aussi : ma lampe, qui étoit sur le plancher, glissa et s'éteignit. Je me trouvai, sans lumière, suspendu à un anneau que je tenois fortement, au milieu d'un bruit épouvantable : j'avoue que je n'étois pas à mon aise. Au-dessus de la porte je vis une grande roue, à laquelle étoient attachées, par des poulies, des cordes qui soutenoient la porte, pour qu'elle ne retombât point subitement. Cette roue, garnie de volants de tôle, en tournant, imprimoit à l'air une grande

agitation. Cependant je sentis que je descendois, et lorsque la porte eût repris sa première position, les deux battans d'ivoire s'ouvrirent, et me découvrirent un lieu éclairé d'un très-grand jour par une immense quantité de lampes.

J'y arrivai au lever du soleil ; j'apperçus le bœuf Apis à travers les barreaux de son étable, et je reconnus avec surprise que je sortois de dessous le piédestal de la triple statue d'Osiris, d'Isis et d'Horus. Là je fus reçu par les prêtres qui formoient deux hayes, derrière le sanctuaire.

A cette vue, je commençai à respirer. Le grand-prêtre m'embrassa, et me félicita de mon courage et de mon heureux succès. Il me présenta ensuite une coupe pleine de l'eau du canal que je venois de traverser, en me disant : « Cette eau est un breuvage du Lethé, qui vous fera oublier toutes les fausses maximes du monde ». Ensuite il m'ordonna de me prosterner devant les triples statues, et il prononça sur moi ses paroles : « Isis, ô grande déesse des égyptiens ! donnez votre esprit à celui qui a surmonté tant de périls et de travaux, et rendez-le victorieux dans les épreuves de l'ame, afin qu'il mérite d'être admis à vos mystères ». Tous les prêtres ayant répété les premières

paroles de cette prière, on me fit relever, et le grand-prêtre me donna une liqueur composée, en me disant que c'étoit une boisson de Mnemosyne, ou de la mémoire, pour me rappeler les leçons de sagesse qu'on alloit me donner. On me mena ensuite dans un appartement, où je trouvai tout ce qui m'étoit nécessaire, ne devant plus sortir des lieux saints qu'après mon initiation.

J'ai su depuis que si l'aspirant, après avoir passé la petite porte, s'effrayoit, et revenoit sur ses pas, les trois hommes, qui étoient des officiers du second ordre, le saisissoient, et le menoient dans les temples souterreins, d'où il ne sortoit plus, parce qu'on ne vouloit pas qu'il pût révéler la nature des épreuves.

On traitoit de même ceux qui s'arrêtoient au bord du canal : s'ils couroient quelque risque, s'ils se trouvoient mal, les officiers alloient à leur secours, mais on les enfermoit aussi. D'ailleurs, leur prison n'étoit pas austère : on les fesoit, avec leur consentement, officiers du second ordre dans ces temples souterreins, et ils pouvoient épouser les filles de ces officiers (41). Mais on les obligeoit d'écrire à leurs parens que, « pour avoir tenté une entreprise téméraire, les dieux, justes et miséri-

cordieux, les retenoient pour jamais dans une prison favorable. Craignez et aimez ces dieux»! Alors ils passoient pour morts; ils ne parloient plus à aucun profane. A l'égard de la dernière de ces épreuves, elle offroit véritablement l'image de la mort par le fracas des roues dans les ténèbres. Ce bruit avertissoit les prêtres qui attendoient l'aspirant dans le sanctuaire. Alors ils couvroient toutes ces ouvertures; et le peuple, s'il y en avoit dans le temple, s'imaginoit que c'étoit le tonnerre qui annonçoit aux prêtres la présence prochaine des dieux. Ce fut cette dernière épreuve qu'Orphée n'osa tenter, son courage lui faillit; cependant on lui accorda l'initiation en faveur de sa tendresse et du charme de sa lyre». Nous priâmes alors Eudoxe de nous raconter cette partie de l'histoire de cet homme, si célèbre par ses amours et ses talens, qui embrassoient la poésie, la musique et la philosophie. «Laissez-le respirer, dit Aristippe, il doit avoir besoin de repos. Soupez gaîment, ensuite il voudra bien reprendre sa narration». On servit, on but, on rit, on chanta; et Aristippe, sur le lit de la mort, sembloit se préparer à entrer dans le lit de l'hymen. Le souper fini, on se rangea pour écouter Eudoxe.

CHAPITRE XXV.

CHAPITRE XXV.

Histoire d'Orphée.

« CE fameux grec, nous dit-il, qui passoit pour fils d'Apollon, parce qu'il avoit reçu de lui le don brillant des vers et de la lyre, avoit épousé, en Thessalie, la belle Eurydice, plus célèbre encore par son amour pour son mari que par sa beauté. Quelque temps après son mariage, Orphée, avide de science, entendant parler tous les jours des lumières, des connoissances profondes des prêtres de l'Egypte, de leurs mystères étonnans, concut le dessein d'aller se faire initier, persuadé qu'il enrichiroit sa poésie de nouvelles notions de morale et de vertu. Il confia son projet à sa femme, qui voulut absolument le suivre. Ils débarquèrent au port de Canope, et de-là, par un canal, arrivèrent à Memphis. Comme le jour finissoit, ils s'arrêtèrent hors de la ville, dans une hôtellerie. En y allant, Eurydice avoit senti une piqûre légère au talon, et n'y avoit donné aucune attention. Mais à peine rendue dans sa chambre, elle tomba dans un grand assoupissement,

et dit à son mari qu'elle avoit besoin de repos. Au bout d'une demi-heure, il entendit qu'elle dormoit avec une respiration violente : il s'approche, il voit son visage enflé et livide. Il veut l'éveiller, elle reste assoupie. Effrayé, il appelle son hôte à grands cris. Celui-ci eût à peine jeté un coup-d'œil sur la malade, qu'il dit à Orphée : « Votre femme a été piquée par une bête vénimeuse, il n'y a plus de remèdes. On auroit dû vous prévenir qu'il ne faut point marcher en Egypte sans être muni d'un baume, spécifique infaillible pour la guérison ; mais un délai de quelques minutes rend le mal incurable » — « Ah ! s'écria Orphée, j'avois ce baume, mais l'infortunée Eurydice ne m'a point averti de cette piqûre » ! Elle mourut bientôt, et fut portée, sans cérémonie, dans le tombeau des étrangers, parce qu'Orphée n'étoit pas encore connu. Ce tombeau étoit les catacombes des momies, placées hors de Memphis. On voit à leur entrée le lac Achérusia, sur le bord duquel on juge les égyptiens morts ; mais les étrangers n'étoient ni jugés ni embaumés. Cependant Orphée allant tous les jours aux environs des catacombes pleurer sa chère Eurydice, entendit dire à des égyptiens qu'il y avoit une communication souterreine entre les catacombes et les pyramides ; que les

ames des morts se promenoient dans cet espace, et que ceux qui avoient eu le courage d'y pénétrer, avoient entendu les voix et les chants des ombres heureuses. Orphée, à ce récit, s'abandonnant à la douce illusion de revoir l'ombre de sa chère Eurydice, et peut-être de la ramener au séjour de la lumière, prit une lampe et sa lyre, oisive depuis long-temps, et à la nuit, il entra dans ces voûtes ténébreuses, qu'il fit retentir du nom d'Eurydice. Aprés des détours effrayans, il trouva le puits, y descendit. Alors il entendit, à travers la grille dormante, une musique mélodieuse; et parmi, la voix de plusieurs femmes, il crut distinguer celle d'Eurydice: il lut l'inscription, et il comprit qu'il étoit dans la route de l'initiation, l'objet de son voyage; il crut qu'elle le conduiroit au séjour des ames bienheureuses. Ainsi, animé par l'amour et le desir d'être initié, il subit courageusement les épreuves du feu et de l'eau; mais au bruit des roues, à l'agitation du pont-levis, au lieu de s'attacher aux anneaux, il recula, et se vit rejeté, malgré lui, sur les marches de l'arcade. Il reconnut sa faute; aussi, dés qu'il apperçût la porte du piédestal ouverte, il prit sa lyre; et résolu à la mort, il s'avança vers le sanctuaire, en chantant des vers remplis du nom des dieux et

d'Eurydice, s'accompagnant de sa lyre, d'une manière si mélodieuse, si tendre, qu'il ravit tous les prêtres, au milieu desquels il étoit. Lorsqu'il eût cessé ses chants, il se mit à genoux pour écouter sa sentence. Le grand-prêtre le fit relever et lui dit : « Vous ne pouvez être que le fameux Orphée ; nous voyons par vos chants et la sublimité de vos accords, que vous aimez les dieux, et qu'ils vous chérissent. Isis, notre déesse, vous pardonne, en faveur de votre piété, votre foiblesse à la dernière de vos épreuves ; mais en réparation de votre faute, elle exige que vous portiez son culte dans la Grèce ». Orphée ne répondit que par des larmes de reconnoissance et de joie, et le grand-prêtre l'admit au nombre des initiés (42).

» On dit que le tombeau de ce favori des Muses, qui a enseigné aux hommes les cérémonies de la religion, est en Thrace ; et que les rossignols qui ont leurs nids autour de ce tombeau, chantent avec plus de force et de mélodie ».

Après ce récit, on s'apperçut qu'Aristippe commençoit à s'assoupir ; on se retira doucement, et on renvoya au lendemain la suite de l'histoire de l'initiation des égyptiens.

CHAPITRE XXVI.

Suite de l'initiation.

A MON lever, j'entrai dans sa chambre avec le médecin. « Ecoutez, dit-il, mes dernières volontés : Je veux qu'à mon convoi on chante des scholies et non les hymnes de la patrie; ma patrie est par-tout où il y a des hommes. Je ne veux pas que mon corps soit exposé devant la maison, pour que les passans viennent me regarder sous le nez. Je prie Lasthénie de prendre l'habit blanc au lieu du noir : les morts doivent être gais. Il seroit inutile de faire évoquer mon ame par des psichagogues, car je ne reviendrai pas ». A l'instant une vieille esclave éternua à sa gauche (signe défavorable). « Voilà, s'écria-t-il, la sibylle qui m'annonce la mort, couronnez-la de fleurs » ! Voyant entrer les deux philosophes, il dit : « Brûlez des parfums, faites des libations à Hécate pour le succès de mon voyage ».

Après ces cérémonies Eudoxe reprit sa narration. « On me laissa reposer vingt-quatre heures, disoit Nycias, mais avec défense de sortir de mon appartement. Le lendemain les prêtres vinrent m'avertir que j'allois commencer un jeûne de quatre-vingt-un jours, pendant le-

quel je ne boirois que de l'eau. Les deux premiers mois, j'avois du pain à discrétion et des fruits crus et séchés au soleil. Les douze jours suivans, j'eus la même quantité de pain, mais seulement trois onces de fruits. Les neuf derniers jours, le jeûne fut très-rigoureux : dix-huit onces de pain étoient ma seule nourriture. Les soixante - douze premiers jours, je fesois mes repas seul, et à l'heure que je voulois ; mon sommeil n'étoit que de six heures, sur un lit découvert ; mais à midi, je pouvois dormir une heure assis. Voilà pour ce qui regarde la purification du corps, et la première des trois parties de l'initiation. Les deux autres sont la purification de l'ame et la manifestation.

La purification de l'ame consiste dans l'instruction et l'invocation : celle-ci se réduit à assister une heure, matin et soir, aux sacrifices ; mais l'aspirant est placé de façon qu'il ne peut ni voir, ni être vu. Dans l'instruction, on me parloit principalement des devoirs de ma condition. J'assistois à deux conférences par jour : dans celle du matin, un prêtre m'expliquoit, pendant une heure, la notion d'un dieu unique, qui avoit conçu le monde par son intelligence, avant de le former par sa volonté. Mais pour se prêter à la foiblesse des hommes, on leur permet de l'adorer dans ses attributs ; comme le soleil, les planètes, et

les grands personnages, tels qu'Osiris, Jupiter, Mercure; et les corps terrestres, comme les animaux et les plantes. On me parloit des dieux subalternes, employés par le dieu suprême dans le gouvernement de l'univers, et de Typhon, et des mauvais génies perturbateurs de la nature. La conférence du soir est d'une heure et demie; on y traite la morale. L'aspirant a la liberté, pendant quarante-deux jours, d'entrer dans les cabinets des prêtres destinés aux instructions sacrées; car tout le collége s'occupe d'un seul aspirant, étudie ses mœurs et son caractère. Leurs femmes, appelées par honneur les prêtresses, mais sans fonctions sacerdotales, logent dans la même enceinte : elles peuvent entrer chez leurs maris, mais non dans leurs cabinets, ni dans les pièces communes de la maison, excepté les corridors, lieux de passage. Il est défendu à l'aspirant de leur parler et même de les saluer : cette observance me paroissoit d'autant plus pénible, que ces prêtresses, la plupart douées d'une grande beauté, ne manquoient jamais de me faire en passant des révérences très-respectueuses, qu'il ne m'étoit pas permis de rendre par le moindre signe. C'est pour nous instruire à braver les charmes du sexe, et à nous priver même des choses licites, lorsque le devoir l'exige.

Le soir du quarante-deuxième jour, on m'avertit que j'allois entrer pendant dix-huit jours dans le silence le plus profond, que tout signe, même pour représenter ma pensée, m'étoit défendu, excepté en cas de maladie, que j'indiquerois en mettant la main sur le cœur; alors l'aspirant étoit traité avec le plus grand soin par les prêtres-médecins; mais après la guérison, il falloit qu'il recommençât la purification, à quelque époque des trois mois prescrits qu'il fût tombé malade. On me donna des livres, des tablettes, et un stylet pour écrire ce que je voudrois. Cependant mes autres exercices furent les mêmes; mais il falloit me rendre à mes deux conférences sans que l'on m'avertît. On avoit soin seulement de m'éveiller le matin et l'après midi. Les jardins m'étoient toujours ouverts; mais je ne devois prendre garde à personne, ni hommes, ni femmes, et chacun en fesoit autant à mon égard. Le prêtre qui m'annonça ce silence de dix-huit jours, me dit qu'il me seroit imposé avec la plus grande rigidité, que jusqu'alors on me pardonneroit quelques légères inobservations; mais que la moindre violation des régles qu'on venoit de me prescrire me coûteroit la liberté pour le reste de ma vie. Le lendemain, après mon lever, je vis entrer trois prêtres avec un visage

austère ; ils me reprochèrent les petites fautes que j'avois commises depuis le commencement de ma préparation, entr'autres que j'avois salué une femme d'un signe de tete, ce qui étoit vrai : ils me citèrent ensuite plusieurs actions de ma vie passée, ce qui d'abord m'étonna ; mais depuis ma surprise a cessé (44). Vers le soir du dernier jour du silence, les trois prêtres revinrent chez moi avec un visage serein : l'un d'eux me dit que j'allois être admis dans un corps que le mérite seul avoit formé, et qui occupoit la première place dans l'estime des hommes ; que quoique l'initiaton ne fût qu'une participation du sacerdoce, les prêtres ne l'étoient que par la naissance, et les initiés par un mérite rigoureusement éprouvé ; il ajouta, que le lendemain on me rendroit l'usage de la parole, et qu'on me donnoit douze jours pour recueillir, par écrit ou dans ma mémoire, ce que j'avois appris dans mes conférences ou dans mes lectures ; que l'initié étoit un homme renouvellé, qu'on régleroit les heures et la longueur de mes prières selon ma piété et mon choix ; que je pouvois désormais m'entretenir avec les prêtres et saluer leurs femmes, pourvu que je ne leur parlasse point.

Le lendemain de ces douze jours, le grand-prêtre, suivi de plusieurs autres prêtres, vint

dans ma chambre : « Mon fils, me dit-il, voici les trois questions auxquelles vous devez répondre dans neuf jours. Jusqu'alors toutes les conversations, toutes les lectures vous sont défendues ; c'est aux dieux seuls que vous devez demander les lumières dont vous avez besoin. Vous coucherez pendant ce temps-là dans le sanctuaire, derrière les statues des trois divinités, afin que la déesse Isis vous instruise dans vos songes même ; on lui fera tous les jours un sacrifice avant l'ouverture des portes, pour la prier de verser la sagesse dans votre ame. D'ailleurs, vous pouvez aller méditer vos réponses dans le jardin ; et pour adoucir votre solitude, deux fois par jour vous mangerez avec nous, mais vous garderez le silence et le régime prescrit; c'est neuf onces de pain et un peu d'eau. Le grand-prêtre me fit alors trois questions, auxquelles j'ai répondu ailleurs, et qu'on trouvera dans mon dernier ouvrage. En me rendant au temple, je m'apperçus qu'un vaste silence régnoit dans la maison, ce qui dura pendant neuf jours. Les prêtres, les prêtresses même se taisoient en ma présence, et loin de moi, ne se parloient qu'à l'oreille. Auparavant ils se promenoient et causoient ensemble dans les jardins ; et pendant ces neuf jours, je n'y vis que les prêtres qui

gardoient tour-à-tour le bœuf Apis, qui paissoit dans le parc enclavé dans le milieu. Comme on ne recevoit les gens de la ville que dans des salles extérieures, personne ne savoit qu'il y eût un aspirant dans le temple, et le secret étoit bien gardé. A l'heure du repas je vis avec surprise, que les prêtres s'imposoient le même jeûne qui m'étoit ordonné. Vinrent enfin les douze jours de la manifestation, troisième et dernière partie de l'initiation, qui étoit moins un exercice que la récompense de tous ceux qui avoient précédé. Je rompis mon jeûne, et on me servit du vin et des viandes succulentes; mais comme j'en avois été privé pendant trois mois, les prêtres-médecins présidoient à mes repas pour régler ma nourriture.

Par la manifestation, on ouvre le souterrein aux aspirans, on voyage, pour ainsi-dire, dans un autre monde.

Dès l'aurore du premier de ces douze jours, on me mena devant la triple statue : je fléchis les genoux, et le grand-prêtre me consacra à Isis, au nom de la sagesse; à Osiris, bienfaiteur des hommes; à Horus, le dieu du silence et du secret. Je jurai ensuite de ne révéler à aucun profane, rien de ce que je verrois dans les temples souterreins; me soumettant, si je violois le secret, à la vengeance de toutes

les divinités du ciel, de la terre et des enfers; et me déclarant coupable de mort. Après ce serment, on m'ouvrit les souterreins, qui ont quatre mille pas carrés; on me donna pour conducteur, suivant la coutume, le dernier égyptien initié qui se trouvoit dans la maison. A l'entrée du souterrein, j'entendis des vagissemens, des cris d'enfans (*a*); c'étoient les enfans des prêtres, dont les mères accouchoient dans ce lieu. On avoit deux motifs de cette retraite : le premier étoit pour accoutumer les enfans à l'obscurité de ces demeures, où ils devoient passer la plus grande partie de leur vie; l'autre motif étoit pour qu'aucun bruit ne détournât les prêtres de leurs méditations et de leurs études. Mon guide ne me permit de voir ce logement que de la porte, et un seul instant.

Les officiers du second ordre forment, avec leurs femmes, un peuple nombreux de ministres subalternes, pour les cérémonies de la religion; de domestiques pour les prêtres supérieurs, ou pour les prêtresses; et enfin, d'ouvriers de toute espèce, pour tous les besoins

(*a*) Orphée supposa que c'étoient les vagissemens des enfans morts à la mamelle, qui occupoient le vestibule des enfers.

de la maison et du temple, car aucun étranger n'y est admis. Les prêtresses sont distinguées des femmes du monde par une tunique de lin de la couleur de celle de leurs maris. Tous les arts mécaniques, renfermés dans les souterreins, fournissent une longue suite de curiosités. Depuis peu on avoit pratiqué sous ces voûtes obscures, non pour les éclairer, mais pour leur donner de l'air, des ouvertures qui répondoient dans les cours ou dans les jardins des maisons sacerdotales. Comme je ne pouvois parcourir cette vaste enceinte dans un seul jour, je remontois par ces trous dans les maisons supérieures. Le quatrième jour, j'arrivai au champ des larmes ; c'est un espace de trois arpens de large, sur neuf de longueur. On punit là, sur le jugement de trois prêtres, les fautes des officiers du second ordre. Les uns rouloient un cylindre de pierre, plus ou moins gros, sur une espèce de colline, et le cylindre tombant de l'autre côté, il falloit qu'ils le fissent remonter. Des femmes puisoient de l'eau dans un puits profond, pour la verser dans un canal d'eau courante (*a*). Ces deux sexes étoient nus jusqu'à la ceinture. Lorsqu'il s'a-

---

(*a*) On reconnoît là l'origine du rocher de Sisyphe et des tonneaux des Danaïdes, dans Orphée.

gissoit de fautes scandaleuses, qui avoient pû troubler l'ordre de la maison, on condamnoit les coupables à passer dans ces souterreins plusieurs années dans le silence. Je vis là des prêtres et des prêtresses vêtus de noir, et privés de la tunique sacerdotale ; ils se promenoient en se cachant le visage ; chacun d'eux occupoit une cellule ; et n'avoit pour ressource que les livres qu'on ne leur refusoit pas. Mais pour ceux qui avoient violé le secret, prêtres ou autres, on leur ouvroit la poitrine, on leur arrachoit le cœur, que l'on donnoit à dévorer aux oiseaux de proie. Mais les siècles entiers s'écouloient sans fournir un pareil exemple.

En avançant toujours, je me trouvai dans un lieu enchanté, appelé l'élysée. C'est un jardin de trois quarts de lieue de longueur, sur huit cens pas de large : on entre dans l'élysée par huit grandes allées parallèles, ornées des deux côtés de grands vases de fleurs et d'arbrisseaux odoriférans. Les prêtres ont embelli ce jardin de tout ce que l'imagination poétique peut inventer. Le soleil, affoibli par l'espace qu'il parcourt, de cent quarante pieds de profondeur, et par l'ombre des arbres dont cet élysée est rempli, répand un jour qui imite la clarté d'un beau clair de lune ; lumière chère

aux cœurs sensibles, et propice aux tendres rêveries ; le fond ovale présente une immense nappe d'eau, qui, dans l'éloignement, semble sortir du sein des nues, et qui, après avoir serpenté dans de très-grands canaux, va se perdre dans des puits ; de plus, des tuyaux cachés fournissent les eaux jaillissantes d'une infinité de bassins. Tout ce jardin est partagé en allées, en bosquets, en labyrinthes, ornés de statues et de groupes de bronze, de marbre et de porphyre, ouvrages des meilleurs maîtres. Les planches des parterres sont de longues caisses, enfoncées jusqu'aux bords, remplies de terres rapportées, où croissent les fleurs les plus brillantes, les myrthes, les lauriers, les orangers. Dans le milieu du jardin, un grand espace, non cultivé, sert d'aréne ou de cirque; c'est-là où l'on exerce les enfans des deux sexes du temple. Ils acquièrent cette grace et cette agilité qui les distinguent dans les cérémonies de la religion; et quoique la modestie et la retenue dans le maintien soient particuliérement affectées aux prêtres et aux prêtresses, cependant ils l'emportent sur les gens du monde, par la facilité et la grace dans les manières. Ils imaginent des scénes théâtrales, pour répondre aux consultations qui leur sont faites sur les choses futures ou

cachées. Voici les cérémonies dont ils se servent pour les consultans : ils les font attendre souvent des mois entiers, et pendant ce temps-là, ils tâchent de savoir d'eux et par d'autres voies, tout ce qui peut les regarder, sur-tout sur l'objet de leur consultation ; là-dessus ils arrangent leur réponse en vers, et les décorations de leurs scènes. Ils reçoivent ensuite les consultans dans des chambres secrettes, où l'on ne les nourrit pendant plusieurs jours, que de viandes légères et de liqueurs délicieuses, dans lesquelles il entre des assoupissans ; de plus, on les admet dans le temple à nombre de cérémonies qui se font à huis-clos. Ils montent ensuite, entre un prêtre et une femme, dans un char ouvert, dont les roues sont cachées. Souvent on leur donne une femme pour conseil et pour compagnie. Ce char, poussé légérement parderrière, descend par une pente douce des allées où commence l'élysée. Des officiers du second ordre, relevés ensuite par d'autres, poussent le char avec une vîtesse toujours égale jusqu'à l'élysée, à l'entrée duquel les consultans descendent du char. Là le prêtre et la prêtresse, sans leur permettre de s'éloigner d'eux, leur font voir les ombres heureuses qui se promènent : l'éloignement, l'affoiblissement de la lumière empêchent de

les

les distinguer ; au sortir de ce lieu, on les conduit au temple de la divination. Dès l'entrée, un escalier superbe se présente à eux ; mais à travers les marches, ils apperçoivent, comme dans un vaste souterrein, des flammes qu'allument dans un canal des eaux sulphureuses et spiritueuses ; ce canal, quoique assez étroit, leur paroît, par un effet d'optique, un fleuve enflammé (*a*). Au travers, et au-delà des flammes, on voit des hommes et des femmes, qui semblent nus, des figures d'Euménides les frappent ; les voûtes retentissent de coups redoublés qui ne font aucun mal. On fait remarquer ces objets aux consultans, on leur dit même les crimes des condamnés ; on les mène ensuite devant le théâtre, où le prêtre et la prêtresse s'asseyent auprès d'eux ; on exécute des chœurs d'une excellente musique, et on représente des scènes théâtrales.

A côté de l'élysée est le panthéon ; on y entre par plusieurs arcades très-profondes : la voûte de ce vaste temple n'a que trente pieds de hauteur, mais sur une largeur de quarante pieds ; il a une longueur extraordinaire. Il n'en faut pas moins pour contenir les divinités de

---

(*a*) Orphée, d'après ce canal, a imaginé le Phlégéton.

l'Egypte dans des chapelles séparées ; chacune même n'a pas la sienne, car les égyptiens adorent au moins trente mille dieux. Le sanctuaire de ce temple est consacré à Isis, mère de la nature, ou la nature elle-même. Toutes ces idoles de dieux, de demi-dieux, sont posées dans leur chapelle, le visage tourné vers l'entrée du temple; le bas de ce temple est réservé pour les dieux malfaisans, ou autrement nommés les mauvais génies. Typhon est adossé debout contre un mur, dont il égale la hauteur, et ses deux bras atteignent l'extrémité des murs, à droite et à gauche ; mais il n'a la figure humaine que de la tête jusqu'au nombril ; deux dragons énormes lui tiennent lieu de cuisses et de jambes ; il jette des flammes par les yeux et par la bouche ; il est entouré de vingt chapelles, où sont les mauvais génies, dont la face est tournée vers les dieux bienfaisans, pour marquer leur opposition. Les murs et les voûtes du temple sont chargés d'hiéroglifes, contenant l'histoire et le culte des dieux ; c'est-là que se font, toutes les nuits, depuis dix heures jusqu'à deux heures après minuit, plusieurs sortes de sacrifices et de cérémonies, où assistent tous les habitans du souterrein, les prisonniers même du champ des larmes, la plupart des initiés et l'aspirant,

dans les trois derniers jours de la manifestation. Comme les cérémonies nocturnes commencent avant la fin du jour naturel, on s'adresse d'abord aux divinités auxquelles le jour est consacré : la plupart ont leurs victimes propres et le bois qui doit les brûler ; il s'allume, suivant la dignité des dieux, ou aux rayons du soleil, réfléchis par un miroir parabolique, ou par des étincelles qu'on fait jaillir d'une pierre à feu, ou à la flamme des lampes.

Ces dieux ont pour sacrificateurs, les uns les prêtres, les autres les prêtresses. A minuit, on voit sortir du bas du temple le sacrificateur du jour, suivi de deux files de prêtres, qui vont vers la statue d'Isis ; ils sont accompagnés d'un grand chœur de musique, composé de prêtres, de prêtresses, de jeunes gens des deux sexes, depuis l'âge de neuf ans. Quand le sacrificateur est arrivé à la statue, les deux files de prêtres s'entre-ouvrent pour laisser passer l'offrande : elle est portée par dix-huit filles de prêtres, qui marchent deux à deux, nues, tenant chacune une corbeille remplie de fruits et d'autres présens de la saison. Ces filles exercent ce ministère depuis l'âge de treize ans jusqu'à leur mariage. Le sacrificateur vide ces corbeilles sur un grand autel carré, dont la face extérieure porte cette inscription : « *A vous,*

Isis, divinité unique, universelle (a) ».
Lorsque les jeunes filles se retirent du sanctuaire, les prêtres y entrent pour achever les cérémonies, qui durent plus de deux heures, toujours au son des instrumens et des voix; les rites diffèrent suivant les saisons. La musique passe de ces temples souterreins dans les temples supérieurs, et de-là, par la beauté des vers et du chant, dans la bouche de tous les égyptiens (45).

Le dernier jour de mon initiation, je couchai encore dans le souterrein. Cependant on préparoit, pour le lendemain, la magnifique procession, appelée la grande pompe isiaque, ou le triomphe de l'initié.

La veille, six officiers du second ordre vinrent à cheval devant le palais du roi, situé vis-à-vis du temple, à l'autre extrémité de la place, et ils annoncèrent, à son de trompe, qu'on verroit le lendemain un nouvel initié. Ils firent la même publication dans les rues où la procession devoit passer. Quand l'initié est égyptien, ils le déclarent : car, pour un étranger, la procession moins pompeuse se borne à faire le tour du temple, et la publication même ne se fait que devant lui.

(a) « *Tibi, una quæ es omnia, dea, Isis* » !

Comme il s'écouloit souvent plusieurs années sans qu'on reçut un initié, on étoit fort avide de voir cette cérémonie. Je ne parlerai point de la procession qu'on fit pour moi, étranger, mais de celle que je vis un an après pour un égyptien.

On employa toute la nuit du dernier jour de l'initié à parer l'intérieur du temple de ce que le trésor des prêtres contient de plus magnifique, et les citoyens de Memphis ornèrent le dehors de leurs maisons des meubles les plus précieux. Après le lever du soleil, on exposa dans le temple, au milieu du sanctuaire, le tabernacle d'Isis apporté du souterrein : c'est un grand coffre, couvert d'un voile de soie blanche, semé d'hiéroglifes d'or, sur lequel est encore une gaze noire, pour marquer le secret des mystères de la déesse. On lui offrit, avant de partir, un sacrifice, pendant lequel les filles des prêtres, qui ne paroissent au-dehors qu'aux fêtes d'Isis, dansèrent, tour-à-tour, des danses graves au son des instrumens. Ensuite la marche s'ouvrit, ayant à la tête les six officiers qui avoient annoncé la cérémonie, et qui, de temps en temps, sonnoient de leurs trompettes : deux files de gardes du même ordre bordoient des deux côtés la procession dans toute sa lon-

gueur. Les quatre classes des prêtres, celle des mathématiciens, celle des médecins et celle des jurisconsultes alloient les premières, précédées de leurs enfans, habillés comme eux. Les prêtres portoient une robe noire sur la tunique de fin lin; mais celle des trois premières classes est bleue, ou violette, ou rouge, dont un pan leur couvre la tête. Entre les deux files marchoient, un à un, les prêtres nommés pastophores; ils avoient, au lieu d'une robe, un manteau de la couleur de leur classe, et ils portoient les livres de Mercure, où ils puisent leurs sciences.

Après cette partie de la procession, paroissoit un prêtre de la première classe, en manteau noir, tenant la fameuse table isiaque, appuyée sur sa poitrine; elle est de cuivre, mais bordée et traversée de lames d'argent, sur lesquelles sont gravés les emblêmes des mystéres d'Isis, sous les figures de femmes, dont quelques-unes ont des têtes d'animaux. Il étoit suivi des filles des prêtres, ayant sur une tunique de fin lin, des robes de la couleur de la classe de leurs péres, et pardessus des mantes, chacune de couleur différente, brodées d'or, avec des houpes d'or attachées sur l'épaule gauche par une pierre précieuse. Elles étoient coîffées en cheveux avec des aigrettes

et ornées de pendans d'oreilles, de colliers de perles et de bracelets de prix. Elles formoient quatre files, et se tenoient sous le bras, de deux en deux. Les prêtresses directrices, vêtues de noir, à l'exception de la tunique, marchoient dans le milieu : autour de ces beautés, qu'on voyoit rarement, on avoit doublé les gardes. Aprés elles venoit un très-grand chœur de musique, composé de prêtres et de leurs enfans, qui annonçoient le tabernacle d'Isis, porté sur les épaules de huit prêtres, et précédé immédiatement par des filles du second ordre, vêtues de laine blanche très-fine, parées de fleurs, exécutant devant le tabernacle des danses légères, au son des sistres et des crotales dont elles jouoient. D'autres filles du même ordre fesoient brûler, des deux côtés, des parfums, dont la fumée formoit un nuage qui enveloppoit le tabernacle. Le grand-prêtre suivoit tout seul, revêtu, sur sa tunique blanche, d'une robe de pourpre, doublée d'hermine, dont la queue étoit portée par deux enfans du second ordre ; sa tête étoit couverte d'une espèce de mitre, que lui seul a le droit de porter, et seul il tenoit à la main le bâton augural, que les autres prêtres quittent en sa présence. Venoient ensuite des prêtres de la première classe, interprètes des lettres sa-

crées, dont les livres étoient portés par les pastophores : deux d'entr'eux avoient sur leurs épaules un brancard, sur lequel étoit posé le vase augural ou divinatoire, couvert d'un astrolabe, d'un quart de cercle et d'un compas. Tous les prêtres de cette classe avoient une robe noire pardessus la tunique blanche ; ils étoient suivis de leurs enfans, dont la file étoit fermée par les quatre prêtres de l'éducation. La dernière partie de l'initiation, ou du triomphe de l'initié, prenoit un air militaire. Après un intervalle, on voyoit venir, au son des fifres et des timbales, trois étendards déployés ; le premier offroit le dieu Apis, symbole du royaume de Memphis ; le second, celui de l'Egypte, qui est un sphinx ; et le troisième, celui du monde entier, qui est un serpent, qui, pour se mordre la queue, se roule en forme de cercle. Les initiés de tous les nomes paroissoient ensuite : ils sont admis, parce que tous ceux de l'Egypte ne font qu'un corps ; ils marchoient un à un, dans leur habit ordinaire, qu'ils ne quittent jamais : c'est une veste de lin, qui ne descend qu'aux genoux ; sur cette veste est la robe de leur dignité ou de leur fonction ; à côté d'eux et hors des rangs marchoient les initiés étrangers. J'étois du nombre.

Le nouvel initié parut enfin, ayant à sa

droite le plus jeune des prêtres, et à sa gauche le plus ancien des initiés : il étoit vêtu, pour ce premier jour seulement, d'une tunique blanche, avec une queue traînante, de la longueur de son corps ; il portoit pardessus un baudrier blanc, brodé de noir, d'où pendoit une épée, dont la poignée étoit d'acier ; il avoit pour ceinture une écharpe couleur de feu et bordée d'or, une couronne de myrte sur sa tête, et il tenoit à la main une grande palme, symbole de la paix ; enfin, sa tête étoit couverte d'un voile blanc, qui descendoit jusque sur la poitrine ; ce voile, qui l'empêchoit d'être reconnu, étoit assez transparent pour qu'il pût se conduire ; il étoit suivi d'un char de triomphe, attelé de quatre chevaux de front ; quatre vertus portoient sur le siége vide une couronne triomphale, et des figures de vices terrassés bordoient toute la circonférence du marchepied. Ce char étoit semblable à celui qui promenoit, dans l'Egypte, les généraux d'armée après une grande victoire. Mais l'initié ne montoit jamais dans le sien, pour faire voir qu'il n'aspiroit pas même aux honneurs que ses grandes actions pouvoient mériter. L'initié fut accueilli au bruit des acclamations ; on l'accabloit de fleurs, on l'inondoit d'essences pré-

cieuses, que l'on jetoit des fenêtres, ou pardessus les gardes.

Aprés avoir fait ainsi un grand tour dans la ville, il arriva devant le palais du roi, qui l'attendoit, avec la foule des courtisans, sur un balcon décoré de superbes tapis. L'initié monta sur une estrade dressée devant le balcon, se mit à genoux sur un carreau, fit une profonde inclination au roi, se leva ensuite, tira son épée comme pour l'offrir à son prince ; après quoi, descendant de son estrade, il s'en retourna dans le temple, tenant toujours d'une main son épée nue, et de l'autre sa branche de palmier qu'il croisoit sur son épée. Rentré dans le temple, il monta sur une espèce de trône fort élevé ; deux officiers du second ordre l'y suivirent, et s'enfermèrent avec lui sous deux grands rideaux. Là, pendant qu'on chantoit des hymnes, on lui mit ses habits ordinaires sur la veste blanche, et au bout d'une demi-heure, les rideaux tirés laissèrent voir le nouvel initié, qui fut accueilli par le peuple assemblé avec de vifs applaudissemens ».

Cette lecture finie, Aristippe remercia Eudoxe du plaisir qu'il lui avoit procuré, et le pria de revenir le lendemain lui achever l'histoire intéressante du philosophe Nycias.

CHAPITRE XXVII.

Mort et jugement de Bocchoris.

LORSQUE Eudoxe et Anaximandre revinrent, Aristippe se trouvoit plus agité : il demanda des musiciens ; on lui joua des airs doux et tendres ; la musique calma ses inquiétudes. Alors Eudoxe continua sa narration. « Je vais, dit-il, vous raconter la mort de Bocchoris : c'est toujours Nycias qui parle ».

« Mon beau-père mourut le jour-même qu'on publia, dans Memphis, l'élévation du Nil à seize coudées. Je ne pus prendre aucune part aux fêtes, à l'allégresse publique ; au contraire, il fallut, pour me soumettre aux usages, me couvrir la tête et le visage de boue ; ma femme et moi, nous nous ceignîmes le corps par le milieu, découvrîmes notre sein, nous frappâmes la poitrine, et laissant le mort dans la maison, nous courûmes dans la ville, accompagnés de nos parens. A notre retour, nous envoyâmes le corps aux embaumeurs (46), et nous fixâmes, de concert avec les parens, le jour des obsèques et du jugement de Bocchoris,

afin qu'eux et ses amis s'y trouvassent. Comme les funérailles ne se font jamais pendant l'inondation, nous attendîmes que le Nil fût rentré dans son lit. Alors nous fîmes publier, selon la formule ordinaire, que Bocchoris alloit passer le lac de son nome. Il y a deux lacs à traverser pour transporter les morts dans les plaines où les rois ont établi leurs mausolées. C'est-là où sont les trois fameuses pyramides ; chacune a son temple et ses prêtres. Comme ces lieux de silence sont un asyle inviolable, et qu'on punit de mort tout impie qui oseroit les profaner, la plupart des égyptiens veulent y avoir leurs sépultures. Chaque famille se creuse sa tombe dans le rocher couvert de sable. La beauté des plaines qui sont au-delà de cette vaste solitude de sable, les canaux qui les arrosent, leurs ombrages toujours verds, ont donné aux voyageurs grecs la première idée du Styx, du Léthé et des champs-Elysées. Au-delà du lac, on trouve le temple d'Hécate la ténébreuse ; les portes du Cocyte et du Léthé, fermées avec des barres d'airain ; et tout près, est une statue de la Vérité, et une autre de la Justice, sans tête.

Le jour arrivé, nous entrâmes, avec le cadavre, dans le bateau nommé *baris*, et nous donnâmes pour le passage une obole (47) à

Caron le nautonnier. Nous trouvâmes, au-delà du lac, les juges, au nombre de quarante-un, assis en demi-cercle. Ces juges, tant ceux des particuliers que ceux des rois, ont la plus grande réputation de probité; on ne peut les prendre que parmi les initiés, et le choix s'en fait à chaque fois par les citoyens de la ville. Comme juges, ils ont pardessus leur tunique blanche, vêtement des prêtres ou des initiés, une robe rouge, et portent au cou une chaîne d'or, d'où pend un saphir, sur lequel est gravé la figure de la vérité. La loi permet à tout homme d'accuser le mort, et s'il prouve qu'il a mal vécu, les juges le condamnent, et il est exclus de la sépulture; si l'accusation est fausse, calomnieuse, l'accusateur est puni sévérement. Personne ne s'étant présenté pour attaquer la mémoire de mon beau-père, je fis son panégyrique : je ne parlai point de sa naissance, car tous les égyptiens se croient nobles; je m'étendis sur son éducation, les connoissances qu'il avoit acquises depuis son enfance. Je célébrai sa piété, sa justice, sa tempérance et ses autres vertus, et je finis par prier les dieux des enfers de l'admettre dans la demeure des gens pieux. Aprés ce discours, les juges ordonnérent que Bocchoris seroit enseveli. Nous livrâmes le corps aux

embaumeurs (48) ; et comme nous n'avions point de monument destiné à sa sépulture, nous fîmes construire une chambre dans la maison, où nous posâmes son cercueil droit contre la partie du mur la plus solide ». « Ici, dit Eudoxe, finit le manuscrit de Nycias ». Nous le remerciâmes ; et après l'avoir laissé reposer quelque-temps, nous lui demandâmes la fin de l'histoire de cet aimable philosophe. « Volontiers, dit-il ; mais je vous annonce un dénouement touchant et pathétique ».

CHAPITRE XXVIII.

Fin de l'histoire de Nycias.

NYCIAS, malgré son initiation, eut le malheur de s'attirer la haine des prêtres. Il n'avoit pu se dépouiller de sa franchise, et né railleur, il attaquoit souvent les dieux du pays par des sarcasmes et des bons mots. Le bœuf Apis étoit particulièrement en butte à ses traits. Cependant ce n'étoit qu'avec quelques amis qu'il se livroit à sa gaîté ; mais ses plaisanteries se répandoient ; leur sel, leur finesse amusoient les gens d'esprit, qui se plai-

soient à les redire. Sa femme, devant laquelle il s'égayoit souvent aux dépens des prêtres, s'effrayoit de ces impiétés : elle craignoit que la foudre n'éclatât sur sa maison. Nycias s'efforçoit en vain de combattre ses préjugés, et de lui inspirer une religion raisonnable ; la raison ne pouvoit fructifier dans une tête si mal préparée ; son aveuglement étoit d'autant plus incurable, qu'elle étoit liée avec un prêtre de Sérapis, nommé Séthon, fanatique de bonne foi, opiniâtre par orgueil, et barbare par caractère et par esprit de religion ; il auroit voulu pouvoir exterminer la raison humaine avec tous ceux qui ne reconnoissoient pas la divinité du dieu Apis. Vous connoissez l'influence et le pouvoir des prêtres égyptiens ; ils enchaînent et gouvernent le peuple avec le frein de la superstition : leurs richesses, qu'ils prétendent tenir d'Isis, l'exemption de tout impôt, de toute charge, assurent leur autorité et leur influence. Pour mieux les affermir, ils affectent des mœurs, un costume, des rites bisarres. Ils ne boivent presque jamais de l'eau du Nil pure. Ils ont établis de petits carêmes de dix jours, pendant lesquels il est défendu de coucher avec sa femme.

Séthon versoit ses sentimens dans l'ame de la foible Déiphile : il y fermentèrent avec tant

de chaleur, qu'elle commença à s'éloigner de son mari, et à l'envisager comme un réprouvé, un être maudit des dieux : triste effet du fanatisme, qui étouffe si souvent la nature! Le sage Nycias qui s'apperçut que cette liaison de sa femme dénaturoit son caractère, exaltoit ses préjugés, lui défendit de le voir. Le vieux prêtre irrité de cette défense, jura, de concert avec ses collègues, la perte du philosophe. Celui-ci, en cultivant les sciences abstraites, n'avoit pas négligé le champ de la litérature. Dans ces loisirs, pour se délasser d'une grande contention d'esprit, il s'amusoit à cueillir les fleurs de la poésie. Il avoit composé un petit poëme sur le dieu Apis : cet ouvrage, plein de sel et de gaîté, étoit enfermé dans le sanctuaire des Muses, et n'étoit lu qu'à des amis et à huis clos. Mais le secret perça, et tout le sacerdoce alarmé, se réunit pour avoir cette œuvre impie, et l'anéantir avec l'auteur.

L'astucieux Séthon se chargea de l'enlever. Il vit Déiphile en secret, employa tout son ascendant, toute son adresse pour qu'elle lui prêtât le manuscrit du poëme. Malgré la force de ses opinions religieuses, elle refusa de se prêter à cette perfidie. Mais peu de jours après, le tonnerre qui gronde très-rarement en Egypte, étant tombé sur sa maison, le sacrificateur

ne

ne manqua pas de l'assurer que c'étoit un signe du courroux céleste, un avertissement des dieux, et qu'elle éprouveroit, ainsi que son mari, la vengeance d'Apis, si elle ne détruisoit le monument d'impiété qu'il lui demandoit.

Ce raisonnement, et la frayeur plus persuasive, fixerent ses irrésolutions. Elle introduisit dans le cabinet de Nycias, pendant son absence, Séthon avec un autre de ses collègues. Ils cherchèrent, feuilletérent, et trouvèrent enfin ce poëme et un brouillon, où étoient écrites les cérémonies de l'initiation. Il en avoit confié le manuscrit à l'un de ses amis, de qui je l'ai reçu à mon départ de l'Egypte. Nycias avoit oublié ou négligé de brûler ce brouillon. Les prêtres irrités, l'emportérent avec le poëme, et accusèrent l'auteur d'avoir révelé les sacrés mystères. La vengeance éclata aussi-tôt. Nycias fut arrêté au milieu de la nuit, et conduit dans un cachot. Il apprit bientôt la cause de son malheur, et jugea sa perte décidée. Ses amis s'unirent vainement pour l'arracher à la vindicte sacerdotale. Tout le peuple soulevé demandoit à grands cris son supplice, et les prêtres juges prononcèrent son arrêt de mort.

Au bruit de cette sentence, Déiphile comprit l'énormité de sa faute: la voix de la nature triompha de ses préjugés, et les aiguillons du

remords déchirèrent son ame. Elle courut à la prison pour se jeter aux pieds de son époux. On lui en refusa l'entrée. Elle sollicita, implora tous les cœurs sensibles, pour obtenir la permission de le voir; ils furent sourds à ses prières et à ses pleurs, tant cette tourbe sacerdotale inspiroit d'épouvante ! Dans son désespoir, elle recourut à Séthon lui-même; elle soupira, pleura prosternée à ses genoux. L'implacable hyérophante dévoila alors toute la duplicité et la turpitude de son ame. Après lui avoir peint son époux comme un sacrilége, condamné par les dieux et les hommes, il affecta un ton d'intérêt et de sensibilité, lui parla de sa tendre amitié pour elle, et finit par lui proposer de s'unir à lui; ajoutant qu'au lieu d'un athée et d'un impie, elle auroit pour époux un ministre chéri des dieux et des hommes, et qu'à ce prix elle pourroit voir Nycias pour la dernière fois. Déiphile dissimulant l'horreur que lui inspiroit tant de bassesse et d'hypocrisie, lui répondit. — « Accordez-moi la grace que j'implore; et si mes foibles appas, au sortir de la prison, peuvent encore charmer vos yeux, vous serez le maître de m'épouser ».

Dès qu'elle eût en main l'ordre pour entrer dans la prison, elle y vola. La porte s'ouvre :

Nycias calme et serein lisoit à la clarté d'une triste lampe, car la lumière du ciel n'éclairoit pas cet affreux séjour. Suffoquée de sanglots, inondée de pleurs, elle tombe à ses pieds, et reste sans connoissance. Nycias qui ignoroit qu'elle fût l'auteur de son infortune, la console, la presse dans ses bras, l'accable de caresses. Elle vouloit les repousser, mais elle étoit sans force. Lorsqu'elle pût parler, elle s'écria: « Mon cher Nycias, retirez vos caresses. Vous voyez à vos pieds un monstre d'ingratitude et de perfidie! vous ignorez mes forfaits: c'est moi, c'est moi, dont l'aveugle superstition vous traîne au supplice »! Elle lui raconte alors par quel égarement elle avoit livré les manuscrits aux deux prêtres. Nycias l'écoutoit avec l'indulgence d'un époux et la tranquillité d'un sage; et la relevant de ses genoux, où avec l'accent du desespoir elle imploroit son pardon: — « Oui, ma chère amie, dit-il, je te pardonne; ta faute est cruelle, mais ton cœur est innocent. Voila où mène le fanatisme! c'est l'hypocrite qui t'a séduite qui seul est coupable. Mais dis-moi, qu'a-t-on prononcé? quel est mon châtiment? — La mort; comme violateur du secret des mystéres isiaques. On t'arrachera le cœur, qu'on donnera à dévorer aux bêtes carnacières. Les prêtres triomphent, les dieux

t'ont abandonné ; que dis-je ? des dieux ! il n'en est point ; ils n'ont jamais existé, ou bien ils sont les ennemis de la vertu » ! Nycias entendant ces blasphêmes, qui partoient d'un esprit égaré, lui reprocha avec douceur qu'elle passoit d'une extrémité à l'autre. Il lui dit que si la supertition dégradoit l'homme, l'impiété déshonoroit ses lumiéres et sa morale. « Il est, s'ecria-t-il, un dieu suprême, non point tel que le representent les prêtres, féroce, jaloux vindicatif ; mais bon, juste, clément, qui entend la voix de tes remords, les accens de ton repentir, qui punira le mechant, qui nous pardonnera nos erreurs et nos foiblesses, et nous recompensera après le trépas des peines de cette malheureuse vie ». Déiphile à ces mots, emportée par un élan sublime, s'ecria : « Eh bien, mon cher Nycias, allons au-delà du Cocyte chercher cette récompense qui nous attend. Tu ne crains sans doute que l'appareil et l'horreur du supplice ; je t'apporte une liqueur qui fortifie et soutient le courage. Elle tire à l'instant un flacon de sa poche, le verse dans une coupe, en boit la moitié, la présente ensuite à son mari étonné, en lui disant : « Bois le reste ; c'est du poison ». Nycias frémit ; mais il prend la coupe, et l'achève. Ils se précipitent ensuite dans les bras l'un de l'autre, se cou-

chent sur la terre ; et bravant les horreurs du trépas, se félicitent de mourir ensemble. Quand Déiphile sentît les atteintes du poison, elle écrivit ce billet à l'infame Séthon : « Je tiens ma promesse. Si mes appas dans la situation où je suis, conservent sur toi quelque empire, viens m'enlever des bras de mon époux ». Séthon à cette lecture, court à la prison ; il entre, il voit Déiphile, cette beauté touchante, l'objet de ses desirs, étendue sur la terre, livide, flétrie des horreurs de la mort, embrassant son époux qui venoit d'expirer le dernier. Frappé d'étonnement, il ne peut croire à un tel héroïsme ; cependant il considere encore d'un œil lascif et curieux les doux attraits, les formes heureuses de sa déplorable victime, et son unique regret, en s'enfuyant, est la perte de ses plaisirs. Ainsi périt ce sage, ce philosophe de la nature, qui méritoit la reconnoissance de l'Egypte. Il s'étoit encore attiré l'animadversion des prêtres, par une discussion astronomique. Ils prétendoient que le soleil s'étoit couché, dans le cours de onze mille ans, deux fois à l'orient et deux fois à l'occident. Nycias leur prouvoit que quand même l'écliptique auroit été, comme ils l'assuroient, parallele à l'équateur, ce parallélisme ne dérangeoit pas la marche du soleil ».

CHAPITRE XXIX.

Des psylles. Pélerinage de Bubaste. Du chat qu'on y révère. Du crocodile. Historiette de Thonis. Mort d'Aristippe.

CETTE histoire tragique, m'ecrivoit Lasthénie, nous arracha des larmes : Aristippe en fut ému, et pria qu'on l'entretint désormais d'aventures plus amusantes. — « Je vais donc, reprit Eudoxe, changer de discours, et tâcher d'egayer la scéne. Je vous dirai un mot sur les psylles; aprés je vous ferai le récit d'un voyage charmant que j'ai fait à Bubaste, pour y voir célébrer la fête de Diane. Les psylles, sont une espéce d'hommes forcenés, qui jouent avec les serpens. Je les vis défiler dans une procession, les bras nuds, le regard farouche, tenant à la main d'énormes serpens, qui formoient des replis autour de leurs corps. Ces psylles les empoignant fortement auprés du cou, évitoient leurs morsures; et malgré leurs sifflemens horribles les déchiroient avec les dents, et les mangeoient tout vivans. Le sang couloit de leurs bouches impures. Ils se battoient

entr'eux pour s'arracher leur proie, et pour la dévorer. On prétend qu'ils ont un secret pour se garantir du venin du serpent.

La fête de Diane offre des scènes plus agréables; elle se célèbre à Bubaste, où l'on se rend de toutes les parties de l'Egypte: j'y allai en nombreuse compagnie. Nous nous embarquâmes sur le Nil. En avançant nous voyions une multitude de bateaux qui couvroient le fleuve. Dans chaque barque des musiciennes accompagnoient leurs voix avec des cymbales et des tambours de basque, des hommes jouoient de la flûte; des femmes sur le rivage s'abandonnoient à l'ivresse de la joie, agaçoient les voyageurs par les propos les plus libres, par des chansons obscènes, et exécutoient des danses lascives, et souvent retroussoient indécemment leurs robes. Cependant des troupeaux de bœufs mugissoient dans la prairie. Les laboureurs arrosoient leurs moissons; les filles venoient sur les bords du fleuve laver leur linge, et puiser de l'eau. Elles se frottoient le corps avec le limon du Nil, s'y précipitoient, et se jouoient au sein des ondes. Plusieurs venoient à la nage autour de notre bateau: nous croyions voir des néréides. Elles nagent avec beaucoup de grace; leurs cheveux tressés flottent sur leurs epaules; elles ont la peau

brune, le teint hâlé; mais la plupart sont très-bien faites. Dans notre navigation nous rencontrions des îles couvertes d'une herbe épaisse; on y menoit paître des buffles. Un berger, assis sur le cou du premier du troupeau, descend dans le fleuve, fait claquer son fouet, et dirige la marche: tout le troupeau suit à la file, et nage en meuglant, et vomissant l'onde de leurs larges naseaux. Je trouvai à Bubaste un concours de sept cens mille personnes. On immola pendant la solemnité un prodigieux nombre de victimes. Pendant la nuit on alluma à chaque mât des bateaux, plusieurs lampes de verre, dont la lumière répétée, formoit sur les eaux des étoiles innombrables. Les tentes qui bordent le rivage sont pareillement éclairées. Cette illumination merveilleuse, d'une lieue d'étendue, produit, sur la verdure et sur les eaux, des effets admirables ». — « Je pardonne, dit Aristippe, une superstition qui amène des fêtes si agréables. C'est par le plaisir, et non par l'austérité et les rigueurs, que l'on doit rapprocher l'homme de la divinité ». — « C'est dans un temple magnifique de Bubaste, que les prêtres nourrissent, d'alimens sacrés, un chat superbe; lorsqu'il meurt, ils l'embaument, et le portent en pompe à son tombeau ». — « Ne nourrissent-ils pas aussi des crocodiles,

demanda Aristippe» ? — «Oui, dans la haute Egypte cet animal amphibie est révéré, et regardé comme sacré. Les prêtres en conservent un dans un lac particulier : il lui donnent de la chair, du fruit et du vin; j'en ai été le témoin. Mon hôte, personnage respectable, me conduisit une aprés-dinée à ce lac; il portoit de petits gâteaux, de la viande rôtie et un vase rempli de vin. Le crocodile reposoit sur le rivage. Les prêtres s'approchèrent, un d'eux lui ouvrit la gueule, un autre y introduisit les gâteaux, la chair et le vin. Aprés ce repas le monstre descendit tranquillement dans l'eau, et nagea vers l'autre rive — C'est le délire le plus étonnant de la raison humaine, lui dis-je alors, que ce culte rendu à cet animal informe. — Cette superstition est née de la peur. Les égyptiens regardant Typhon comme le mauvais principe, lui ont consacré le crocodile, l'hyppopotame et l'âne, à cause de sa couleur rousse. Les égyptiens haïssent cette couleur. On les nourrit dans des enceintes sacrées, et l'on croit adoucir par des sacrifices la méchanceté de ce mauvais génie. — Dans votre navigation à Bubaste ne redoutiez-vous pas la rencontre des crocodiles ? — Non, ils descendent rarement dans la basse Egypte, et jamais au-dessous de Memphis : ces animaux, quoique couverts

d'écailles presque impénétrables, fuient les lieux fréquentés. On les trouve depuis Thèbes jusqu'à Sienne. On les voit étendus sur des îles sablonneuses, ils dorment au soleil, mais leur sommeil est trés-leger; à l'approche des bateaux ils se précipitent dans l'eau. Cependant cet animal si réveré, a des ennemis redoutables dans les habitans de Tentyra : ils l'abhorrent, et lui font une guerre cruelle. Tout autre homme pâlit d'effroi à leur aspect, les tentarytes seuls les recherchent, et les tuent. Ils plongent, et nagent audacieusement au milieu du Nil, vont droit à cet animal formidable; et lorsqu'il ouvre sa gueule pour les engloutir, ils y enfoncent une planche de sapin, à laquelle tient une corde. Le crocodile en fermant les mâchoires, y attache tellement ses dents aigues, qu'il ne peut les retirer. Alors l'égyptien tenant d'une main la corde, regagne le rivage, où secondé, de plusieurs hommes, il amène le monstre, et lui donne la mort. Si le nageur manque d'adresse, il est dévoré sur-le-champ.

Je veux terminer ces détails religieux par une petite historiette arrivée dans ce pays là. Un égyptien aimoit éperdument la courtisanne Thonis; mais elle mit ses faveurs à un si haut prix, qu'il ne pût y atteindre. Cependant

toujours absorbé par cet amour, toujours occupé d'elle, une nuit un songe heureux le transporta dans ses bras, et cette jouissance imaginaire éteignit ses desirs. Thonis informée de la cause de sa tiédeur, le fit assigner, pour être payée du prix qu'elle exigeoit de ses faveurs. L'affaire fut plaidée devant le roi, qui ordonna que le jeune homme porteroit à l'audience la somme qu'elle demandoit, et qu'il la passeroit et repasseroit devant Thonis, disant que l'imagination étoit l'ombre de la vérité. « Aristippe dit, ce jugement n'est pas équitable ; car l'ombre de l'argent n'a point rempli les desirs de Thonis, au lieu que le songe a satisfait ceux de l'amant ».

La nuit s'avancoit, poursuivoit Lasthénie, et j'avois besoin de repos. Aristippe me pria instamment d'aller me jeter sur mon lit. Les philosophes ne se retirérent qu'à la pointe du jour. J'avois donné ordre qu'on m'avertît de leur départ. Je retournai aussi-tot auprés d'Aristippe, je le trouvai trés-accablé. Cependant il se fesoit lire les idylles de Théocrite : il discontinua sa lecture pour causer avec moi. Comme sa maladie n'étoit que le dépérissement d'une plante privée de sa séve, il mouroit en détail, et sans douleur, avec toute sa présence d'esprit. « Ma chére Lasthénie, me

disoit-il, je vous quitte, c'est mon plus grand regret; quant à la vie, je ne sais à quoi elle est bonne. Momus n'a pas tort de dire que les dieux étoient pleins de nectar lorsqu'ils firent les hommes, et qu'ils ne purent regarder leur ouvrage sans rire. N'allez pas faire l'enfant, me pleurer. Je vous dispense de venir sur ma tombe évoquer mes manes, l'arroser de libations, et sur-tout de gâter vos beaux cheveux, pour y déposer des boucles. Je ne vous demande d'autre épitaphe que celle que je viens de composer: « *Ci-gît qui vous attend* ». On annonça un de ses amis; je voulus le refuser. «Non, me dit-il, laissez entrer tout le monde. Je veus finir joyeusement et en bonne compagnie. Que l'on cause, que l'on s'entretienne sans bruit, mais avec gaîté, comme si je partois pour aller à Syracuse donner des leçons de bonne chère et de volupté à Denis le tyran ». Tout le jour sa chambre fut remplie de philosophes, de sophistes, de poëtes, d'artistes; je prévenois ceux qui entroient, de ne point affecter de tristesse, de lui parler comme à l'ordinaire. On s'entretint de nouvelles publiques, de pièces de théâtre; Aristippe écoutoit, mais se mêloit peu de la conversation. Cependant quelqu'un dit que Denis le tyran craignoit les dieux. A ces mots il parut se ranimer.

« Quelle erreur, dit-il, avec vivacité, je vous réponds que c'étoit un impie. Il enleva à Jupiter un manteau d'or massif, en disant: *Qu'il étoit bien lourd en été, et bien froid en hiver*, et lui en fit mettre un de laine, sous prétexte qu'il seroit bon pour toutes les saisons. Il prit à Esculape sa barbe d'or, alléguant qu'il n'étoit pas juste qne le fils eût de la barbe, l'orsqu'Apollon, son père, n'en avoit pas. Un autre fois il trouva des tables d'argent dans un temple avec cette inscription: *Aux dieux bons*. Profitons, dit-il, de leur bonté; et il s'en empara (49) ». Nous soupâmes dans sa chambre. Il demanda les musiciennes. Il nous dit: « Votre repas ressemble à ces banquets des égyptiens, où l'on présente un cadavre aux convives ». Ensuite, aprés quelque temps de silence, il s'écria: « Je songe à Nicomaque, ce sage qui vit la mort d'un œil si philosophique, et qui disoit que « craindre la mort, c'étoit feindre de savoir ce que tout le monde ignore ». Il fut très-injustement arrêté, et traduit devant les tribunaux. Sollicité par ses amis de se justifier pour sauver sa vie, il dit aux juges. « Si je vous prie, citoyens, de ne point me faire mourir, j'ai peur d'obtenir une grace à mon désavantage. Ceux qui craignent la mort la connoissent sans doute; quant

à moi j'ignore ce que c'est, ni ce qu'on fait en l'autre monde. Les choses que je sais être mauvaises, comme offenser son prochain, je les fuis; celles que je ne connois point, comme la mort, je ne les préviens pas, je m'en remets à vous; vous en ordonnerez à votre gré ». Je pense de même, continua Aristippe, j'abandonne à la messagère Iris le soin de mes jours, elle peut venir quand bon lui semblera couper le cheveu qui m'attache à la vie ». La conversation s'égaya. On plaisanta sur le vautour de Prométhée, sur le supplice d'Ixion, qui croyant violer Junon, engrossa une nuée. On parla des signes que les prêtres font paroitre sur le foie des victimes, pour en tirer des augures heureux ou malheureux. « Ils tracent, dit Anaximandre, des figures sur leur main, pressent ensuite le foie encore chaud et tendre, et y laissent cette empreinte ». Aristippe recommanda de ne pas oublier de lui mettre de l'argent sous la langue, pour payer le passage de la barque, et un gâteau de farine et de miel, pour appaiser Cerbère. C'est parmi ce mélange de propos gais et philosophiques que la nuit s'écoula. Au point du jour je m'apperçus qu'Aristippe déclinoit sensiblement, il étoit assoupi, il parloit rarement. Son médecin arriva, et dit, en lui tâtant le pouls: « Je crois que la fièvre s'en

va ». — « Dites plutôt que c'est le malade, répond Aristippe ; et il ajouta.

« Et le riche et le pauvre, et le foible et le fort,
Vont tous également des douleurs à la mort ».

Une heure aprés je lui demandai s'il n'avoit besoin de rien. — « Je voudrois me retourner, mais je me sens si foible que je rendrai l'ame si je remue ». Son Esculape l'assura qu'il avoit encore plus de force qu'il ne croyoit. — « Voulez-vous, répondit-il, en avoir le plaisir » ? En disant ces mots, il fit un effort pour se retourner, et il expira sur le champ.

Jugez, mon cher Antenor, de la tristesse profonde que me cause cette perte ! combien la privation d'un ami auquel je suis attachée depuis douze ans laisse de vide dans mon ame et dans ma vie ! Si vous étiez auprès de moi vous adouciriez mes peines ; mais la déstinée m'enlève tous mes appuis, toutes mes consolations, il ne me reste que la philosophie ; je vais me jeter dans ses bras, me retirer à la campagne, et partager mon loisir entre les Muses et les travaux champêtres. Portez-vous bien, soyez heureux ».

La mort d'Aristippe, et la douleur de ma chère Lasthenie, m'affectèrent vivement. Je lui répondis aussi-tôt, et lui offris d'aller

partager ses sollicitudes, les peines de sa vie, et embellir la mienne par le charme d'une societé délicieuse.

CHAPITRE XXX.

Danse de la gymnopédie. Massacre des ilotes. Cérémonie nocturne. Tour d'adresse et vengeance de Phanor. Leur départ de Sparte.

LE temps approchoit d'une fête à Sparte, où s'execute la danse de la gymnopédie, si renommée chez les lacédémoniens : nous l'attendions avec impatience. Le jour arrivé, Démonax nous conduisit dans une salle publique. A peine fûmes-nous placés que nous vîmes sortir d'une chambre une troupe considérable de jeunes garçons tout nus. Celui qui étoit à la tête portoit une couronne de branches de palmier. Au même instant une troupe égale d'hommes faits, nus aussi, sortit d'une chambre opposée. Le chef avoit pareillement une couronne de palmier. Aussi-tôt les deux bandes se mêlent ensemble, marchent, se rompent, se réunissent, sautant toujours en cadence;

cadence. Les mouvemens de leurs mains imitoient ceux de la lutte et du pancrace ; en dansant ils chantoient des poésies lyriques ou des *pœans*. Démonax nous apprit que cette danse mêlée de chants, fesoit partie d'une fête qui étoit consacrée à Apollon, quant à la poésie, et à Bacchus pour la danse. Cette fête bisarre amusa très-peu Phanor, qui prétendoit que la nudité des hommes, leur peau tannée et herissée de poils, ne pouvoient figurer que dans une forêt avec les bêtes fauves. Cette danse du moins n'avoit rien de lugubre et d'affligeant; mais le spectacle que nous donna quelque temps après cette nation superbe et féroce, inspiroit l'indignation et l'horreur.

Les éphores venoient d'entrer en charge; ils montèrent sur leur tribunal, et publièrent que tout spartiate pouvoit, sans aucun scrupule, tuer les ilotes qu'il attireroit dans une embuscade. Etonné de cette proscription, j'en demandai l'explication à notre hôte. — « C'est l'usage, dit-il : tous les nouveaux éphores sont obligés de faire cette proclamation. Vous savez que les ilotes qui cultivent nos champs sont nos esclaves (*a*); leur nombre pourroit les

---

(*a*) Les spartiates donnent le nom d'ilotes ou d'hélotes, non-seulement aux habitans de la ville d'Hélos ;

rendre redoutables : aussi il leur est défendu d'avoir des armes ; et pour arrêter leur trop grande population, nous les fesons massacrer secrettement. Souvent nos jeunes gens, armés de pied-en-cap, vont à la chasse de ces malheureux, leur tendent des embûches, se cachent dans des lieux couverts, les épient comme des bêtes fauves, les surprennent, et les égorgent. Dans peu vous serez témoin d'un terrible évenement. La république s'étant apperçue qu'ils devenoient trop nombreux, s'occupe des moyens de les reduire ». En effet, huit jours après cette conversation, les éphores firent afficher qu'ils accorderoient la liberté à deux mille ilotes, leur enjoignant de se rendre auprès du temple des dieux Pénates : ils accoururent en foule. On en choisit deux mille des plus robustes et des mieux faits : ils furent couronnés de festons comme les affranchis. La joie éclatoit sur leur visage ; on les mena dans les temples des dieux, comme pour les remercier des bons services que ces ilotes avoient rendu à la chose publique. Ils attendoient avec impatience la cérémonie de l'affranchissement, lorsque, tout-à-coup, à un signal donné,

---

qu'ils détruisirent, mais à tous les prisonniers de guerre qu'ils font esclaves.

une troupe nombreuse de spartiates, armée de poignards, fondit sur eux, et les extermina impitoyablement. Les cris de ces malheureux portoient au loin l'épouvante et l'horreur. Phanor et moi nous nous enfuîmes tout palpitans. « Les monstres, s'ecrioit Phanor ! quitons cette terre abominable, où les lois, l'orgueil, les préjugés dénaturent l'instinct de l'homme, et l'assimilent aux tigres et aux panthères » ! — « Je savois, lui dis-je, que l'intérêt, et les passions rendent l'homme injuste et féroce; mais la barbarie de cette petite nation, soi-disant civilisée, étonnera la race future ; et s'il existe un jour des philosophes qui préconisent sa législation et ses mœurs, ce ne peut être que par morosité, et le plaisir malin de décrier le gouvernement de leur patrie, et d'humilier leurs concitoyens ». — Partons, quittons ce repaire habité par des tigres. — Et la jeune Aspasie, cette Vénus aux belles formes ? — Il est vrai, elle obtient grace pour son pays ; je la regrette beaucoup. — Différons notre départ jusqu'après la fête du jeune Hyacinthe, à laquelle nous avons promis d'assister ». Nous nous rendîmes à la place publique, où nous vîmes la plupart des assassins qui se promenoient le visage calme et serein. « Ainsi, dis-je en moi-même, les préjugés étouffent les re-

mords, ou les remords naissent des préjugés ».

Le soir de cette horrible boucherie, Démonax, après le souper, nous invita d'aller dans la campagne à deux stades de la ville, pour assister à une cérémonie nocturne qui n'a lieu que tous les neuf ans. Je lui demandai si l'on y versoit encore du sang humain. Il m'assura que non. Nous trouvâmes, dans une grande enceinte découverte, les cinq éphores assis au centre, dans un profond silence, les yeux fixés sur le ciel, entourés d'un nombre considérable de spectateurs dans la même attitude. Je ne comprenois rien à cette scène muette, et je n'osois parler. Phanor, qui s'impatientoit, me dit tout bas: « Que font ces badauds le nez en l'air, cherchent-ils leur bon sens dans les astres » ? Deux longues heures s'écoulèrent dans cette bisarre position. Enfin, un grand murmure s'éleva tout-à-coup. Démonax nous dit : « Regardez, voilà une étoile qui traverse le ciel » ! — « Grande merveille, lui répondit Phanor; si c'étoit un taureau le prodige seroit plus étonnant ». Nous vîmes alors passer les éphores, qui se retiroient l'air taciturne, les yeux baissés : nous suivîmes avec la foule. Arrivés chez Démonax, il s'écria : « J'en suis fâché pour nos deux rois; ils sont sages et honnêtes » ! — Quel malheur les menace ?

resolvez moi cette énigme. — Tous les neuf ans les éphores choisissent une nuit où le ciel est pur et serein, sans aucune clarté de lune. Là, dans un profond silence, les yeux attachés au ciel, ils regardent si quelque étoile ne le traverse pas. Si ce phénomène arrive, malheur à nos rois, c'est une preuve qu'ils ont offensé les dieux (50). — Cette preuve lui dit Phanor, n'est pas aussi claire que le jour. Et que fera-t-on à vos rois ? — On les mettra en justice, et ils seront suspendus de leurs fonctions, jusqu'à ce qu'un oracle de Delphes ou d'Olympie les absolve et les rétablisse ».

Nous comptions attendre la décision de l'oracle, et apprendre le sort des deux rois, mais le destin, ou le *fatum*, précipita notre départ. Démonax nous apprit que dans trois jours on alloit marier douze jeunes filles âgées de vingt ans, avec des hommes âgés de trente; c'étoit l'âge prescrit par la loi, pour l'un et l'autre sexe. Il ajouta que la belle Aspasie, qui venoit de compléter son quatrième lustre, étoit une des fiancées. — « Quel est l'heureux mortel qui la possédera, lui demanda Phanor ? — On ne peut le savoir encore : je voudrois bien que ce fût mon grand neveu; ils sont faits l'un pour l'autre, et je soupçonne qu'un penchant mutuel les unit déjà secrettement. — Mais, lui dis-je,

est-ce que l'on va tirer ces belles au sort ? — A-peu-près : on doit les enfermer dans une chambre obscure, on y conduira les douze jeunes gens ; ils choisiront au hasard et dans les ténèbres, et la première qui tombera entre leurs mains deviendra leur femme. » Ce mode de mariage nous parut bisarre : peut-être sont-ils mieux assortis que ceux que forment l'intérêt.

Nous vîmes passer les fiancées, conduites par des matrones ; elles marchoient sans chapeau sur la tête, couronnées de fleurs, couvertes d'un voile léger et transparent, en silence et les yeux baissés. Les jeunes gens défilèrent ensuite. Démonax embrassa son neveu et lui souhaita bonne chance ; il l'eut très-heureuse : le hasard lui donna la belle Aspasie. Je ne doute pas que leur connivence n'ait dirigé le hasard.

Dés que les choix eurent été faits, on célébra leur hymen ; et les nouveaux époux revinrent tranquillement se promener à la place publique, ce qui nous surprit beaucoup. « Votre grand neveu, dit Phanor à Démonax, me paroît bien apathique ? Si j'étois à sa place je ne resterois pas ici les bras croisés ». Démonax lui répondit que les nouveaux mariés étoient obligés d'affecter cet air d'indifférence, et de

se montrer en public aux mêmes heures qu'auparavant. — « Pourquoi ? Rougit-on à Sparte du mariage, tandis qu'on fait gloire de voler adroitement » ? — Non ; mais Licurgue, pour rendre ses faveurs plus piquantes et ses félicités plus durables, a voulu qu'il empruntât l'air mystérieux de l'amour. Un époux, pendant les premières années de son mariage, ne peut voir sa femme qu'à la dérobée ; il doit, comme un amant, se couvrir de l'ombre du secret. Mais, dès qu'il sera nuit, vous verrez mon neveu s'éclipser tout doucement, aller chercher sa chère Aspasie, et la conduire dans la maison où l'hymen doit le couronner ». En effet, dès que les ténèbres commencèrent il s'évada. Les rues de Sparte ne sont point éclairées, il est même défendu de porter de la lumière : « C'est, disent-ils, pour nous accoutumer à marcher dans l'obscurité ». Nous le suivîmes tous les trois. Dès qu'il fût vis-à-vis de la porte de sa future, il monta, descendit avec elle, la prit sous le bras, et ils marchèrent d'un pas rapide comme s'ils craignoient d'être poursuivis. Nous ne les perdîmes pas de vue : ils s'arrêtèrent devant une maison, où les attendoit une vieille matrone. Le nouvel époux lui remit sa femme, et se retira. — « Il va souper comme de coutume, nous dit Dé-

monax, et ne reviendra ensuite que pour très-peu de temps; car il faut qu'il passe la nuit dans la chambre de ses camarades. Pendant son absence la matrone va raser la tête d'Aspasie, la revêtir d'un habit d'homme, et puis elle la laissera sur une paillasse, sans lumière, où elle attendra son époux : ce n'est que dans l'obscurité que la victime se livre au sacrificateur. Mon neveu, en arrivant, la cherchera, l'emportera sur un lit placé tout auprès, lui détachera sa ceinture, et le mystère s'accomplira sans nous ; ainsi nous pouvons nous retirer ». En revenant nous perdîmes Phanor, qui ne rentra au logis que long-temps après ». Il dit qu'il s'étoit égaré, et s'étoit trouvé au plataniste, où il avoit respiré le frais. Nous nous couchâmes fort tranquillement.

Le jour naissoit à peine, quand Démonax entra dans notre chambre, d'un air effaré, le visage en feu, les yeux hors de la tête, en nous annonçant une grande désolation dans la ville, un événement épouvantable. Je lui demandai si Junon ou Diane avoient suscité contre Sparte le sanglier de Calydon, ou le sphynx de Thèbes. — « Ce n'est ni Diane, ni Junon, c'est Tisisphone, Alecto, Mégère, qui ont vômi le monstre qui nous déshonore ». En parlant ainsi, il se promenoit à grands

pas, frappoit des pieds, menaçoit de la main. Aprés quelques minutes de cette pantomime tragique, je le priai de nous faire le récit de la fatale catastrophe qui alarmoit la république. — « Un traître, un scélérat, s'écria-t-il, a eu l'audace de prévenir mon neveu auprès d'Aspasie ; le monstre lui a ravi les premiers dons de l'hymen ». Je faillis à lui dire, voilà bien du fracas pour un pucelage perdu. — Mon neveu est furieux, ainsi que nos rois, les éphores et toute la ville, qui font les perquisitions les plus rigoureuses pour découvrir l'auteur d'un pareil forfait. Malheur à lui si on le trouve ! Le viol est puni de mort par la loi ». Aprés cette narration, Démonax nous quitta brusquement, pour aller consoler son neveu et l'aider dans ses recherches. Dés qu'il fût sorti, Phanor me dit : — « Mon ami, il faut partir ; il n'y a pas une minute à perdre ! — Pourquoi ? Quel motif si pressant ?..... — Partons sans délai, je vous conterai tout en chemin. — Mais enfin, un mot, un seul mot. Je ne veux pas m'enfuir de cette ville comme si j'emportois la toison d'or, ou le *palladium* de Troye. — Eh bien, je suis vengé des perdrix et du levraut volés : c'est moi qui ai ravi les prémices de la belle Aspasie. — Vous ? Par Castor et Pollux, fesons notre paquet, et dé-

logeons au plus vîte ». Sitôt dit, sitôt fait. Nous nous mettons en route, à pied, chargés de notre bagage, cheminant à grands pas ; jamais nous n'avions été si lestes. Nous ne parlions point, nous tournions souvent la tête pour voir si nous n'étions pas poursuivis. Tout-à-coup nous entendons galopper des chevaux derrière nous ; la terreur nous saisit, notre sang se fige. Phanor, pâle et tremblant, s'écrie : « Nous sommes perdus » ! Je conservai ma présence d'esprit. Nous étions sur les bords de l'Eurotas, qui étoient couverts de roseaux ; nous nous cachons sous leur feuillage ; nous avions de l'eau jusqu'au-dessus de la ceinture ; la situation étoit pénible : nous tremblions de tous nos membres, soit de froid, soit de frayeur. Les chevaux arrivent, passent, et nous respirons. Nous sortons de l'eau, glacés et trempés comme des dieux marins. Nous nous enveloppons de nos manteaux, et nous poursuivons notre route. La vélocité de la marche nous rendit un peu de chaleur ; mais la lassitude épuisoit nos forces. Phanor, moins robuste que moi, commençoit à se rallentir. Enfin, après huit heures de route, nous trouvâmes des chevaux, qui nous menèrent à Belmina, place située entre les confins de la Laconie et de l'Arcadie.

Dès que nous fûmes hors de danger, et retirés dans l'auberge, Phanor me dit d'un air rassuré : — « Avouez que ce tour en vaut bien un autre, et que je suis bien vengé de ce grand escogriffe de neveu, qui m'avoit escamoté mon gibier. Assurément, les prémices de sa femme valent bien deux perdrix et un levraut. — C'est une perfidie ! un tour impardonnable ! — Boh ! c'est un coup de maître ! Par Cerbère, les spartiates se permettent de voler, de faire des dupes, d'assassiner des hommes, et je n'aurois pas le droit de ravir la virginité d'une fille ! Cette nation orgueilleuse et farouche, mérite la haine de toutes les autres : je n'ai qu'un seul regret, c'est de n'être pas le témoin de la colère et des imprécations de ce pauvre mari. Au surplus, je lui ai rendu service ; j'ai enlevé à ce charmant arbuste toutes ses épines ; il n'y trouvera plus que des roses. — Mais comment avez-vous pu réussir dans un projet dont l'audace m'étonne ? — Vous vous rappelez que Jupiter, sur les bords de l'Eurotas, se métamorphosa en cigne pour triompher de la belle Léda ; moi, qui n'ai pas l'honneur d'être dieu, je n'ai emprunté que la figure d'un oiseau de nuit. J'avois depuis long-temps le cœur ulcéré contre ce grand neveu ; de plus je brûlois pour les charmes d'Aspasie.

Il vous souvient que, conduits par Démonax, nous suivîmes les deux époux ; que le neveu se retira, et Démonax nous conta tout ce qui alloit s'exécuter dans son absence. J'écoutois ce récit attentivement ; l'idée de la vengeance se présenta à mon esprit, et l'amour enflamma mon audace. Vous vous retirâtes, je feignis de vous suivre ; mais je revins m'adosser contre la porte d'une maison voisine ; là, tapi dans l'ombre et dans un profond silence, j'attendis la sortie de la matrone. Elle descendit enfin, car mon impatience changeoit les minutes en heures, et laissa la porte entr'ouverte. Dès qu'elle fût éloignée, je montai ; et comme les maisons de Sparte ont à-peu-près la même distribution, je trouvai aisément la chambre où la victime agitée attendoit le sacrificateur. J'y entrai à tâtons, appuyant légérement mon pied discret : j'entendis alors une voix foible et timide qui me dit : « Est-ce vous Lisander » ? — Oui, répondis-je, d'une voix contrefaite, en allant droit au lieu d'où le son étoit parti. Je trouve cette beauté tout étendue ; je détache sa ceinture ; la paillasse fut le lit nuptial et le trône des amours. O Vénus ! ô volupté ! que d'appas digne du pinceau de Zeuxis ! Ma femme, car elle l'étoit dans ce moment, d'abord craintive, irrésolue, opposoit à mes em-

brassemens des refus, une molle résistance; par degrés le feu s'allume, circule dans ses veines, embrâse son sang et son cœur. Elle me pressoit fortement dans ses bras, m'appeloit son cher Lisander, son tendre époux; enfin, le plaisir l'animant de plus en plus, je vis par ses transports que les femmes de Sparte sont aussi aptes aux exercices de Vénus qu'à ceux du gymnase.

Cependant, au sein de mon ivresse, je n'oubliois pas que j'avois, comme Phlégias aux enfers, un rocher suspendu sur ma tête. Je m'arrachai de ma couche voluptueuse, en accablant ma tendre moitié de mes baisers. — «Cher époux, me disoit-elle, du ton le plus doux, tu me quittes déja? — Hélas! il le faut! la loi, mon devoir me commandent ce sacrifice». Ce que je lui répondis, en fermant sa bouche d'un dernier baiser. Je m'évadai soudain; et me voici à Belmina, bien vengé du seigneur Lisander, et quitte envers la république du bon accueil qu'elle m'a fait, puisque je lui laisse un petit citoyen de ma façon, qui sera un jour la gloire et le soutien de sa patrie».

CHAPITRE XXXI.

Voyage à Argos. Détails sur Mycènes. Entretien avec Chrysippe le stoïcien. Séjour à Délos. Histoire de Latone. Ils passent devant Chio et Samos.

APRÈS nous être reposés deux jours à Belmina, nous partîmes pour Argos (*a*). Nous visitâmes sur notre route les ruines de Mycènes, détruite par les argiens. On y montre encore la fontaine de Persée, et des souterreins, où l'on prétend qu'Atrée et ses enfans cachoient leurs trésors. Près de là sont les tombeaux d'Atrée, d'Agamemnon et d'Electre. Clytemnestre et Egisthe ont leur sépulture hors des murs. A quinze stades de Mycènes, un temple de Junon mérite d'être visité : il est bâti au pied du mont Eubée; l'Asterion coule au bas; ensuite se précipitant dans un gouffre, il ne reparoît plus. Sur ses rives croît une herbe, qu'on appelle l'*astérion*, dont on pare les autels de la déesse, et dont on lui

(*a*) Aujourd'hui Planizza.

forme des couronnes ; l'édifice est soutenu par des colonnes, où l'on a représenté divers traits de la fable et de l'histoire ; devant la porte du temple il y a plusieurs statues de héros et de femmes prêtresses de Junon ; on y remarque sur-tout celle d'Oreste. Dans le vestibule on voit les Graces, le lit de Junon, et le bouclier que Ménélas arracha à Euphorbe devant Troye. Au milieu du temple s'élève la statue de Junon, d'une grandeur extraordinaire, toute d'or et d'ivoire, ouvrage de Polyclète : la déesse a sur la tête une couronne, au-dessus de laquelle sont les Heures et les Graces ; elle tient d'une main un sceptre, de l'autre une grenade. On a placé un coucou au haut du sceptre, parce que Jupiter, dit-on, étant amoureux de la jeune déesse, emprunta la figure de cet oiseau, pour qu'elle courût après lui, et s'en amusât. Auprès de Junon est la statue de la jeune Hébé, aussi d'or et d'ivoire. On admire encore dans ce temple un autel d'argent, sur lequel on a gravé en bas-relief les noces d'Hercule et d'Hébé.

Notre curiosité satisfaite, nous nous rendîmes à Argos. Nous apprîmes, en arrivant, que Chrysippe, philosophe du portique, étoit dans cette ville, mais cruellement tourmenté de la goutte. Nous fûmes curieux d'apprendre

comment un stoïcien supportoit la douleur. Nous allâmes le voir ; il étoit étendu sur un méchant lit, auprès d'une table, sur laquelle étoit un gros cahier, ouvrage commencé, et un vase d'eau. Après l'avoir salué, je lui témoignai la part que je prenois à sa situation. « Je suis, m'a-t-il répondu, dans le poste où la providence m'a placé ; si je me plaignois, je l'offenserois. Dans quelque état que l'homme de bien se trouve, il est toujours heureux ». Tandis qu'il parloit ainsi, on voyoit sur son visage l'expression de la douleur, mais il affectoit de la braver. Nous gardâmes le silence, pendant quelques momens, pour laisser appaiser ce violent paroxisme. « Non, douleur, s'écria-t-il tout-à-coup, je ne dirai jamais que tu es un mal ! Oui, je suis heureux au milieu des souffrances ». — Vous nous avouerez pourtant, lui dis-je, que la douleur n'est pas un bien ? — « Non, c'est la vertu seule ; avec elle, la félicité nous suit au fond des cachots, au sein des tourmens, sous les haillons de la misère ». — En ce cas, répondit Phanor, vous devez être le plus heureux des hommes. — Au reste, on ne peut éviter sa destinée ; la fatalité gouverne ce monde ». — Ainsi, Pâris étoit forcé d'enlever Hélène ; Egisthe d'assassiner Agamemnon ; et d'après ce systême, il

il n'existe ni vertu, ni liberté sur la terre. — « Pardonnez-moi, l'homme est libre. — Et comment accordez-vous cette liberté avec le fatalisme ? — Comme nous pouvons. Comprenez-vous ce que c'est que le soleil ? — Non. — Cependant vous croyez à son existence. Eh bien, les stoïciens de même croyent à une destinée inévitable et à la liberté, sans comprendre comment ils peuvent coïncider ensemble ». Je lui demandai s'il étoit vrai qu'il approuvât les mariages dits incestueux. — « Sans doute. Et pourquoi un père n'épouseroit-il pas sa fille ? une mère son fils ? Ce n'est pas la nature qui s'y oppose, puisqu'elle leur inspire un attachement réciproque, mais le préjugé et l'opinion. On a aussi crié fort haut contre moi, parce que j'ai dit qu'il valoit mieux manger les cadavres humains que de les enterrer. Mais le bœuf, le mouton, le gibier sont des cadavres, et cependant vous les dévorez : en quoi diffèrent-ils » ? Tout-à-coup il s'interrompit, en s'écriant : « Ah ! maudite goutte, je suis heureux malgré toi ! — Vous n'êtes pas de l'avis d'Epicure, qui prétend que c'est le plaisir qui rend heureux ? — Non, le plaisir vient de l'ame ; c'est le témoignage d'une bonne conscience, qui fait le bonheur et la récompense d'un véritable

stoïcien : il fuit les louanges, les honneurs, se plaît dans l'obscurité, aime également tout le monde, ses ennemis même ; les passions, les affections n'ont aucun empire sur lui. Je perdis, l'année dernière, un frére qui m'étoit fort attaché : il mourut dans la nuit ; le matin j'étois au théâtre de Bacchus. Mais, permettez que j'abrège cet entretien : je veux achever un traité de dialectique qui presse ». Après que nous eûmes quitté ce bisarre disciple de Zénon, Phanor me demanda ce que j'en pensois. — « Je suis de l'avis de ce sophiste, qui compare les stoïciens à des enfans qui tâchent de sauter au-delà de leur ombre ».

Ce que nous vîmes de plus intéressant dans Argos, est une statue, adossée à l'entrée du temple de Vénus, contre une colonne, qui représente Télésille, femme célèbre par ses talens et son courage ; elle a dans ses mains un casque qu'elle paroît vouloit mettre sur sa tête, et un volume de poésies à ses pieds. Voici le trait de valeur qu'on nous raconta de cette héroïne :

Les argiens ayant été complettement battus par les spartiates, Cléomène, leur chef, vint aussi-tôt investir Argos, privée de ses guerriers. Télésille résolut de défendre la ville ; elle en fit sortir les esclaves et les bouches

inutiles, distribua des armes à toutes les femmes, se mit à leur tête. Ces femmes, animées par un tel exemple, soutinrent un assaut avec tant de valeur, que les lacédémoniens, réfléchissant que leur victoire seroit odieuse, ou que leur défaite les couvriroit d'une honte éternelle, firent cesser le combat et levèrent le siége. Au milieu de la place on trouve un grand édifice de marbre blanc, trophée érigé en l'honneur de Pyrrhus, au même lieu où fut son bûcher ; mais ses cendres reposent dans le temple de Cérès, près de l'endroit où il fut tué. Nous montâmes à la citadelle, pour voir le temple d'Apollon : sa statue est de bronze et debout. On y rend des oracles ; la prêtresse qui y préside doit être vierge. Elle sacrifie, tous les mois, une brebis, pendant la nuit, boit du sang de la victime, et aussi-tôt elle est saisie de l'esprit prophétique. Nous séjournâmes très-peu de temps à Argos. Nous descendîmes l'Inachus jusqu'à Nauplie : cette ville est peu de chose, mais son port est très-commode (*a*). Nous entrâmes dans un temple de Cérès au moment du sacrifice. Comme cette déesse préside à toute l'économie champêtre,

---

(*a*) Aujourd'hui Napoli di Romania.

on lui offroit des fruits, du miel, de la laine, des serpens, une truie pleine, et sur-tout du pavot, à cause de la fécondité de sa graine, mais point de vin. Elle étoit représentée sur un char tiré par deux dragons ailés, tenant des pavots d'une main, une torche ardente de l'autre, et ayant sur sa tête une couronne d'épis de blé. Nous vîmes la fontaine appelée Canathos, où l'on dit que Junon recouvre tous les ans sa virginité en s'y baignant. Phanor promit de révéler la vertu de cette eau miraculeuse à toutes les filles de sa connoissance. Un habitant nous montra, auprès de cette fontaine, un âne gravé sur une pierre. « Nous lui devons, nous dit-il, la fécondité de nos vignes : il en avoit brouté un cep, et l'on remarqua que l'année suivante ce cep rapporta beaucoup plus. Depuis, on taille la vigne tous les ans; ce que nous ne fesions pas auparavant ».

Nous nous embarquâmes le lendemain pour Delos (*a*). Cette île, peu fertile, n'a de célébrité que par la naissance de Diane et d'Apollon. Les habitans nous assurèrent que

(*a*) Delos se nomme aujourd'hui Sdili. Cette île, une des cyclades, est fort petite et inhabitée. On y voit encore des ruines du temple d'Apollon.

dans un tremblement de terre elle s'étoit tout-à-coup élevée du sein de la mer.

Nous y trouvâmes un grand concours de monde : on venoit de célébrer la fête de Diane et d'Apollon. Toutes les îles ou nations voisines sont obligées d'envoyer à cette fête des hommes et des jeunes filles, pour assister aux solemnités et aux sacrifices, qui se terminent par des chants et des danses. Phanor se mêla dans les danses qui duroient encore, et il prétendoit que cet aride rocher seroit l'élisée de la terre, si ses jeunes beautés l'habitoient toujours.

Nous étions dans le temple d'Apollon, lorsque nous vîmes entrer une jeune fille, couverte d'un voile pour tout ornement, au milieu de deux prêtres, et suivie de quelques femmes. Lorsqu'elle fût auprès de l'autel, un des prêtres lui ôta son voile, et l'autre prit des ciseaux, et lui coupa ses cheveux, qu'elle avoit très-beaux. « Quel dommage, disoit Phanor, de dépouiller le printemps de sa parure » ! Nous demandâmes l'explication de cette cérémonie. On nous apprit que cette jeune personne alloit se marier, et que le jour de l'hyménée elle étoit obligée, par les lois du pays, de consacrer sa chevelure à Diane et à Apollon.

Nous apperçûmes dans une chapelle du

temple un grand et superbe tableau : nous le considérions attentivement lorsqu'un prêtre nous aborda, et nous le priâmes de nous en dire le sujet. « C'est une aventure arrivée en Lycie à Latone, mère de Diane et d'Apollon. Voyez, cette déesse est défaite, souffrante ; elle porte dans ses bras ces dieux, jeunes enfans ; elle est devant un lac rempli de grenouilles. Voici son histoire.

Latone fuyoit la colère de Junon. Le soleil à son zénith brûloit la terre : elle arriva auprès de ce lac, épuisée de fatigue, accablée de soif, sans une goutte de lait dans son sein, doux aliment de ses enfans. Des hommes agrestes y coupoient des saules et des scions d'osiers pour les tresser en corbeilles. Latone s'approche d'eux, et fléchissant un genou, elle les supplie de lui laisser puiser de l'eau pour appaiser la soif qui la consumoit. Ces hommes barbares et grossiers la repoussent avec dureté des bords du lac. La déesse leur dit, d'une voix touchante : « Comment osez-vous me refuser un peu d'eau qui, comme l'air et le soleil, appartient à tous les hommes ? cependant je vous en demande comme une grace. Je ne veux point me baigner, me plonger dans votre lac ; je ne veux qu'étancher une soif trop ardente ; je vous devrai la vie. Ma voix s'éteint, le feu

dessèche ma poitrine, à peine puis-je vous parler: du moins ayez pitié de mes malheureux enfans, qui vous tendent les bras»! Et en effet ces petits êtres tendoient leurs bras innocens. Quel cœur de fer n'eût été touché de la douceur de ces paroles! Mais ils restèrent inflexibles. Que dis-je! ces monstres insultent la déesse, menacent de la punir, si elle ne s'eloigne: bien plus encore, avec des bâtons, et leurs pieds et leurs mains, ils troublent la pureté de l'eau: la fange monte sur la surface. La colère suspendit la soif de la déesse; elle éleva ses mains au ciel: «Malheureux, s'écria-t-elle, vivez éternellement dans ce marais bourbeux»! Elle dit, et soudain la métamorphose s'opère: tous ces paysans sont changés en grenouilles. Vous les voyez dans ce tableau, sous cette forme hideuse, se plonger dans le lac, où ils semblent encore, par leur voix rauque, vouloir insulter la déesse».

On vint nous avertir dans ce moment que le vent étoit favorable, et qu'on alloit partir. Nous remerciâmes le prêtre de son récit, et quittâmes sans regret l'île de Delos, quoiqu'elle eût été le berceau de deux grandes divinités.

Nous fîmes voile pour Ephèse: nous passâmes devant Chio, île très-peuplée, et fameuse par son excellent vin et ses beaux marbres.

Les habitans descendent de Neptune. Leur île étoit déserte lorsque ce dieu y devint amoureux d'une nymphe qui lui donna un fils.

Le jour de l'accouchement il tomba tant de neige qu'on la nomma *Chio* (*a*). Neptune eut encore deux fils d'une autre nymphe. Ce furent les premiers habitans de cette île.

Nous saluâmes de loin Samos, île chérie de Junon. Un samien, qui étoit sur le vaisseau, nous dit que cette déesse étoit née dans cette île, sur les bords du fleuve Imbrasus, et sous un saule qui existe encore, renfermé dans une enceinte sacrée. Son temple, qui est superbe, est auprès du rivage, à vingt stades de la ville. Enfin les vents et Neptune nous portèrent en peu de jours à Ephèse.

(*a*) *Chio* en grec signifie neige.

CHAPITRE XXXII.

Arrivée à Ephèse. Description du temple de Diane. Traits divers d'Héraclite.

Nous avions le plus vif desir de visiter le temple de Diane, l'une des merveilles du monde. Je ne l'avois vu que dans ma première jeunesse ; j'étois alors privé du goût et des lumières nécessaires pour discerner, et sentir les finesses et les beautés de l'art. Nous n'entrâmes dans le port qu'au soleil couchant. Ephèse est située entre le Caystre et le Méandre : c'est une des douze grandes villes de l'Ionie. Le lendemain nous fûmes debout avec le jour ; mais Phanor retarda notre sortie par la longueur de sa toilette. Il se fesoit friser à la mode ; on partageoit ses cheveux sur sa tête ; on les dressoit en pointe, comme des cornes. Il arrangeoit ses cigales d'or autour de sa belle chevelure. Quel est le prix du temps et de l'occasion ! Nous étions recommandés au savant Hermodose, philosophe renommé : nous nous rendons enfin chez lui. Nous trouvons sa famille éplorée, qui nous apprend qu'un arrêt l'avoit banni d'Ephèse sa patrie, et qu'il venoit de partir.

Nous demandâmes quel étoit son crime. — « Son mérite ». Les éphésiens ne veulent souffrir dans leur ville aucun citoyen qui s'élève au-dessus des autres. Cependant ce peuple, par une inconséquence bisarre, a publié une loi qui oblige chaque particulier à se rappeler la mémoire de quelque philosophe recommandable par sa sagesse.

Pour nous consoler de l'absence d'Hermodose, nous allâmes visiter le temple de Diane: c'étoit le seul de l'Asie mineure que Xerxès eût respecté dans son passage. Il est bâti entre la ville et le port. Sa longueur est de soixante-onze toises sur plus de trente-six de largeur. Nous y avons compté cent vingt-sept colonnes de marbre, hautes de soixante pieds, données par autant de rois. Toute l'Asie a contribué à sa construction; il est d'ordre ionique. La statue de la déesse est d'un marbre si éblouissant, qu'un huissier, préposé pour cela, vint nous avertir de ne pas la regarder fixement. Nous passâmes une partie de la journée dans ce superbe édifice. Le lendemain nous demandâmes à Zéthus, notre hôte, si nous pourrions voir son compatriote, le célèbre Héraclite. « Il est, dit-il, d'un abord très-difficile: nous l'appelons le *philosophe ténébreux* et *pleureur*. En effet, il pleure continuellement sur nous et nos

sottises. Il a pris une si grande aversion pour les hommes, qu'il s'est retiré sur le mont Pion, pour y vivre d'herbes, avec les bêtes sauvages, société digne de lui ». Ce récit piqua encore plus notre curiosité, et nous priâmes Zéthus de nous conduire sur cette montagne. Parvenus sur un plateau, il nous montra son habitation. C'étoit une grotte qui s'enfonçoit sous un vaste rocher, fermée d'une mauvaise porte de bois alors ouverte. Nous entrâmes; mais Héraclite n'y étoit pas. Nous visitâmes ces meubles, qui consistoient dans une vieille table, un plat ébrêché, contenant des racines, un vase d'argile plein d'eau, et deux planches couvertes de peaux de moutons, qui lui servoient de lit. Sortis de ce repaire, nous cherchâmes des yeux son triste possesseur: nous l'apperçûmes enfin, assis sur une pierre, l'air sombre, mélancolique et les larmes aux yeux. Dès qu'il nous apperçût, il se leva et s'enfuit. Zéthus engagea Phanor à le suivre, et à lui demander ce que *c'étoit que l'homme?* A cette question, il s'arrêta, et se tournant vers nous, il nous cria: « Son savoir n'est qu'ignorance; sa grandeur, bassesse; sa force, infirmité; et ce qu'il apelle plaisir, n'est que douleur ». A ces mots il s'éloigna d'un pas rapide. Deux jours après, le bruit se répandit

dans la ville qu'il y étoit descendu pour consulter un disciple d'Esculape, car son genre de vie lui avoit causé une hydropisie. Nous courûmes pour le voir ; il entroit chez un médecin, auquel il dit : « Peux-tu rendre serein un jour pluvieux » ? Nous apprîmes, après notre départ, qu'il s'étoit enfermé dans du fumier, croyant trouver dans cette chaleur empruntée un remède à ses maux ; mais la maladie empirant tous les jours, il s'est laissé mourir à l'âge de soixante ans : trop longue existence pour un homme aussi original, qui, avec plus de philosophie, auroit ri de la folie humaine, loin de s'en affliger (*a*). Nous vîmes le célèbre Parrhasius de cette ville, dont le plus bel ouvrage est le tableau allégorique du peuple d'Athènes, où il a exprimé tout à-la-fois ses vices et ses vertus. Ce peintre avoit une couronne sur la tête, une canne fort riche à la main ; les attaches de ses souliers étoient d'or, sa robe de pourpre, ses brodequins superbes : il nous dit qu'il étoit le roi de la peinture. Nous le quittâmes bientôt, fatigués d'un orgueil qui déparoit ses rares talens.

Nous partîmes d'Ephèse à la première occasion, et nous embarquâmes pour Milet.

(*a*) Mirandum est unde ille oculis suffecerit humor.
JUVEN.

CHAPITRE XXXIII.

Description de Milet. Amours de Phanor. Dangers qu'il y court. Leur départ. Aventure de Philiste.

CETTE ville s'élève auprès des embouchures du Méandre ; on l'appelle la fille du ciel et de la terre : les bords rians et sinueux du fleuve, les mœurs voluptueuses des habitans, la rendent digne de la curiosité et de l'attention des étrangers : sa réputation n'est point exagérée. Les milésiens sont aimables ; ils l'emportent peut-être sur les athéniens par leur politesse, leur aménité et les agrémens de l'esprit. On leur reproche, avec raison, cette facilité de mœurs qui prend quelquefois l'air de la licence. Tout enchante les sens dans ce séjour fortuné : la pureté de l'air, la beauté des femmes, l'élégance de leur parure, les fêtes continuelles qui s'y donnent ; enfin leur musique, leurs danses, leurs jeux, tout inspire la volupté. Phanor s'y rappeloit avec plaisir que c'étoit la patrie de Théophanie.

A notre arrivée on alloit célébrer la fête de

Cybelle : nous vîmes promener sur un char sa statue. La procession se fesoit au son des cymbales ; les prêtres de la bonne déesse se défiguroient par des contorsions bisarres ; ils affectoient des attitudes lascives, jetoient des hurlemens, se déchiquetoient le corps pour s'attirer des aumônes ; ils fesoient la quête au nom de la mère des dieux, et portoient sur la poitrine de petites figures. Cette cérémonie nous parut plus amusante que la fête de Diane à Sparte, où l'on fait ruisseler le sang des petits garçons. Nous visitâmes le temple d'Apollon, un des plus fameux de la Grèce.

On nous montra l'obscure et chétive maison où étoit née la célèbre Aspasie. Quel sujet de réflexions ! « C'est, me disai-je, sous cet humble toit qu'a reçu le jour celle qui devoit épouser Périclès, gouverner Athènes, allumer des guerres dans la Grèce, instruire Socrate ; celle dont la beauté, l'esprit, les talens, l'éloquence devoient porter la gloire de son nom jusqu'au fond de l'Asie ! Ainsi, la goutte d'eau cristallisée, devenue diamant, va briller sur le front des monarques et de la beauté !

Phanor ne tarda point à ressentir l'influence du climat et des mœurs des habitans. Il se passionna pour la courtisanne Phryné, dont la figure étoit si séduisante, que citée devant

les juges pour crime d'impiété, elle obtint sa grace en découvrant son sein (*a*).

Phanor m'en parloit sans cesse avec l'enthousiasme d'un amant; il la préféroit à Théano, à Théophanie, et même à la belle Aspasie de Sparte; il lui prodiguoit les fêtes, les cadeaux; enfin il étoit le plus heureux des hommes. Cependant il n'avoit point encore atteint le dernier période de la félicité. Un vieux prêtre, chef du temple de Cybèle, étoit son rival; il obsédoit, il surveilloit Phryné, et empêchoit leur bonheur. Je lui conseillai de se méfier des caresses d'une courtisanne, et des astuces d'un vieux prêtre. Il m'assura qu'il ne pouvoit douter de la véracité et de la tendresse de son amante; qu'à l'égard de son rival, il se fesoit un plaisir de s'égayer à ses dépens. Pour toute réponse je lui souhaitai un heureux dénouement.

Il approchoit. Radieux et triomphant, une après-dinée, il vint m'annoncer qu'il avoit un rendez-vous avec sa chère Phryné, et qu'il y voloit. Dans l'excès de son ravissement, il ne

(*a*) Cette Phryné n'est point la célèbre Phryné qui, long-temps après celle-ci, offrit de faire rebâtir la ville de Thèbes à ses dépens, pourvu qu'on lui permit de mettre pour inscription : « *Alexandre a détruit Thèbes, Phryné l'a rebâtie* ».

pût m'en dire davantage. Je l'en félicitai, et lui recommandai de se faire escorter par le doute et la prudence. Je l'attendis vainement jusqu'à la seconde veille de la nuit. A mon réveil il n'avoit point encore paru. Le soleil atteignit le méridien, se coucha, et Phanor ne vint point. Inquiet, alarmé, je courus chez Phryné pour m'informer de lui. Elle me répondit qu'elle avoit vu en effet quelquefois un jeune homme, nommé Phanor, mais qu'elle ignoroit absolument sa destinée. Cette réponse m'atterra. Je parcourus la ville, les faubourgs, les environs, mais vainement. J'étois inconsolable; je ne pouvois imaginer ce qu'il étoit devenu. Le lendemain mon attente fut encore déçue. Une semaine s'écoula dans ces terribles angoisses. Le neuvième jour, rentré chez moi fort tard, épuisé de fatigue et de douleur, je m'écriai, étendu sur mon lit, en versant des larmes amères. « Il est mort assassiné, mon cher Phanor, ami charmant, dont la gaîté, la douceur, l'amitié, consoloient, embellissoient ma vie! Où es-tu? quel est ton sort »? Tout-à-coup on frappe à ma porte. Je vais ouvrir. Que vois-je! un spectre! Je recule; il se précipite dans mes bras, et me presse sur son sein, sans proférer une parole. Je le reconnois enfin: c'est Phanor lui-même. « D'où venez-

vous

vous, m'écriai-je, cruel ami, ainsi hâve, défiguré, ensanglanté! sortez-vous du tombeau? êtes-vous mort ou vivant? — Je ne sais où je suis, si j'existe ou non. Mon cher ami, ne m'abandonnez pas, partons de Milet au moment même; les dangers, la mort nous environnent. — Partons sans différer». Nous voilà en chemin au milieu de la nuit; mais Phanor se traînoit, il succomboit à la fatigue : depuis huit jours, privé de sommeil, il n'avoit eu pour nourriture qu'un peu de farine délayée dans l'eau. A l'aube naissante, nous apperçûmes une petite maison peu éloignée de la route : nous allâmes, au nom des dieux hospitaliers, y demander un asyle. Le maître du logis, homme âgé d'environ cinquante ans, nous l'accorda généreusement, et nous fit déjeûner. Il nous quitta ensuite pour vaquer à ses affaires. Phanor se jeta sur un lit, et fut bientôt dans un profond sommeil. Pour moi, sa situation, la singularité de son aventure, le desir de l'éclaircir, éloignoient ses pavots. Je commençois cependant à m'assoupir, lorsque notre hôte entra d'un air effaré, en me disant : « Etrangers, je vous ai donné l'hospitalité; qui que vous soyiez, vous êtes ici sous la protection de mes dieux Penates et hospitaliers : on vous cherche. J'étois sur le chemin, des

satellites m'ont demandé si je n'avois pas vu passer deux vagabonds fugitifs ; j'ai dit que non, et c'étoit la vérité. Ils font des recherches dans la maison voisine, par ordre, ils ne tarderont pas à venir visiter la mienne ; le temps presse : suivez-moi ; je vous cacherai dans un lieu sûr ». J'éveille Phanor ; je l'arrache malgré lui à ce repos dangereux, et nous suivons notre guide. Il portoit une longue échelle ; il s'arrête à deux cens pas de sa maison, et nous fait descendre dans un puits. « Il n'y a point d'eau, nous dit-il, vous y serez un peu au frais ; mais j'espère que vous n'y séjournerez pas long-temps ». Il retira ensuite l'échelle, et recouvrit la citerne avec des planches et des pierres.

Nous voilà tous les deux, pleins de vie, au fond d'un tombeau ; Phanor étoit sans voix, immobile et glacé : mon inquiétude m'agitoit d'autant plus que j'ignorois la cause de tant d'événemens, et quel danger me menaçoit. Ce n'étoit pas le moment d'interroger Phanor ; il paroîssoit dans une torpeur alarmante, et ivre de sommeil. Je le laissai dormir sur un lit de pierres. Nous restâmes dans cette fosse jusqu'au déclin du jour. L'honnête Philiste, c'est le nom de notre hôte, vint enfin nous annoncer que le péril étoit passé, et nous descendit l'échelle. J'éveille Phanor, je l'aide à monter, car il

étoit d'une foiblesse extrême ; je m'apperçus même qu'il avoit une fièvre ardente. Philiste lui céda son lit. Lorsque nous l'eûmes couché, la femme de notre hôte, qui revenoit de Milet, nous apprit que cette ville étoit dans la plus grande consternation, qu'on avoit assassiné dans la nuit le chef des prêtres de Cybèle, que l'on craignoit la vengeance de la déesse, qu'on avoit promis une somme considérable à qui dénonceroit l'assassin ; elle ajoutoit avec chaleur, qu'il falloit écorcher tout vif l'impie, le scélérat, qui avoit osé porter ses mains parricides sur un ministredes dieux.

Pendant ce récit, je tremblois, je frissonnois ; je savois que ce chef des prêtres de Cybèle étoit le rival de Phanor ; et ce qui ajoutoit à l'embarras de ma situation, c'étoient les regards de Philiste qui se fixoient sur moi. Je voyois qu'il nous accusoit de ce parricide. Sa femme lui demanda qui nous étions. « Des voyageurs, dit-il, dont l'un est tombé malade, et ils m'ont demandé l'hospitalité ». Ce détour officieux me rassura, et me fit connoître toute l'honnêteté de Philiste. Mais dès que sa femme fût éloignée, il me pressa de lui avouer si nous étions les coupables que l'on cherchoit, me jurant par Castor et Pollux, les dieux de l'hospitalité, que loin d'abuser de cette confi-

dence, il feroit son possible pour nous sauver.
« Je n'ai pas voulu m'expliquer devant ma femme, qui n'entend pas raillerie sur l'article des prêtres, qu'elle regarde comme les images de la divinité ». — « Je suis, lui dis-je, très-innocent de ce meurtre ; mais pour répondre à tant d'honnêteté et de franchise, je ne vous célerai pas que j'en soupçonne mon ami. Ce vieux prêtre étoit son rival en amour ; il peut l'avoir surpris avec sa maîtresse ; il aura voulu se venger, et mon ami, jeune et vigoureux, aura aisément triomphé d'un vieux hyérophante ; mais ce ne sont là que des conjectures. Au reste, Phanor est d'un caractère doux, honnête, incapable de crime ; et s'il a immolé ce prêtre, c'est sans doute à sa sûreté et à sa vengeance ». Je remerciai ensuite Philiste, avec toute l'effusion du cœur, de sa générosité, de son accueil charitable. « Ah! s'écria-t-il, une leçon que je n'oublierai jamais, m'a appris à secourir, à respecter mes semblables, sur-tout les malheureux. J'étois indifférent, apathique, ou plutôt l'égoïsme avoit desséché mon cœur. Un soir, un homme accablé de lassitude, exténué de besoins, se présente à ma porte, et me demande l'hospitalité pour la nuit. Je le refusai durement, le traitant de vagabond et de fainéant. — « Je ne suis ni l'un, ni l'autre, ré-

pondit-il avec douceur, mais vous n'êtes pas obligé de me connoître : donnez-moi du moins un asyle dans votre étable ; la nuit est sombre et la pluie nous menace. Je ne vous demande point de nourriture : j'ai cueilli quelques racines qui me suffiront». J'eus la dureté de repousser sa prière ; je lui permis seulement de se coucher sous le hangard contigu à la maison, sans lui offrir un morceau de pain, et il s'en contenta.

» Au milieu de la nuit je fus éveillé en sursaut : on crioit au meurtre, à l'assassin ! Je parois à la fenêtre : je vois aux rayons de la lune ce malheureux voyageur, combattant, avec beaucoup de vigueur et de courage, contre trois hommes qui le pressoient vivement ; il n'avoit pour toute arme qu'un gros bâton noueux, ses adversaires avoient des poignards. Dès qu'il m'entendit : « Armez-vous, me cria-t-il ; ce sont des brigands qui viennent vous égorger» ! Tandis qu'il parloit, je lui vis assener un coup si rude à l'un des coquins, qu'il l'étendit par terre. Je saisis une vieille pique ; je viens à son secours : les assassins s'enfuient, traînant le blessé après eux. Ma femme et une domestique apportèrent un flambeau. Je m'apperçois que mon hôte étoit couvert de sang. — « Vous êtes blessé, lui dis-je» ? — « Je le suis ;

mais ce n'est rien, vous voilà sauvé». Nous l'emportâmes dans ma chambre ; je lui prodiguai tous mes soins. Lorsqu'il eût repris quelque force, il me conta qu'étant sous le hangard, où le froid de la nuit l'empêchoit de dormir, ces trois coquins s'étoient arrêtés près de lui sans le voir, combinant entr'eux le moyen de s'introduire dans la maison pour m'assassiner et me voler ; qu'armé de son bâton, il s'étoit élancé sur eux, et le combat s'étoit engagé. Après ce récit, il parut se trouver plus mal : je le laissai entre les mains de ma femme, et courus à Milet chercher un médecin. Hélas ! quand il eût sondé les plaies, il me déclara que cet homme étoit perdu. A cette nouvelle mes yeux si long-temps desséchés, versèrent des larmes : cet infortuné, en les voyant, pressentit son arrêt de mort ; il me tendit la main, en me disant : « Mon cher hôte, cessez vos pleurs ; je ne regrette pas la vie, rien ne peut m'y attacher : je n'ai jamais pu vaincre ma destinée ; j'ai toujours vécu pauvre et malheureux ». Je lui fis alors mes excuses de la dureté de mon accueil. — « Hélas ! ce n'est pas votre faute ; c'est celle de tous les hommes, ou plutôt des dieux qui ont pétri le cœur humain d'un levain si corrompu » ! — Je lui demandai son nom. — « Mon nom vous seroit inutile ; il va

s'effacer du livre de vie. J'ai passé cinquante ans sur la terre, luttant toujours contre l'adversité. J'ai été vertueux, la misère en a été la récompense : des écumeurs de mer m'ont enlevé le fruit d'un commerce assidu, la guerre a dévasté et ruiné une métairie qui me restoit, ma maison a été incendiée. J'ai fait du bien, je n'ai trouvé que des ingrats ; un ami m'a nié un dépôt considérable ; un autre, pour prix de l'hospitalité, a suborné ma femme. Il me restoit un fils unique, ma plus douce espérance, il s'est enfui avec une vile esclave, et est allé en Egypte périr de débauche et de misère ; et pour complément d'infortune, je meurs aujourd'hui victime de mon devoir et de mon humanité. Pourquoi cette préférence des dieux ? ce fatalisme qui me voue, moi personnellement, à l'adversité, tandis qu'une foule d'hommes chargés de crimes, ou flétris par leur improbité, coulent des jours fortunés au sein de l'opulence et des plaisirs » ? « Je lui répondis que leur bonheur n'étoit souvent qu'en apparence, et que si nous pénétrions l'ame de ces êtres immoraux, nous n'y verrions que troubles et vers rongeurs. De plus, quand même leur bonheur auroit quelque réalité, la justice des dieux les attend après leur trépas ; tandis que lui jouiroit dans les champs Elysées de la félicité promise à la vertu ».

— « En ce cas, pourquoi suis - je l'objet de la prédilection des dieux, et pourquoi ce nombre d'êtres, nés vicieux, pour être destinés à de cruels supplices »? Ce dilemme m'embarrassa, et je cessai l'entretien, sous prétexte qu'il le fatiguoit trop. La nuit suivante, sa poitrine enfla, le mouvement se ralentit; sa vie s'écouloit. Devenu humain et sensible, je versois sur lui des pleurs amers. Avant d'expirer, il me présenta la main, en me disant d'une voix bien foible : « Adieu; soyez juste et charitable, cela reste, et console à l'heure de la mort ». Voyant alors son dernier souffle prêt à s'exhaler, je lui jetai un voile sur la tête; je lui coupai l'extrémité des cheveux, et un soupir annonça la sortie de son ame.

» Je le fis ensevelir dans mon jardin, en face de ma maison, afin d'avoir sans cesse sous les yeux cette terrible leçon. Je pris le deuil; je me vêtis de noir; je me coupai les cheveux sur son tombeau; je coupai même le crin de mes chevaux, comme si j'avois perdu mon père ou l'ami le plus cher, et je jurai sur sa tombe de devenir plus humain et plus hospitalier. Mais la nuit s'avance, vous devez avoir besoin de repos; sans doute votre ami sera bientôt rétabli. Je vous crois pour quelques jours en sûreté chez moi; cependant demain

matin j'irai au port chercher un navire pour vous faire embarquer secrettement. Où voulez-vous aller» ?— «Avant de nous enfoncer dans l'Asie, nous voudrions voir Rhodes». — Cela suffit; je crois que j'aurai votre affaire».

Je me levai fort tard : je trouvai Phanor assis sur son lit, causant avec Philiste, d'un air riant et tranquille ; le baume d'un long sommeil avoit restauré ses forces, et éteint la fièvre. Nous nous embrassâmes en répandant des larmes de joie. Philiste me dit qu'il avoit trouvé au port un marin de ses amis qui partoit dans trois jours pour Rhodes, et qui se chargeroit de nous y transporter.

Il me proposa de déjeûner auprès du lit de Phanor. — «Avec plaisir, lui dis-je, à condition qu'il nous fera le récit de la catastrophe qui a terminé ses amours; je brûle d'en être instruit : de plus, il doit faire connoître à Philiste qu'il n'est point indigne de l'accueil généreux qu'il en reçoit. — Très - volontiers, écoutez, et jugez».

CHAPITRE XXXIV.

Aventure de Phanor.

IL vous souvient que je vins resplendissant de joie vous annoncer mon rendez-vous avec Phryné. Le lieu désigné étoit dans une chapelle du temple de Cybèle, à l'entrée de la nuit. Je m'y rendis de très-bonne heure, et blotti dans un coin j'attendis Phryné et les amours. Je brulois, je m'agitois, lorsque je vis entrer une femme voilée, de la taille de Phryné : je m'élance, je la presse dans mes bras ; elle jette aussi-tot des cris d'épouvante ; ce n'étoit pas la voix de Phryné. Je connois ma méprise, mais trop tard. Tout-à-coup je suis assailli par trois hommes, commandés par un prêtre, qui crioit à l'impie, à la profanation. Je voulus me défendre, mais j'étois sans armes. Ces trois coquins me terrassent, me lient les mains, et me conduisent dans un souterrein obscur, où je fus abandonné a mes réflexions et à mon désespoir.

Les deux premiers jours je ne vis qu'un esclave qui m'apportoit pour toute nourriture

un peu de farine cuite et délayée dans l'eau, et qui répondoit à toutes mes questions : *Je n'en sais rien*. Un jour, très-choqué de son laconisme, je lui demandai s'il savoit s'il étoit homme ou mulet. « Je n'en sais rien, répondit-il froidement ».

Le troisième jour les mêmes satellites qui m'avoient arrêté vinrent me prendre pour me traduire au tribunal des prêtres. Je trouvai six corybantes, ou plutôt six vieux singes, assis sur leurs siéges, qui affectoient une gravité hypocrite. Mon coquin de rival les présidoit ; il me reprocha mon impiété, mon irréligion. « Comment, s'écria-t-il, en grimaçant, avez-vous osé, sans respect pour la mère des dieux, insulter une femme dans son temple ! quelle abomination ! Ignorez-vous la vengeance de cette déesse sur Hyppomène et Atalante, qu'elle changea en lions, attela à son char, pour avoir profané ce lieu saint par des caresses lascives ; et cependant leur faute étoit moins grave que la vôtre, puisqu'ils étoient unis par des nœuds légitimes ? Vous auriez sans doute éprouvé le même châtiment, si nos prières n'eussent suspendu ses foudres vengeresses. Voyons, que direz-vous pour votre justification » ? — « Rien, sinon que je ne reconnois pas la compétence de votre tribunal ; que je vous

somme de me rendre ma liberté, et de laisser à Cybèle le soin de sa vengeance ; et si elle à métamorphosé Hyppomène et Atalante en lions, tremblez! prennez garde, que pour punir votre barbarie, elle ne vous change tous en singes ou en hiboux ». A ce discours ils s'écrièrent tous à-la-fois que j'étois un impie, un athée, que je ne méritois aucune indulgence. « Cependant, chers dactyles, ajouta le chef de ces castrats, opposons la douceur et la justice à l'insolence et à l'impiété. Mon fils, votre crime est avéré, vous méritez la mort; mais, par un esprit de zele et de charité, nous voulons bien commuer votre châtiment, ou plutôt vous offrir une récompense, un état de bonheur, au lieu d'une punition. Nous vous proposons de vous honorer de la qualité de ministre de Cybèle; vous partagerez nos dignités, notre gloire, nos richesses; mais, pour obtenir cette faveur, il faut vous soumettre à l'opération que nous avons essuyée, et sacrifier à la bonne déesse les organes qui entretiennent en vous les desirs charnels et impurs ». Très-étonné de la proposition, je répondis: « La bonne déesse n'à que faire de mes organes: si l'on vous à privés des vôtres, tant pis pour vous; mais j'aime mieux être profane et homme, que d'être corybante et mutilé. Gardez vos hon-

neurs pour d'autres plus dignes que moi ; j'ai besoin de toutes mes pièces ». Cette réponse, ferme et ironique, irrita mes juges : ils me signifièrent qu'on alloit me reconduire en prison, jusqu'à ce que le repentir et ma résignation m'eussent mérité le pardon de Cybèle ; j'eus beau crier, protester, il fallut me soumettre à la force, et retourner dans mon antre.

Les plus noires reflexions vinrent m'y assiéger. J'étois placé entre deux extrémités cruelles, ou une éternelle prison, et peut-être la mort, ou le dépouillement de ma virilité, par conséquent de tout ce qui donne quelque prix à l'existence.

Trois jours éternels me virent dans cette situation ; le quatrième on me mena chez le vieuxdactyle mon rival. Il me demanda, d'un ton doux et patelin, si je m'obstinois toujours dans mon refus ; il me vanta le bonheur d'un prêtre de Cybèle. — « Quel bonheur, lui dis-je, d'être privé des sources de la vie et du plaisir ! quand je serai impuissant, Cybelle sera-t-elle plus puissante ? — Ce n'est pas à nous à lire dans les secrets des dieux. Nous voyons les résultats, les causes nous sont cachées ». — Par Hercule, je ne vois pas que les dieux nous aient fait ces doux présens pour être appendus aux murs d'un temple ! la belle tapisserie » ! Ce

vieux dactyle voyant mon obstination, me renvoya, en me disant : « Lorsque la prison vous ennuiera, et que vous aurez des sentimens plus raisonnables, vous me ferez avertir ».

Me voila replongé dans une perplexité affreuse. Moi, m'écriai-je avec fureur, devenir prêtre de Cybèle ! vivre dégradé, privé de ce feu sacré, l'ame de la nature ! ou être enfermé dans un cachot, ne plus jouir de la lumière, est-il un perspective plus terrible » ! Je périssois abîmé de douleur. Le neuvième soleil depuis ma détention se levoit: j'appercus un rayon qui frappoit, du haut d'une petite lucarne, sur une pierre blanche attachée au mur. Cette clarté qui perçoit les ombres de mon cachot, éveilla dans mon ame un léger sentiment de plaisir. Je m'approchai machinalement de cette pierre, la regarde avec attention : j'apperçois quelques lettres à demi-effacées ; je m'applique à les déchiffrer, et je crois lire enfin ce mot, *cherche*. Cette énigme m'embarrasse : la pierre étoit saillante ; j'essayai de l'arracher, elle céda facilement. Je portai la main dans le vide qu'elle laissoit ; j'en retire un poignard et ce billet. « *Je suis mort ici victime des prêtres sanguinaires de ce temple, qui s'efforcent, par des moyens affreux,*

de se donner des compagnons d'infortune. Comme j'aurai quelque successeur, je lui laisse ce poignard, ou pour se venger, ou pour terminer ses malheurs ». Je frémis à cette lecture. Hélas ! dis-je, ces prêtres fanatiques sont donc les bourreaux de la divinité ! Mais une idée subite éclaira mon esprit : j'entrevis que cette arme pouvoit me venger, et briser mes fers. J'attendis le déclin du jour. Je chargeai mon geolier d'aller dire au chef des corybantes, que je desirois un entretien secret avec lui. Il m'envoya aussi-tôt chercher par ses satellites. Je cachai mon poignard. J'avois remarqué à la première entrevue que mon escorte étoit restée en dehors, et moi seul enfermé avec le vieux prêtre. A cette seconde comparution il se conduisit de même. Dès que nous fûmes seuls, il me dit d'une voix hypocrite. « Eh bien, mon fils, la raison sans doute éclaire votre ame, ou plutôt la grande déesse a eu pitié de vous. Mes collègues sont irrités de votre opiniâtreté ; mais j'espère obtenir votre grace, et vous mériter leur faveur ». Pendant qu'il parloit, j'observois ses mouvemens, son attitude, et la place où je devois frapper. Comme je gardois le silence : « Quoi ! dit-il, vous ne répondez pas ? » — Tiens, voila ma réponse, et je lui plonge le poignard dans

le sein. Il veut se débattre, je le renverse, lui ferme la bouche, et un autre coup de poignard termine sa détestable vie. Je me hâte, je me revêts de ses habits; je sors, et fais signe à mes gardes de veiller sur la porte : ils se lèvent, et me saluent profondément. Dès que j'eus franchi ce passage, plus dangereux que celui de Charybde et Sylla, j'erre égaré dans ce vaste édifice, dont je ne connoissois pas les issues; l'obscurité y régnoit. Heureusement je trouve un esclave qui portoit un flambeau. « Eclaire-moi, lui dis-je, d'une voix impérative, jusqu'à la porte : une affaire pressante m'oblige de sortir ». Trompé par mon costume, cet homme me conduisit avec beaucoup de respect. Dès que je fus dehors, je me dépouillai bien vite de mes habits sacerdotaux, et presque nu, ensanglanté, je courus dans les rues de Milet, si troublé, que j'eus de la peine à trouver mon logement, où je revis mon cher Antenor, que j'embrassai en le baignant de mes larmes ». Nous louâmes la conduite et le courage de Phanor, et le félicitâmes du succès qui avoit couronné une action si hardie.

CHAPITRE XXXV.

CHAPITRE XXXV.

Plan de retraite de Phanor. Leur arrivée à Rhodes.

J'APPRIS à Phanor que nous avions notre passage sur un vaisseau qui partoit pour Rhodes. « Mais, au nom des dieux, devenez plus circonspect dans vos bonnes fortunes. On conte que la Folie fut condamnée par Jupiter à conduire l'Amour qu'elle avoit aveuglé. Appelez de cet arrêt, et faites-le conduire par la prudence. — Oh ! j'ai pris mon parti ; je renonce à toute conquête, à toutes les femmes : l'amour n'est qu'un piége cruel couvert de quelques fleurs. Je veux vivre pour moi, pour la philosophie. J'ai formé un plan que j'espère exécuter bientôt ; ce n'est pas seulement un sexe dangereux que je veux fuir, mais les hommes, toute la société. Soyez de moitié dans mon projet, et vous assurerez le bonheur de ma vie. Le voici : j'ai oui parler du mont Athos comme d'une chaîne de montagnes, où l'on trouve des asyles enfoncés et sauvages ; il est couvert de

bois, et arrosé de fontaines et de ruisseaux (*a*). Là, nous choisirons un site agréable, sur le bord d'une eau pure ; nous y ferons bâtir une maison bien exposée, plus commode que magnifique, assez grande pour loger six personnes et les domestiques. Nous trouverons aisément quatre philosophes dignes de s'associer à notre sort ; mais nous n'admettrons que des célibataires ou des hommes veufs. Les femmes seront irrévocablement exclues de la communauté : elles font le tourment de la vie. Nous aurons une bibliothèque choisie ; nous cultiverons un grand jardin, qui fournira notre table d'alimens sains et abondans. Tous les dix jours on se rassemblera dans la bibliothèque, et chacun y portera ses réflexions, ses vers, enfin le fruit de ses travaux. L'heure des repas sera réglée ; c'est la seule gêne qui sera imposée. Dans le reste de la journée, chaque cénobite usera son temps à sa fantaisie, pourvu qu'il remplisse les emplois de la communauté, que nous exercerons à tour de rôle. Sur le frontispice de la porte, on lira : *Liberté, repos, philosophie*. On nommera tous les mois un chef

(*a*) L'Athos s'appelle aujourd'hui *monte Santo*, parce qu'il est rempli de monastères de l'ordre de saint Basile.

pour veiller aux affaires de la république. C'est-là, qu'exempts d'inquiétude, d'ambition et d'amour, comprimant cette activité dévorante, qui tourmente l'homme ; ces fougueux desirs qui l'emportent, et l'abusent sans cesse ; exerçant notre ame et notre corps par des travaux et des études modérés ; sans regrets du passé, heureux du présent, tranquilles sur l'avenir, notre vie ne sera qu'un rêve agréable et rapide, que l'instant de la mort terminera paisiblement. — Votre plan, en perspective, présente l'image d'une vie douce et heureuse, peut-être un peu monotone ; mais je crains que le dépit, l'humeur, la misantropie, ne l'aient enfanté. La plupart des hommes, oppressés du poids de la vie, piqués par les épines de la société, placent le souverain bien dans la solitude et le repos ; mais bientôt désabusés de leur chimère, plus las d'eux-mêmes que du monde, ils sont rejetés, par le repentir et l'ennui, au milieu du tourbillon. Ainsi, croyez-moi, prenez un ou deux ans pour méditer votre projet ; alors, si vous y tenez encore, je vous promets, comme Apollon et Neptune firent pour Troye, de vous aider à bâtir, sur le mont Athos, votre forteresse philosophique ».

Le jour de notre départ, l'honnête Philiste nous conduisit dans la nuit au port de Milet;

Nous le quittâmes avec regret, après les plus tendres remercîmens.

Un vent frais et favorable nous porta bientôt dans Rhodes.

CHAPITRE XXXVI.

Description de Rhodes et du colosse. Mœurs des habitans. Nouvelles amours de Phanor. Départ précipité. Leur arrivée à Sidon. Description du mont Liban.

NOUS fûmes frappés, en arrivant, du magnifique tableau que présente cette ville. Elle s'élève en amphithéâtre, et s'étend jusqu'au rivage de la mer. Ses ports, ses arsenaux, ses murs, sont d'une très-grande élévation, et garnis de tours. L'aspect de son immense colosse, entre les jambes duquel notre vaisseau passa à pleines voiles, nous jeta dans une admiration qui tenoit de la stupeur. Il est d'airain, posé sur deux énormes rochers, à l'entrée du port, et dédié au soleil. Il a soixante-dix coudées de hauteur; peu de gens peuvent embrasser son pouce; ses doigts ont la hauteur d'une statue ordinaire. C'étoit l'ouvrage de

Charès de Lindus, qui y travailla douze ans (51).

Notre capitaine nous logea chez un vieux marchand, homme borné, qui s'étoit enrichi dans le commerce, moins encore par son industrie que par une sévère parsimonie. Cependant ses richesses le remplissoient de lui-même et de son importance; car, selon une des douces illusions de l'esprit humain, il ne manquoit pas d'attribuer les faveurs de la fortune à l'étendue de son génie.

Il avoit une fille d'environ seize ans, qu'il surveilloit avec des yeux d'Argus, et qu'il croyoit un petit prodige d'agrémens. Elle étoit de petite stature et de couleur basanée; elle avoit la bouche grande, le nez épaté, les yeux ronds et miopes, et le regard luxurieux; elle déployoit une gorge et des formes volumineuses. Dès que je la vis, je dis à Phanor : « Je me flatte que cette nymphe ne nous fera pas quitter Rhodes aussi rapidement que Milet? — Oh parbleu, je vous répond que cette Vénus callipige (*a*) sera sacrée pour moi! c'est le palladium de Rhodes, qu'il seroit malhonnête d'enlever.

Le nom de Rhodes fut donné à cette ville

(*a*) Callipige signifie, en grec, belles fesses.

à cause de la quantité de roses qui parfument et embellissent les champs ; ils en sont couverts. On y voit une centaine de colosses bien inférieurs à celui du soleil, mais qui donneroient de la célébrité à d'autres pays. Les temples, les édifices, les rues, les théâtres, tout porte, dans Rhodes, l'empreinte de la grandeur et de la beauté. L'air y est si serein, si pur, qu'un de ses habitans, homme âgé, m'assuroit qu'il n'avoit passé aucun jour sans voir au moins quelques rayons du soleil. La terre est d'une fertilité admirable ; les arbres de la plus grande beauté ; le vin, le raisin, le miel y sont renommés.

Le maintien des habitans est grave ; leur habillement est simple et modeste ; ils marchent lentement, et ne se précipitent pas les uns sur les autres comme les athéniens.

Rhodes est le séjour de la philosophie et des sciences ; son académie est une des plus florissantes de la Grèce. On raconte qu'Aristippe le philosophe ayant fait naufrage dans cette île, et ne sachant où il étoit, apperçut sur le rivage des figures de géométrie, et qu'il s'écria : « Mes amis, bon courage, je vois ici des pas d'hommes ».

Cette île se glorifie d'avoir donné la naissance à Protogène, l'un de nos plus grands peintres.

Malheureusement pour nous il étoit à Corinthe. On nous conta la manière dont il fit la connoissance d'Apelles. Celui-ci, arrivé à Rhodes pour le voir, ne le trouvant pas chez lui, esquissa une petite figure, et sortit sans se nommer. Protogène, de retour, voyant ces traits légers et spirituels, s'écria dans son admiration: « Ah! c'est Apelles! il est sûrement ici ». Alors prenant le pinceau, il fit un contour plus correct et plus délicat. Apelles revint, et Protogène étoit encore absent; mais on lui montra ce qu'il venoit de faire. Apelles se sentant vaincu, dessina de nouveaux traits. Protogène les trouva si supérieurs aux siens, qu'il courut dans la ville chercher son rival, et contracta depuis, avec lui, l'amitié la plus intime.

On nous dit encore que Protogène, pour faire son Jalyse, chasseur fameux, petit-fils du Soleil, le plus célèbre de ses tableaux, avoit employé sept ans, et que pendant ce laps de temps, il s'étoit soumis à un régime très-rigoureux.

Nous étions depuis quinze jours dans cette ville, jouissant de tous ses agrémens. J'en visitois assidument les beautés, les merveilles; j'allois voir chaque matin ce fameux colosse, que je ne pouvois me rassasier de regarder, et

d'admirer. Au lever du soleil du seizième jour, mon hôte entra dans ma chambre, le visage enflammé, et me pria assez brusquement de déloger de chez lui. Je lui en demandai la raison. Il me répondit : « Allez joindre votre ami, il vous la dira. — Comment ! il n'est pas dans sa chambre ? — Non, il est sorti cette nuit par la fenêtre ; plût au ciel qu'il se fût cassé les os ». Je m'alarmai, je le priai de s'expliquer plus clairement. Mais loin de me répondre, il me tourna le dos, en me disant, selon la formule ordinaire : « *Adieu, jusqu'au revoir* ».

Me voilà dans la rue, bien étonné de cet événement, et fort inquiet de Phanor. Je ne doutois plus qu'il ne fût retombé dans son péché d'habitude avec la fille du marchand, malgré sa laideur. Je l'attendis dans la grande place, présumant qu'il s'y rendroit En effet, bientôt je le vis accourir, d'un air riant, ce qui me rassura ; il me dit, en m'abordant : « Je vous cherche depuis quatre heures. — Et pourquoi êtes-vous sorti si matin ? — C'est sur une prière un peu pressante de notre cher hôte. — Il m'a dit que vous aviez sauté par la fenêtre. — C'est un homme qui ne ment pas ; mais le saut n'est pas si périlleux que celui de Leucade. Je vous ferai ce récit dans un temps plus opportun. Je viens du port, où j'ai trouvé un

vaisseau qui part pour Sidon. Nos places sont arrêtées, allons nous embarquer. De Sidon nous nous rendrons dans la Palestine.

Lorsque nous eûmes repassé sous les jambes du colosse, un vent doux et frais se jouant dans les voiles du navire, nous poussoit légèrement sur les eaux. La soirée étoit charmante; l'aspect du soleil couchant, d'une mer vaste et tranquille, offroit un tableau aussi intéressant que magnifique. Nous nous assîmes, Phanor et moi, sur le tillac, et il me conta ainsi sa disgrace.

«Vous savez que Phocilide, la fille de notre hôte, est douée d'une honnête laideur. — Par hasard lui auriez-vous supposé les appas de Vénus? — Non, je lui rends justice; mais c'est elle qui m'a trouvé des charmes, et qui s'est avisée de m'aimer. Elle m'a d'abord attaqué par des agaceries, des mines, des regards langoureux; je lui ai répondu honnêtement par quelques traits de galanterie: insensiblement l'action s'est engagée, les esprits de part et d'autre se sont échauffés; elle m'a donné un rendez-vous de nuit dans sa chambre; j'ai cru qu'un galant homme ne pouvoit le refuser. Après m'être parfumé des essences les plus précieuses, à l'heure indiquée, je suis allé tout doucement grater à sa porte: elle m'atten-

doit dans le déshabillé le plus galant. Déjà je jouissois de ses emportemens voluptueux, de ses vives caresses, de ses baisers poignans, car cette tendre amante me paroissoit furieuse de plaisir, lorsque je ne sais quel démon qui me poursuit toujours, a jeté son père à travers notre bonheur. Il frappe à la porte, il crie, il veut entrer. Ma Vénus callipige, épouvantée, me prie instamment de sauter par la fenêtre, m'assurant que le saut n'étoit pas dangereux. Quoique mal à mon aise, et frappé encore du souvenir de Milet, j'hésitois de donner à ma belle cette preuve de légèreté: je voulois composer; mais l'ennemi redoublant son vacarme, et secouant fortement la porte pour l'enfoncer, j'ai hasardé le trajet rapide de la fenêtre à la rue, où, malgré une grande commotion, je suis arrivé sain et sauf. Voilà le nœud et le dénouement de toute la pièce. — Elle n'est pas longue; mais vous avez bientôt oublié le mont Athos, vos doux loisirs remplis par l'étude et la philosophie? — Vous m'avez donné deux ans pour y penser, et j'en profite pour m'instruire par l'expérience ».

Le lendemain de notre navigation nous passâmes par un vent frais devant l'île de Chypre, qui se vante d'être la patrie d'Homère. On nous montra la ville de Paphos, où est un des plus

fameux temples de Vénus. Nous le saluâmes de loin, ainsi que tout l'équipage.

En arrivant à Sidon, Phanor s'écria : « Je salue la mère de Thèbes; nous sommes une des colonies de Sidon ». Cette ville est dans une fort belle plaine, et son port est très-bon (*a*). Les sidoniens ont beaucoup d'aptitude pour les arts, et les sidoniennes excellent dans les ouvrages de broderie.

Le mont Liban est ce qu'il y a de plus curieux dans cette contrée : des cèdres superbes et antiques s'élancent à perte de vue dans les airs, la surface de la terre est couverte d'herbes balsamiques et odorantes. On y trouve des carrières d'un marbre très-blanc. Il y croît aussi une grande quantité d'encens : nous y vîmes des victimes sans nombre qu'on engraissoit pour les sacrifices. Six fleuves, entr'autres le Jourdain, ont leur source dans ces montagnes.

Nous séjournâmes très-peu à Sidon, malgré le tendre nom de mère que lui donnoit Phanor. Nous étions pressés de voir Jérusalem, et ces hébreux connus dans l'Asie mineure, mais ignorés dans le reste du monde, et regardés

---

(*a*) Cette ville, aujourd'hui fort déchue, s'appelle Zaïde ou Séide.

par les grecs comme un peuple agreste et barbare.

CHAPITRE XXXVII.

Mœurs des hébreux. Description de leur temple. Vengeance de leur dieu.

NOUS trouvâmes que la Grèce le méprisoit avec raison. Cette nation, infectée d'une basse et ridicule superstition, est encore dégradée par la rusticité de ses mœurs. L'avarice est son vice dominant : orgueilleux dans leur misère, fiers d'une origine fabuleuse, les hébreux ont l'audace de mépriser les autres peuples qui, avec justice, les regardent comme les ennemis du genre humain. Ils vivent séparés de tous les habitans de la terre, et n'ont rien de commun avec eux, ni la table, ni les libations, ni les prières, ni les sacrifices. Ils dédaignent les arts, les belles-lettres, sur-tout la sculpture. Ils regardent les statues comme des objets dignes de risée, et l'effet d'une grande oisiveté. Toute leur industrie se borne à la culture des terres : heureux dans leur vie patriarchale, lorsque la superstition, en les avilissant, ne trouble

pas leur bonheur. Les femmes pêtrissent le pain, préparent à manger, filent la laine, fabriquent les étoffes, et font leurs vêtemens. Leur chère est frugale : il leur est défendu de manger du porc, animal immonde, selon eux, du sang, de la graisse, des poissons qui n'ont point d'écailles, des bêtes qui ont le pied rond, et partagé en plusieurs doigts.

Leur gouvernement est théocratique, c'est-à-dire, leur roi, leur chef suprême, est leur dieu Adonai : mais comme ce dieu est invisible, ils n'ont ni constitution, ni économie politique ; ils sont influencés et gouvernés par des prêtres, qui font parler Adonai au gré de leurs caprices et de leurs intérêts.

Nous fûmes assez mal accueillis à Jérusalem : les juifs fuyent les étrangers. Nous ne pûmes jamais diner avec aucun d'eux ; ils craignoient que nous n'eussions mangé du cochon, ou touché quelqu'autre bête immonde.

Nous logeâmes chez un nommé Jonathas, qui avoit quatre femmes. Si la polygamie flatte les desirs d'un homme voluptueux, le sage n'y voit qu'un fardeau très-onéreux. C'étoit continuellement, entre ces femmes, des divisions, des cabales et des guerres intestines. Tous les enfans d'une femme ont autant de marâtres que son père a de femmes.

Ce peuple, comme les grecs, fait grand cas de la force du corps, mais il néglige la culture de l'esprit. Il dédaigne l'étude des langues étrangères. Pour toute bibliothèque ils ont le livre de leur loi, que tout hébreu est obligé de méditer chaque jour, sur-tout le jour qu'ils nomment le sabat, quelques autres livres et les écrits de leur roi Salomon, qui contiennent troismille paraboles, quinze cens cantiques, et des traités sur les plantes et les animaux.

Jonathas me conta que leurs ancêtres s'étoient enfuis de l'Egypte, emportant la vaisselle des égyptiens ; qu'ils avoient errés quarante ans dans de vastes déserts, avant d'arriver à la Palestine, et que, par une protection spéciale de leur dieu *Jehovah*, leurs vêtemens et leurs souliers ne s'usèrent point pendant ce laps de temps ; les habits des enfans s'alongeoient, et s'élargissoient en raison de leurs développemens : les barbiers leur étoient devenus inutiles, car la barbe, les ongles, les cheveux, ne végétèrent plus, et restèrent dans le même état (*a*).

Il me raconta encore que leur roi Saül

(*a*) Saint Justin, saint Jérôme confirment ce qu'avance ici Jonathas.

avoit exigé d'un jeune homme, nommé David, pour lui donner sa fille Michol, cent prépuces des philistins, et que ce jeune guerrier en présenta deux cens, dans une boite, à sa bien-aimée. Je lui dis que c'étoit un beau présent de noces.

Leur deuil est très-rigoureux. Notre hôte, pendant notre séjour, perdit son frère : il commença par déchirer ses habits, se battit la poitrine, mit ses mains sur sa tête, y jeta de la poussière et de la cendre, au lieu des parfums dont il s'embaumoit dans les temps d'allégresse. Il se rasa les cheveux et la barbe, ne se lava plus, porta pour habit un espèce de sac sale et déchiré. Il marchoit les pieds et la tête nus, le visage couvert ; quelquefois il s'enveloppoit d'un manteau pour ne plus voir la lumière et cacher ses larmes. Il jeûna près d'un mois, ne mangeant qu'au soleil couché, du pain, des légumes, et ne buvant que de l'eau. Il restoit tout le jour assis à terre, couché sur la cendre; tantôt dans un profond silence, tantôt psalmodiant un cantique lugubre, qui, comme le cri du hibou, attristoit tous ceux qui l'entendoient. Phanor prétendoit qu'au lieu de s'affliger ainsi de la mort d'un frère juif, il falloit s'en réjouir ; c'étoit un animal puant de moins sur la terre.

Nous assistâmes à une épreuve assez bisarre, et dont l'effet, disent-ils, est infaillible. Une femme, soupçonnée d'adultère par son mari, fut condamnée à boire de l'eau de jalousie. Cette eau, consacrée par le grand-prêtre, est mêlée avec de la cendre. On nous assura que lorsqu'une femme coupable en boit, elle enfle, et meurt sur-le-champ. Celle-ci n'enfla point, ne mourut pas; nous n'eûmes pas le bonheur de trouver une femme adultère pour juger l'effet de cette eau. Un autre usage assez bisarre, c'est qu'un mari peut répudier sa femme lorsqu'elle a laissé trop cuire la viande.

Nous allâmes visiter le temple bâti par leur roi Salomon. Cet édifice, hyperboliquement vanté, est bien loin de l'élégance, du goût et de la magnificence du temple de Diane à Ephèse; de ceux d'Apollon à Delphes et à Milet; du temple de Jupiter olympien, et du parthenon à Athènes, et de tant d'autres.

Ce fut un nommé Achas, parent de Jonathas, qui nous y conduisit. Cet édifice n'a que cent-cinquante pieds de longueur sur autant de largeur : personne n'y entre, excepté les sacrificateurs de service, aux heures réglées, le soir et le matin, pour allumer les lampes, offrir les pains et les parfums.

Le grand pontif seul peut entrer dans le

sanctuaire

sanctuaire où repose l'arche d'alliance, et encore n'est-ce qu'une fois l'année.

Tout le temple est revêtu de bois de cèdre, orné de sculpture et couvert de lames d'or. Au devant s'élève une tour carrée, où est placé l'autel des holocaustes : on y voit dix grands bassins d'airain posés sur des bases roulantes. « Le bassin qui est à droite, porté par douze bœufs, me dit Achas, est nommé la mer d'airain ; les prêtres sont obligés, sous peine de mort, de s'y laver les pieds et les mains avant les sacrifices ».

Notre guide nous mena ensuite aux salles où étoient les trésors, les vases sacrés d'or et d'argent, les habits des prêtres ; il nous fit voir les magasins où l'on garde les offrandes destinées à la nourriture des sacrificateurs, des lévites, des veuves et des orphelins. En d'autres lieux on conserve le vin et l'huile pour les libations, le sel, dont toutes les offrandes doivent être assaisonnées, les agneaux pour les sacrifices. « On en offre, me disoit-il, deux le matin et deux le soir ; c'est ce que nous appelons le sacrifice perpétuel. Les jours de sabat et de fête, on les multiplie beaucoup, sans compter les offrandes des particuliers. Notre grand roi Salomon immola un jour, dans ce temple, vingt-deux mille bœufs gras et cent-vingt mille

moutons ». — Où prit-il, lui demanda Phanor, des marmites pour les faire cuire ?

Nous visitâmes les cuisines, les salles à manger des sacrificateurs, les corps-de-garde des lévites qui gardent le temple nuit et jour, les chambres des lévites-musiciens, et la salle où se tient le conseil souverain des sénateurs.

Nous fûmes présens à un sacrifice; les particuliers égorgèrent les victimes, les préparèrent, les firent cuire; les prêtres répandirent le sang autour de la victime, allumèrent le feu, et mirent dessus les parties qui devoient être offertes.

Leur grand pontife est non - seulement le chef de la religion, et le juge ordinaire des difficultés relatives au culte, mais encore de tout ce qui regarde la justice civile.

Les juifs prétendent que leur dieu attache à ce grand-prêtre l'oracle de la vérité, répond à ses demandes, et lui découvre les choses cachées et futures lorsqu'il est revêtu de ses ornemens.

Ce grand pontife ne peut porter le deuil de ses proches, pas même de son père et de sa mère, ni entrer dans un lieu où il y auroit un cadavre, de peur d'être souillé.

Il ne peut épouser qu'une vierge. Son habit est beaucoup plus magnifique que celui des

autres prêtres : c'est une tunique de lin, dont la tissure est particulière ; sur cette tunique il porte une longue robe de couleur céleste ou d'hyacinthe, au bas de laquelle est une bordure composée de sonnettes d'or et de pommes de grenades faites de laine de diverses couleurs.

Les hébreux ont un jour par semaine consacré à la dévotion et à l'oisiveté, nommé jour du sabat. Ils portent le respect pour cette fête à un tel point, qu'un de ces jours-la on vint dire à mon hôte que le feu avoit pris à son écurie ; il n'osa y porter du secours, et la laissa brûler avec deux ânes, victimes innocentes de la sottise de leur maître.

Jérusalem, à cette époque, étoit en proie aux divisions intestines. Deux hommes très-ambitieux, ennemis l'un de l'autre, allumoient le feu de la discorde ; l'un se nommoit Onias, il étoit grand pontife ; l'autre, simple prêtre, appelé Simon. Celui-ci, pour perdre son concurrent, fit dire au roi d'Asie que le temple de Jérusalem étoit rempli de trésors. Le monarque, sur cet avis, envoya Héliodore avec des troupes pour s'en saisir. Ce général entra dans le temple à la tête de son armée. Phanor et moi suivîmes la foule consternée, qui jetoit des cris effroyables : les femmes s'arrachoient les cheveux, déchiroient leurs vêtemens. Le

temple alloit être pillé, saccagé; mais son dieu Adonai, pour le sauver, opéra un miracle. Un homme à cheval descend du ciel, renverse Héliodore qui étoit encore dans le chœur, le foule aux pieds; en même temps deux jeunes gens d'une belle figure, que les hébreux apellent des anges, l'attaquent vivement, et le chassent du temple à grands coups de verges. Ce qui rend le miracle plus éclatant, c'est que ses soldats restèrent immobiles de frayeur et de respect.

Après cette correction exemplaire, Héliodore sortit de la ville, jurant par Bélus son dieu, de n'avoir plus rien à démêler avec Adonai ou Jehovath, dieu des juifs, dont les émissaires frappoient si vigoureusement.

Nous fûmes bientôt dégoutés du séjour d'une ville aussi misérable, et je proposai à Phanor, en cas qu'il ne fût pas amoureux de quelque beauté hebraïque, de partir pour Babylone: il y consentit, en me disant qu'il aimeroit encore mieux sa Callipige de Rhodes, que la plus belle femme de Hiersalem.

Nous fûmes témoins, avant notre départ, d'un prodige encore plus étonnant que celui d'Héliodore.

Un matin mon hôte Jonathas vint m'éveiller brusquement. « Levez-vous, me crioit-il,

montez sur les toits, venez voir ce phénomène unique dans les airs. — Quoi ? sont-ce des grues, des corbeaux, des sauterelles ? — Non, ce sont des armées, des chevaux qui combattent sur des nuages. — « Diable ! il y a du danger : s'ils tombent dessus nous » ? Jonathas à ces mots fit une grimace qui contracta tous les muscles de son visage. Je vis qu'il ne falloit pas rire hautement des sottises des hommes. Cependant je m'habille à la hâte, et je monte sur les toits, faits en terrasse, où étoient déjà toute la famille et les domestiques. Les rues, les places les toits de toutes les maisons étoient chargés de spectateurs qui, les yeux au ciel, regardoient le choc des deux armées. Ce spectacle causoit en même temps de l'admiration et de l'effroi. Hommes et femmes crioient, hurloient, imploroient à grands cris leur dieu Adonai. Jonathas à mes côtés, me disoit : « Voyez-vous ces chevaux, ces cavaliers couverts d'or qui se pressent, se heurtent : regardez, ceux-ci sont repoussés, ils fuyent : ces fantassins ont l'épée à la main et des boucliers d'or ; ils se défendent, reculent, ils reviennent, enfoncent l'ennemi à leur tour ». J'ouvrois de grands yeux, et une grande bouche pour voir tout cela, et je ne voyois que des nuages, qui flottoient dans les airs sous différentes formes.

Je le dis à Jonathas, qui me répondit qu'apparemment j'avois la vue courte. J'en convins, de peur de mal-encontre. Mais Phanor moins prudent, ou moins politique que moi, repondit à une vieille femme qui lui demandoit ce qu'il voyoit : « *Beaucoup de sots le nez en l'air* ». Ce bon mot faillit à nous faire lapider ; mais avec quelque argent, premier dieu de ce peuple, nous détournâmes l'orage. Cette bataille qui se donnoit dans les airs dura deux jours.

Pendant ce temps les prières, les sacrifices, les hurlemens, les pleurs ne cessèrent pas dans la ville. Enfin les deux armées se retirèrent, l'air s'épura, et la paix descendit du ciel. Comme mille et mille témoins ont vu, et certifié ces deux miracles, je ne m'aviserai point, par un pyrrhonisme déplacé, d'en nier la possibilité ou l'existence : permis à chacun de croire selon son bon plaisir, ou l'étendue de sa vision physique ou morale.

La Palestine est couverte, presque partout, de rochers arides sur les quels les habitans ont transporté un peu de terre pour y planter des vignes. Cette terre, liée avec les éclats des rochers, est soutenue par de petits murs. D'ailleurs le terrein est fort aride; les pâturages très-rares ne peuvent nourrir que des ânes :

les bœufs y sont maigres, les moutons y réussissent mieux. Les oliviers y produisent des fruits d'une bonne qualité. Il y pleut rarement. On a peu de fontaines; on y supplée, à grands frais, par des citernes. Nous eûmes la curiosité, avant de partir, d'aller voir, à trois stades de la ville, la sépulture célèbre d'une femme, nommée Hélène. La porte de ce tombeau qui est de marbre comme tout le reste, s'ouvre d'elle-même à certain jour de l'année, et à certaine heure, par le moyen d'une machine, et se referme peu de temps après : à toute autre époque on ne pourroit l'ouvrir sans la rompre.

CHAPITRE XXXVIII.

Voyage sur l'Euphrate. Repas pris chez des laboureurs. Recits et aventures du Nestor du village.

Nous arrivâmes, vers la fin de février, sur les bords de l'Euphrate. Ce fleuve profond, grand et rapide, prend sa source dans l'Arménie. Nous le descendîmes jusqu'à Babylone. Le ciel étoit serein, la chaleur tempérée, les feuillages des arbres offroient différentes teintes; nous découvrions au loin des plaines de blé, dont le vent fesoit ondoyer la surface. Le lin et les fèves approchoient de leur maturité. Les arbres étoient parés de fleurs: tel étoit le charmant paysage que les rives de l'Euphrate offroient à nos regards.

Notre bateau, arrondi comme un bouclier, étoit construit avec des saules, revêtus de peaux extérieurement. C'est ainsi que sont faits tous les bateaux qui naviguent sur l'Euphrate. On remplit le fond de paille, et on les abandonne au courant de la riviere, chargés de marchandises, et principalement de vin de pal-

mier : deux hommes les gouvernent. On transporte un âne dans chaque bateau; les grands bateaux en ont plusieurs. Ces hommes arrivés à Babylone, vendent les marchandises, les varangues et la paille, et chargent ensuite leurs peaux sur leurs ânes, et retournent en Arménie, d'où ils sont partis.

Nous étions encore à cent stades de Babylone; il étoit midi : nous appercûmes un petit bois qui nous parut délicieux ; des massifs de saules grands et élevés s'étendoient sur le bord; leurs rameaux longs et flexibles se baignoient dans les eaux; des grenadiers, des palmiers plantés au hasard formoient, des deux cotés de la rivière, divers petits bosquets entremêlés d'arbrisseaux chargés de fleurs. Le cassier croissoit à côté du sycomore, étalant des faisceaux de fleurs jaunes, semblables au cytise. Nous voyions, un peu plus loin, de petits hameaux, assemblage de quelques huttes de terre, de forme arrondie, ombragés par des palmiers. Au coté opposé du fleuve étoient des bourgs entourés de petits bois et de bouquets d'arbres, offrant des tableaux charmans et pittoresques.

C'est dans ce jardin des Hespérides que nous descendîmes pour diner. La fraicheur de l'herbe, la variété des arbres, des buissons,

éparpillés, une multitude d'oiseaux et de tourterelles qui se cachoient, se jouoient sous l'épais feuillage, et célébroient en chœur la jeunesse de l'année; les troupeaux nombreux que l'on ramenoit du paturâge; tout cet ensemble produisoit une scène riante et animée: le ciel, la terre, les eaux, les ombrages, la verdure, l'aspect des hameaux; tout y paroissoit rassemblé pour les plaisirs des yeux et de l'ame. Assis à coté de Phanor, nous ne parlions pas; nous jouissions; nous nous écrions seulement de temps en temps: « Ah! que c'est beau! » Nous sentions ce charme irréfléchi, ces émotions douces, cette joie pure et tranquille que l'aspect de la belle nature verse dans une ame sensible, en l'inondant, pour ainsi-dire, d'une plénitude de vie.

Après une rêverie ou une extase de demi-heure, nous marchâmes vers les cabanes des laboureurs pour leur demander du lait et des œufs. Les femmes, assises autour de ces cabanes, travailloient à divers ouvrages: à notre approche elles se retirèrent, effrayées par nos armes et nos habits étrangers. Les hommes restèrent seuls, inquiets pourtant de notre visite; mais nous les rassurâmes bientôt.

Les femmes revinrent alors, nous entourèrent, nous considérèrent des pieds jusqu'à la

tête. Quelques-unes étoient jolies ; en général leur teint est fort basané. Toute la troupe nous invita, par de vives instances, à diner avec eux. Nous acceptâmes avec plaisir. On nous mena vers la plus grande cabane qu'habitoit le chef, ou le nestor du village ; il nous reçut avec ce doux souris et cette aimable simplicité qui n'appartient qu'aux habitans de la campagne. Un verd gazon, ombragé par de robustes sycomores, nous servit de siége et de table. Les femmes âgées s'assirent avec nous ; les jeunes nous servoient. Nous vîmes une singulière façon de cuire les œufs : des hommes les prirent dans la main, les agitèrent long-temps, et puis nous invitèrent à les manger. Ils nous apprirent que c'étoit leur façon de les cuire lorsqu'ils étoient en voyage, ou qu'ils n'avoient pas de feu : en effet, nous les trouvâmes cuits à leur point.

Pendant le repas le vieux patriarche nous conta que dans sa première jeunesse il avoit vu Sémiramis, et été employé aux travaux de Babylone. « Cette ville, dit-il, a été bâtie dans un an ; chaque jour on finissoit un stade. Sémiramis présidoit aux travaux ; c'étoit, il m'en souvient encore, une très-belle femme ; son air majestueux et guerrier annonçoit une reine née pour commander. Ses projets étoient vastes et magnifiques : elle marchoit à la tête

des troupes, assistoit à tous les conseils ; édifioit des temples, des palais, une ville immense ; donnoit des fêtes superbes ; s'entouroit de tout l'éclat du luxe et de la richesse ; appeloit autour d'elle les plaisirs, les arts, la philosophie. A la mort de Ninus, son époux, elle lui fit élever pour tombeau un vaste édifice : il a neuf stades de hauteur et dix de largeur ; il n'est pas loin de la ville : lorsque vous le verrez vous le prendrez pour une citadelle ». Je lui demandai quelle étoit la grandeur de Babylone. — « Elle a trois cens soixante-cinq stades (*a*) de circuit. Les tours sont au nombre de deux cens cinquante ; leur hauteur est de soixante coudées ; celle des murs qui sont entre les tours, est de trente sur trente-deux pieds de largeur : deux chars attelés de quatre chevaux s'y promènent de front très-aisément. Les portes de la ville, au nombre de cent, sont d'airain massif. Les maisons ont trois et quatre étages. Les rues sont droites, coupées par d'autres qui aboutissent au fleuve. Ses terrasses vous étonneront : ce sont des jardins suspendus dans les airs, chargés de fruits, de fleurs et de verdure. L'eau du fleuve, par un jeu continuel des pompes, les

(*a*) Huit stades font un mille.

arrose plusieurs fois le jour, ainsi que les rues. Vous trouverez dans les places des fontaines qui versent à grands flots une eau fraîche et pure qui nourrit des arbres touffus, dont l'ombrage est très-agréable, et nécessaire dans nos climats brûlans ».

Ce vieillard parloit avec tant de noblesse et de goût, que nous supposâmes d'abord que c'étoit un homme de naissance, retiré dans ces solitudes par philosophie ou par un jeu de la fortune. Nous le lui fîmes entendre.— « Vous vous trompez, dit-il, je suis né dans ce hameau, laboureur et fils de laboureur; mais à peine je touchois à mon adolescence qu'un vain desir de curiosité et d'ambition, ou peut-être l'inquiétude de l'âge et de l'esprit humain, et l'espérance trompeuse d'un bonheur fugitif, me firent quitter mon pére et mes bois; ces bois chéris qui prêtérent leur ombre à mon enfance, je les abandonnai pour aller voir la ville qu'élevoit Ninus; car, le premier, il en conçut le plan, mais la mort le surprit au milieu de ses vastes projets. Aprés avoir travaillé aux ouvrages de la ville, on m'employa dans les jardins de la reine. Par mes travaux, mon assiduité, j'en obtins l'intendance : là, je vis les grands de la cour, j'appris à les connoître. Bientôt fatigué de leur hauteur, désa-

busé de leur fausse politesse, et humilié de leur protection ; agité des soucis qui habitent les palais, en butte à la jalousie de mes inférieurs qui envioient ma place et mon prétendu bonheur, je commençai à regretter l'ombrage fortuné de mes bois, leur doux repos, leur calme heureux, leur aimable simplicité. Cependant je différois toujours à retirer le pied du bourbier où j'étois enfoncé : l'ambition, l'amour des richesses, me retenoient encore à ma chaîne. Telle est la foiblesse de l'homme, qu'il voit le bien, et ne peut le suivre ! Enfin l'amour obtint un triomphe échappé à la raison.

La fille d'un des officiers du roi vint se promener avec sa mère dans les jardins de la cour ; elle se nommoit Cléora : vous la voyez, elle est devant vos yeux ; elle étoit alors le lys du printemps, la parure et la gloire de nos jardins ; elle est aujourd'hui la proie du temps ; flétrie et ridée par la décrépitude, je ne l'en aime pas moins. Dans sa jeunesse, ses graces et sa beauté ont versé sur ma vie les plaisirs et les délices ; aujourd'hui son attachement, sa douceur, ses soins assidus embellissent encore les jours de ma vieillesse. Si quelqu'un, privé de la vue depuis long-temps, a pu la recouvrer subitement, et revoir le soleil dans tout son éclat, il ne fût pas, sans doute, aussi frappé

d'étonnement et d'admiration, que je le fus à l'aspect de Cléora. Cependant je fis les honneurs du jardin. Je lui montrai ce qu'il y a de plus curieux, de plus agréable; je lui présentai les plus beaux fruits, les plus belles fleurs, et j'obtins de sa mère la permission de leur en porter tous les jours. Dès-lors l'amour me donna un nouvel être, mon ame vivoit réunie à celle de Cléora, le feu, non le sang, circuloit dans mes veines. Ses parens soupçonnèrent bientôt le motif de mes présens et de mes visites. La porte me fut fermée: ces esclaves de cour crurent un homme honnête et libre indigne de leur alliance. Je tombai dans le désespoir; je restai quinze jours presque sans nourriture, errant toutes les nuits autour de la maison de Cléora. Les veilles, l'agitation, la douleur, le jeûne m'exténuèrent. La maigreur avoit séché la fleur de ma jeunesse; mon visage s'étoit alongé; j'avois vieilli de trente ans. Ce dépérissement me fût favorable. Après cent projets, enfantés par le désespoir, je m'arrêtai à celui-ci: je pris l'habit d'un mage; j'enveloppai ma tête d'une vaste tiare, sous laquelle mon visage disparoissoit. Ainsi métamorphosé, je me présentai à la mère de Cléora, et m'annonçai de la part du grand archimage. « Vous savez, lui dis-je, que nous entretenons le feu sacré dans nos temples.

Mithra ou le soleil, est le feu le plus parfait; c'est le souffle du dieu même; après le soleil le feu élémentaire est le symbole, la vive image de la divinité. Le grand Zoroastre nous l'apporta du ciel, d'où il se répandit dans tous nos temples. Nos fonctions, notre devoir, sont d'y veiller nuit et jour, et de le nourrir avec un bois sans écorce. Nous rendons nos hommages au soleil, au milieu des campagnes, après nous être purifiés, en longs habits de lin, la mitre sur la tête, et un voile d'un tissu délié devant la bouche, pour que notre souffle ne souille pas ses rayons. Après ce feu sacré, quel plus beau feu que celui de l'amour et de l'hymen, présent céleste! C'est à nous, aux successeurs du grand Zoroastre, à le propager sur la terre. Ainsi donc, je viens au nom de notre grand archimage, vous proposer un mariage pour votre fille; faites-la venir, et je m'expliquerai. Dès qu'elle parût, je lui dis: « Belle Cléora, le dieu Mithra, ame de l'univers, principe de toutes les générations, a les yeux sur vous, puisque vous êtes un des ornemens de la nature. Je suis chargé de vous offrir un époux égal par la naissance aux plus grands satrapes, aussi riche qu'aucun d'eux, puisqu'il possède au-delà de ce qu'il desire; et ce qui est bien au-dessus de la richesse et de la naissance,

il a des mœurs, de la probité, et pour vous l'amour le plus tendre». Je n'en imposois pas, en disant que j'étois égal aux satrapes par la naissance, puisque notre origine est la même; et je disois la vérité, en déclarant que mes richesses surpassoient mes souhaits. Cependant Cléora me regardoit attentivement; elle croyoit démêler mes traits, mais elle n'osoit en croire ses yeux. Sa mère me demanda le nom de cet époux. «Je ne puis le confier, lui dis-je, qu'à votre fille, et sur la foi du secret; tel est mon ordre». En même temps je menai Cléora à l'écart, et lui dit: «Reconnoissez l'amant qui vous adore; recevez ce billet: j'attends votre réponse, pour mourir de désespoir, ou devenir le plus heureux des hommes». Après ces mots, je saluai la mère, et sortis gravement, promettant de revenir dans deux jours. Tel étoit mon billet. «Abjurez tous les préjugés de la vanité; je suis l'égal de tous, puisque je suis homme et honnête, et qu'un amour pur, ardent, immortel, m'élève jusqu'à vous. Je vous offre une fortune, non telle que peut l'ambitionner votre mère, mais un asyle champêtre, agréable, où nous aurons le repos et le necessaire; où nous cultiverons, à l'ombre de nos berceaux, la vertu, les vrais plaisirs, la nature et l'amour. Si vous daignez me suivre, je

viendrai cette nuit, sous vos fenêtres, attendre votre réponse ». Je ne vous peindrai point ma situation pendant le reste du jour ; la fièvre me dévoroit : enfin l'obscurité règne. Je cours sous les fenêtres de Cléora ; j'attends : grands dieux ! une lettre tombe à mes pieds ; je l'emporte. Je courois tellement, que je renversai un homme qui se fâchoit ; mais je courois toujours. Cléora me disoit : « Je confie ma destinée à votre probité et à l'amour : demain, à la troisième heure de la nuit, trouvez-vous devant la maison, j'y viendrai joindre mon époux ». O doux écrit ! ô transport d'une félicité ineffable ! Le lendemain j'arrive au rendez-vous dès la première heure de la nuit ; elle s'écoule ; la troisième commence et fuit, et Cléora ne paroissoit pas. L'impatience égaroit ma raison, et brûloit mon sang. Enfin j'entends marcher : on avance ; j'avance aussi, l'œil fixe, l'oreille attentive, palpitant de frayeur, agité d'espérance. « Est-ce vous, Oretés, me dit une voix douce et craintive » ? Je reconnois mon épouse, je m'élance dans ses bras, je la presse, l'embrasse, sans pouvoir proférer une parole. Un cheval m'attendoit à la porte de la ville ; nous y volons ; nous courons toute la nuit : nous arrivons au jour, dans une solitude écartée, chez un de mes parens, où nous fûmes

liés pour jamais par les nœuds de l'hymen et du bonheur. Lorsque nous crûmes l'orage passé, nous revînmes sous mes toits paternels, sous ces bois amis, que nous habitons et cultivons depuis cinquante ans ».

Nous écoutâmes, avec le plus vif intérêt, l'histoire de ce respectable vieillard.

Le repas fini, la jeunesse des deux sexes nous entoura; les uns portoient des corbeilles de fleurs, les autres des instrumens; nous entendions le son des cymbales, des flûtes, des tambours de basque; c'étoit une fête qu'on nous donnoit. On nous invita à danser; nous acceptâmes avec plaisir. Phanor eut en partage la plus jolie des danseuses: ses yeux billoient de plaisir, et sembloient le communiquer à tous les danseurs. Sa taille, flexible et svelte, ses mouvemens pleins de grace, ses sauts légers, peignoient à nos yeux la déesse de la danse.

Phanor étoit enchanté, et j'aurois craint pour son cœur et sa tête, si nous eussions fait un plus long séjour sur cette terre fortunée.

Nous quittâmes ces bonnes gens, après mille tendres adieux, et nous revînmes à notre bateau, pour repartir à la naissance du jour.

NOTES.

(1) Les tablettes des grecs étoient des tables de bois minces et déliées, et enduites de cire. On y écrivoit dessus avec un petit stylet de cuivre, de fer, ou d'or, pointu d'un côté et plat de l'autre. Ce dernier bout servoit à effacer. Les grecs portoient à la ceinture un étui nommé *graphiarium*, où étoient renfermés le stilet et ces tablettes.

(2) Le gynécée étoit, chez les grecs, l'appartement des femmes: il étoit très-reculé, et placé derrière la maison.

(3) Les athéniens étoient très - superstitieux et croyoient à tous ces présages, aux prodiges, aux sortiléges, aux devins, qu'ils consultoient dans toutes leurs affaires.

(4) Le barathre étoit un gouffre où on précipitoit les criminels.

(5) Ce vers a été traduit par Rotrou, et se trouve dans Venceslas.

(6) Phanor se trompe. L'abbé de Chaulieu, âgé de quatre-vingt ans, aima mademoiselle de Launai, qui fut depuis la célèbre madame Staal, et en fut écouté. Il est vrai qu'il lui disoit dans une épître charmante :

Je ne voulus jamais devenir ton vainqueur ;
Et ne comptant pour rien dans l'ardeur de te plaire,
Du plaisir d'être aimé la douceur étrangère,
Au seul plaisir d'aimer j'abandonne mon cœur.

. . . .

Heureux à qui le ciel donne une ame assez tendre
Pour pouvoir aisément comprendre
D'un amour malheureux quel étoit le bonheur ;
Tel que je crois qu'il devoit rendre,
Le plus heureux amant jaloux de mon erreur.
. . . .

(7) Cette ataraxie des philosophes sceptiques ressemble un peu au quiétisme de Molinos. Ce prêtre espagnol prétend que par la pensée nous nous identifious avec dieu, l'objet de notre méditation ; qu'alors l'ame ne reçoit plus aucune impression des objets matériels, de façon que toutes les facultés étant absorbées par la contemplation, elle ne doit plus s'occuper de ce qui se passe dans le corps. Peu importe que la partie inférieure se livre aux plus grands excès, pourvu que la supérieure reste concentrée dans la divinité. Madame Guyon et Fénélon ont adopté quelques idées de ce quiétisme mystique, mais non pas les plus révoltantes.

(8) Les fonctions d'un paranimphe, chez les grecs, étoit de faire les honneurs de la noce, de donner les ordres nécessaires pour l'économie du repas et des autres réjouissances de la fête ; il gardoit aussi la porte où étoit le lit nuptial.

(9) Ce couplet, qui se trouve, je crois, dans l'anthologie grecque, est parvenu jusqu'à nous, et a été heureusement traduit par Danchet.

Que l'amant qui devient heureux,
En devienne encor plus fidèle ;
Que toujours dans les mêmes nœuds,
Il trouve une douceur nouvelle ;
Que les soupirs et les langueurs
Puissent seuls fléchir les rigueurs

De la beauté la plus sévère ;
Que l'amant comblé de faveurs
Sache les goûter et se taire.
. . . .

(10) L'empereur Adrien, sur le point de rendre l'ame, fit les vers suivans :

Animula, vagula blandula, hospes, comesque
Corporis, qua nunc abibis in loca? pallidula,
Rigida, nudula ? nec, ut soles, dabis jocos.

(11) Civilis, sénateur romain, qui vivoit sous Trajan, quitta ses emplois, et se retira à la campagne, âgé de soixante-neuf ans. Il en vécut encore sept, et il fit mettre sur sa tombe. «*J'ai demeuré soixante-seize ans sur la terre, et n'en ai vécu que sept*». Le chancelier de l'hôpital écrivoit dans sa retraite : «J'ignorois que la vie et les plaisirs champêtres eussent autant de charmes ; j'ai vu blanchir mes cheveux avant de connoître l'état dans lequel je pouvois rencontrer le bonheur. En vain la nature m'avoit fait aimer le repos et l'oisiveté, si le ciel, me regardant d'un œil de pitié, ne m'eût débarrassé des fers que peut-être sans lui je n'aurois pu briser. Que si quelqu'un s'imagine que je me croyois heureux dans ce temps où la fortune sembloit s'être fixée contre moi, et qu'à présent je me crois malheureux d'avoir perdu ces brillans avantages, ah ! que cet homme ignore bien le fond de mon cœur» !

(12) Dans les commencemens la pythie ne prophétisoit qu'une fois l'année, le septième jour du premier mois du printemps ; dans la suite Apollon inspira la prêtresse une fois le mois, mais certains jours choisis ; tous n'y étoient pas propres.

(13) Phanor prophétisa ; le temple fut pillé quelque temps après, et la fonte de l'or et de l'argent monta à cinquante millions. Sylla enleva aussi ces trésors pour payer ses troupes, en disant qu'il ne pouvoit douter de la victoire puisque les dieux payoient son armée.

(14) On n'admettoit les pythies qu'à l'âge de cinquante ans, et au nombre de trois ; elles servoient à tour de rôle. On les choisissoit dans la classe du peuple, pauvres et sans éducation, mais vierges et de bonnes mœurs : elles étoient vêtues très-simplement, et ne pouvoient user d'aucune essence. On les vouloit aussi nées en légitime mariage. On avoit d'abord choisi de jeunes filles pour rendre les oracles ; mais une d'elles ayant été enlevée par un dévot, on ne prit plus que des vieilles.

(15) Le rôle de pythonisse étoit très-dangereux. Plusieurs mouroient de cette épreuve, d'autres en étoient bien malades.

(16) On partageoit la victime entre les dieux, les prêtres et ceux qui l'avoient présentée. La portion des dieux étoit consumée par les flammes, celle des prêtres fesoit partie de leur revenu, et la troisième partie appartenoit à celui qui avoit donné la victime. Il la mangeoit religieusement avec ses amis, ou leur en envoyoit une portion. Les grecs mêmes croyoient faire un acte de religion d'en prendre un morceau à ceux qui en emportoient chez eux.

(17) Antenor a négligé quelques détails sur l'oracle de Delphes. Aucune femme, de quelque condition qu'elle fût, n'entroit dans le sanctuaire. Il y avoit une quantité de ministres proposés au culte d'Apollon, des

prophètes qui accompagnoient la pythie au sanctuaire et sur le trépied, qui ajustoient les paroles aux demandes, qui recevoient ces demandes ou consultations. Ils avoient un chef. Des poëtes, attachés au temple, mettoient en vers les oracles de la pythie, arrangés par les prophètes.

Les sacrificateurs étoient au nombre de cinq; ils présidoient aux sacrifices.

Des devins examinoient le chant et le vol des oiseaux, et les entrailles des victimes, pour prédire l'avenir.

Des prêtresses choisies parmi les veuves entretenoient le feu sacré qui brûloit nuit et jour; on l'alimentoit avec du bois, non avec de l'huile.

Il y avoit des sacrificateurs et ministres subalternes destinés aux fonctions inférieures du culte et des sacrifices.

Enfin des joueurs d'instrumens et des héraults qui annonçoient les festins publics; des chœurs de garçons et de jeunes filles qui chantoient, et dansoient dans les fêtes d'Apollon.

(18) Les Athéniens conservoient encore le nom et le fantôme de roi; c'étoit le second archonte qui s'appeloit ainsi: il n'avoit guères d'autres fonctions que de sacrifier suivant l'ancien rit, et de maintenir les cérémonies de la religion. Il falloit que sa femme fût citoyenne d'Athènes, et vierge en l'épousant. Le premier archonte se nommoit éponyme, parce que son nom servoit à désigner l'année. Le troisième polémarque, et les six autres thermotètes.

(19) On trouve dans le cloître de l'abbaye de saint Victor à Paris, une épitaphe faite par un cha-

noine nommé Adam, pour lui-même, en deux vers d'une précision bien philosophique.

« Unde superbit homo ! cujus conceptio culpa (vel casus).
» Nasci pœna, labor vita. Necesse mori ».

(20) Une aventure à peu-près semblable est arrivée au dix-septième siècle au célèbre Leibnitz. En allant de Venise à Mazola dans le Ferrarois, le vaisseau fut assailli d'une tempête ; les matelots sachant Leibnitz allemand et hérétique, complotèrent en italien de le jeter dans la mer pour appaiser la divinité. Ce philosophe qui entendoit leur langue, s'arma, sans dire mot, d'un chapelet, et se mit à le réciter. Cet expédient le sauva. Le jour fameux et atroce de la saint Barthelemi le célèbre Sulli étoit âgé de douze ans ; sur les trois heures après minuit, le son de toutes les cloches et les cris confus de la populace le réveillèrent. Instruit de la cause du tumulte, il résolut de se réfugier au collége de Bourgogne, où il étudioit. Il prend sa robe d'écolier, et un gros livre d'église sous le bras, à l'usage des catholiques ; il voit les rues inondées de sang, des troupes de furieux couroient de toute part, enfonçoient les maisons, criant : *Tue, tue les huguenots*. Ce spectacle, ces cris, augmentent sa frayeur ; il précipite ses pas : trois fois il est arrêté, chaque fois son livre d'heures le sauve. Le portier du collége lui refusa l'entrée. Le principal, homme de bien, lui fit ouvrir les portes et le mena dans son appartement, où, sans ses efforts, deux prêtres barbares l'auroient égorgé.

(21) La devise de Descartes, d'après Ovide et Epicure, étoit : « *Bene qui latuit, bene vixit* ». Il disoit aussi : « Qu'il étoit malheureux de mourir trop connu, sans s'être connu soi-même ».

(22) Misitra, dans la Morée, ou son fauxbourg, est l'ancienne Sparte ; il ne reste que quelques ruines de cette ville célèbre. Dans le Plataniste et le Dromos on voit quelques amas de pierres bouleversées. A l'égard du Plataniste, la nature y produit encore des platanes. Les juifs ont à Misitra trois synagogues, et les caloyères, ou les filles consacrées à la Panagia, possèdent un beau monastère. Enfin, cette ville n'est plus recommandable que par ses filles grecques, qui sont jolies, et ses chiens, qui sont excellens.

(23) Lorsqu'on proposoit un convive, tous ceux de la même table prenoient une petite boule de son ou de mie de pain, et la jetoient dans un bassin que portoit un domestique, sur la tête, autour de la table ; celui qui vouloit refuser le proposé, applatissoit la boule : c'étoit le signe d'exclusion.

(24) Une femme d'Athènes et une lacédémonienne, s'étant trouvées vis-à-vis l'une de l'autre, toutes les deux, à l'instant, détournèrent la tête ; l'athénienne, parce qu'elle ne pouvoit pas souffrir l'odeur du beurre qu'exhaloit la spartiate ; et celle-ci, parce qu'elle craignoit l'odeur des parfums de l'athénienne.

(25) Le brouet noir se fesoit avec du jus exprimé d'une pièce de porc, assaisonné avec du sel et du vinaigre. Plutarque dit qu'on en fesoit avec des anguilles, qu'on appeloit le potage blanc.

(26) Le luxe s'introduisit bientôt dans ces festins ; on n'y servoit plus que les mets les plus exquis, les parfums les plus précieux et les desserts les plus recherchés. Les tapis et les coussins des lits, garnis du

duvet des cignes d'Amiclés, étoient chargés de tant de broderie et de richesses, que les étrangers craignoient de s'y reposer, de peur de les gâter.

(27) Até, déesse malfesante. Jupiter la prit un jour par les cheveux, et la précipita du ciel sur la terre. Ne pouvant plus brouiller les immortels, elle mit la discorde parmi les hommes. Elle parcourut la terre avec une vitesse incroyable, et les prières boiteuses la suivirent de loin, tâchant de réparer les maux qu'elle fesoit. Cette fable allégorique est tirée d'Homère.

(28) Quand les spartiates partoient pour la guerre, les mères, en leur remettant le bouclier, leur disoient : « *Aut hunc, aut in hoc*, c'est-à-dire, reviens avec lui ou sur lui », parce que ceux qui périssoient dans un combat étoient rapportés sur leurs boucliers.

(29) Henri IV, à sa naissance, fut traité à-peu-près comme un spartiate. Son père, Antoine de Bourbon, après l'avoir reçu des mains de la nourrice, lui fit sucer une gousse d'ail, et lui mit du vin dans la bouche. Dans son enfance il étoit habillé, et nourri comme les enfans du pays : on l'accoutumoit à courir, et à monter sur des rochers. Sa nourriture ordinaire étoit du pain bis, du fromage et du bœuf ; souvent on le fesoit marcher pieds et tête nus.

(30) Les chinois sont encore plus cruels pour leurs enfans que les lacédémoniens ; ils en sacrifient beaucoup. Ils ont trois manières de s'en défaire. Les accoucheuses les étouffent dans un bassin d'eau chaude, et se font payer pour cette exécution. D'autres les jettent dans la rivière, après leur avoir lié au dos une courge vide, de sorte qu'ils flottent encore long-temps

avant d'expirer. Leurs vagissemens feroient frémir d'horreur ; mais les chinois y sont habitués. La troisième manière de s'en délivrer est de les exposer dans les rues, où passent, tous les matins, et sur-tout à Pékin, des tombereaux pour les ramasser : on va les jeter dans une fosse, qu'on ne recouvre point, dans l'espérance que les mahométans en retireront quelques-uns ; mais il arrive souvent qu'avant l'arrivée des tombereaux, les chiens, et sur-tout les cochons, qui remplissent les rues, mangent ces enfans tout vivans.

(31) Lycurgue traitoit de sottise et d'inconséquence les lois rigoureuses des autres peuples sur le mariage. « Ils font, disoit-il, couvrir leurs chiennes, leurs jumens, par de beaux chiens, les meilleurs étalons ; et quelques foibles, malades ou âgés qu'ils soient, ils sont jaloux de leurs femmes, les enferment, comme s'ils craignoient de voir leur pays peuplé de beaux hommes.

(32) Cicéron fut témoin à Sparte d'une pareille flagellation, et il l'approuve. Il dit à ce sujet en parlant des romains : « *Nos umbris, deliciis, otio, languore, desidiis animum infecimus malo me more delinitum, mollivimus.* Tuscul. . . ». Les égyptiens se flagelloient, hommes et femmes, dans la fête d'Isis. Saint Dominique, dit l'encuirassé, parce qu'il portoit une chemise de mailles de fer, se flagelloit non seulement pour son compte, mais pour expier les iniquités des autres. On croyoit dans ce temps-là (le onzième siècle), que trois mille coups, en disant vingt pseautiers, équivaloient à cent ans de pénitence. Dominique gagnoit ce siècle en six jours ; aussi sa peau devint noire comme celle d'un négre.

En mille deux cent soixante on forma en Italie la secte des flagellans ; ils couroient le monde, le corps nu depuis la tête jusqu'à la ceinture, tenant un fouet de cordes à la main, armés d'épines : ils s'en frappoient avec tant de vigueur, qu'ils ensanglantoient leurs épaules. Cette barbarie religieuse se répandit dans toute l'Italie, en Espagne, dans la Provence et le Comtat.

(33) Quoique l'adultère fut un crime à Sparte, un mari cédoit par fois son lit nuptial à un homme de bonne mine, pour en avoir des enfans robustes et bienfaits. Ils croyoient que la répugnance, ou l'adhésion du mari, fesoit ou détruisoit le crime. Un lacédémonien ne demandoit point à sa femme des voluptés, mais des enfans.

(34) Il étoit chef de la secte cyrénaique.

(35) En mille quatre cent quatre-vingt-trois, lorsque le tyran Louis XI mourut, loin d'avoir le courage philosophique d'Aristippe, il se jetoit aux pieds de saint François-de-Paule pour le supplier de demander à Dieu la prolongation de ses jours. Le saint lui dit qu'il alloit prier pour le salut de son ame. « Ne parlez que du corps, répondit le prince ; il ne faut pas demander tant de choses à-la-fois ». Aristippe se fit apporter du vin. Louis XI crût ranimer sa vie en s'abreuvant du sang qu'on tiroit des petits enfans.

(36) Les chinois opulens ont des chercheurs de sépulture sur les montagnes, qui se font bien payer. Ces personnages riches veulent, comme Aristippe, pour tombeau, des sites frais et agréables.

(37) Trois milords, des plus spirituels de l'Angleterre, s'étoient donné rendez-vous pour passer une après-dînée ensemble. Ces lords s'avisèrent de demander des cartes. Loke eut la patience, pendant quelque temps, de les regarder jouer ; ayant ensuite tiré ses tablettes, il se mit à écrire avec beaucoup d'attention. Un de ses seigneurs lui demanda ce qu'il écrivoit. « Milord, je tache de profiter lorsque je suis dans la compagnie de gens tels que vous, et je ne puis mieux faire pour cela, que de transcrire votre conversation ; et voici ce que vous avez dit depuis une heure ». La lecture qu'il fit de ce dialogue en fit bientôt sentir le vide et le ridicule.

(38) Le byblus est le papirus. Cette plante croît dans les lieux marécageux. Sa racine, grosse comme le poignet d'un homme, est longue de dix coudées, et s'élève au-dessus de la terre. Sa tige est de quatre coudées. Sa chevelure est foible, d'aucune utilité. Cette plante ne porte aucun fruit. Sa racine est un bois d'un très-grand usage ; il sert à brûler. On en construit des barques et des vases. Du liber ou de la pellicule qui est sous l'écorce, on fait des voiles, des nattes, des vêtemens, des couvertures de lit. On mâche la partie inférieure de la tige crue ou cuite, mais on n'en avale que le suc.

(39) Memphis, ville célèbre de l'Egypte, étoit bâtie à peu de distance du lieu où est aujourd'hui le Caire.

(40) Il y avoit aussi des tables votives en Grèce, dans le temple d'Esculape : elles étoient d'airain ou de

marbre ; on y exposoit la maladie qu'on avoit eue, et les remèdes dont on avoit usé pour la guérir.

(41) Les autres officiers du second ordre, enfans de ceux-là, ont la liberté non de changer d'état, ce qui n'est permis à aucun égyptien, mais de servir à leur tour dans les temples supérieurs, et même de parler à tout le monde, comme les prêtres, parce qu'on les lioit par un serment, qu'on ne daignoit pas exiger de ceux qui, ayant succombé à leurs épreuves, avoient manqué de parole à eux-mêmes.

(42) Orphée, en effet, institua les mystères de Cérès à Eleuzyne, sur le modèle d'Isis, qu'il divisa en grands et petits mystères, comme on distinguoit en Egypte la grande et la petite initiation ; la première pour les naturels du pays, et l'autre pour les étrangers. Les initiés de ces deux pays, liés par leur serment, payoient de leur vie la moindre indiscrétion, ou par un jugement, s'ils étoient pris, ou par toute autre voie, quelque part qu'ils fûssent, et l'on changeoit alors quelque chose de la pratique révélée. Il n'y avoit rien de plus sacré, de plus grand, en Grèce, que ces mystères. Atticus, Auguste même, s'y firent initier.

(43) La lune met vingt-sept jours sept heures quarante-trois minutes douze secondes, pour se retrouver au point d'où elle étoit partie ; et pour ratrapper le soleil, vingt-neuf jours douze heures quarante-quatre minutes trois secondes.

(44) Comme on venoit de toute part pour demander au collége des prêtres des prophéties et des prédictions, ils fesoient, ou fesoient faire, par leurs officiers

du second ordre, des perquisitions, des recherches, de ce qui se passoit dans le monde, sur-tout des particularités de la vie des gens un peu marquans.

(45) C'étoient là ces fameux mystères d'Isis, que le secret rendoit si respectables dans les beaux siècles de l'Egypte, et qui ont servi d'exemple ou de prétextes aux dissolutions qui ont depuis inondé les temples de la Gréce et de l'Italie. Mais il est constant que les prêtres et les assistans du Panthéon n'abusoient jamais de cette fête.

(46) Le plus haut degré de beauté pour les égyptiennes consistoit dans un embonpoint monstrueux. Elles mangeoient des pattes et des drogues pour engraisser.

(47) C'est d'après cet usage que les grecs, instruits par Orphée qui avoit voyagé en Egypte, inventèrent la fable de la barque de Caron.

(48) L'Egypte est célèbre par son art pour les embaumemens. Les uns vidoient la cervelle par les narines avec un ferrement fait pour cela; d'autres vidoient les entrailles et les intestins en fesant au côté une ouverture avec une pierre tranchante, puis ils remplissoient les vides de parfums et de diverses drogues odoriférantes. Quand la dissection étoit finie, ceux qui y avoient travaillé prenoient la fuite, et étoient poursuivis à coups de pierre par les assistans. Au contraire, on traitoit honorablement ceux qui embaumoient le corps; ils le remplissoient de canelle et de toutes sortes d'aromates. Après un certain temps ils l'enveloppoient de bandelettes de lin très-fines,

qu'ils

qu'ils colloient ensemble avec une espèce de gomme très-déliée, et qu'ils enduisoient encore des parfums les plus exquis. On prétend que, par ce moyen, la figure entière, les traits du visage, et jusqu'aux poils des paupières et des sourcils, se conservoient parfaitement.

Le corps ainsi embaumé, les parens l'enfermoient dans une espèce d'armoire ouverte, faite sur la mesure du mort ; ils le plaçoient debout, adossé contre la muraille, soit dans leurs maisons, soit dans des tombeaux.

Il nous arrive encore tous les jours de ces momies qu'on découvre en Egypte.

(49) Sylla, fesant le siége d'Athènes, envoya un nommé Caphis, qui étoit de la Phocide, pour enlever les trésors du temple de Delphes. Caphis y vint; mais il n'osoit, par respect, toucher à ces dons sacrés, et il se mit à pleurer en présence des amphyctions, sur la nécessité qui lui étoit imposée. L'un des assistans dit alors, qu'il entendoit dans le sanctuaire le son de la lyre d'Apollon. Caphis le crut, ou feignit de le croire. Il fit part à Sylla de ce prétendu prodige. Ce romain se mocquant de sa simplicité, lui répondit : « Qu'il s'étonnoit qu'il n'eût pas compris que le chant étoit un signe de joie, et nullement une marque de colère et d'indignation ». Il finissoit par lui ordonner l'enlèvement des trésors ; ce qui fut exécuté.

(50) Il falloit que les spartiates fussent bien ignorans en astronomie, pour prendre la subite explosion d'un léger météore de feu, pour la fuite d'une étoile.

(51) Cette célèbre statue fut renversée par un tremblement de terre au bout de cinquante-six ans ; mais abattue, elle étonnoit encore l'imagination : ses flancs entr'ouverts offroient de vastes cavernes. Un roi d'Egypte, qui s'empara de Rhodes, chargea neuf cens chameaux de ses débris, qu'il fit transporter à Alexandrie.

FIN DU SECOND VOLUME.

Le lecteur est prévenu de l'erreur survenue pour le numéro des notes; celui des pages ne coïncide point. Il faudra qu'il ait la bonté de consulter la correction.

Le n°. 82 (très-fautif) correspond au n°. 11.

12	à	13.	32	à	34.
13	à	14.	33	à	35.
14	à	15.	34	à	36.
15	à	16.	35	à	37.
16	à	17.	36	à	39.
17	à	19.	37	à	40.
18	à	18.	38	à	38.
19	à	20.	39	à	43.
20	à	21.	40	à	46.
21	à	22.	41	à	41.
22	à	24.	42	à	42.
23	à	23.	43	à	35.
24	à	25.	44	à	44.
25	à	26.	45	à	45.
26	à	27.	46	à	48.
bis 26	à	28.	47	à	47.
27	à	29.	48 Chiffre nul.		
28	à	30.	49	à	49.
29	à	32.	50	à	50.
30	à	31.	51	à	51.
31	à	33.			

Les ouvrages suivans se trouvent chez BELIN, Libraire, rue S. Jacques, n°. 22.

Travaux de l'abbé Mouche, vol. in-12. par E.-F. LANTIER.

Poëme d'Herminie, en trois chants, avec des Contes Moraux, par le même.

L'Impatient, Comédie en un acte, par le même.

Le Flatteur, Comédie en cinq actes, par le même.

Voyages et Aventures de M***. dans les quatre Parties du Monde, pour l'Education de la Jeunesse des deux Sexes, 2 vol. in-8. fig. et cartes, br......... 7 liv

— du Jeune Anacharsis en Grèce, 7 vol. in-8. et Atlas, br............................ 45 liv.

— en Russie, traduit du Hollandais, par Chantereau, 2 vol. in-8. fig. br...................... 8 liv.

— à la Mer Rouge, 2 vol. in-8. br........... 8 liv.

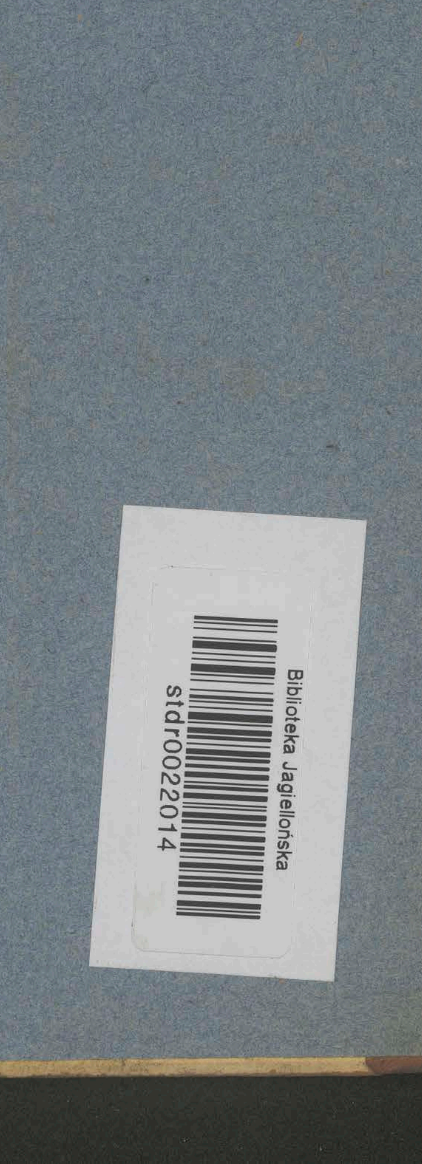
— dans les Parties intérieures de l'Amérique, 2 vol. in-8. br................................ 8 liv.

— en Guinée, 1 vol. in-8. br............... 4 liv.

— dans les trois Royaumes d'Angleterre, Ecosse et Irlande, en 1788 et 1789, par Chantereau, 3 vol. in-8. fig. br.......................... 12 liv.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.


Biblioteka Jagiellońska
stdr0022014

